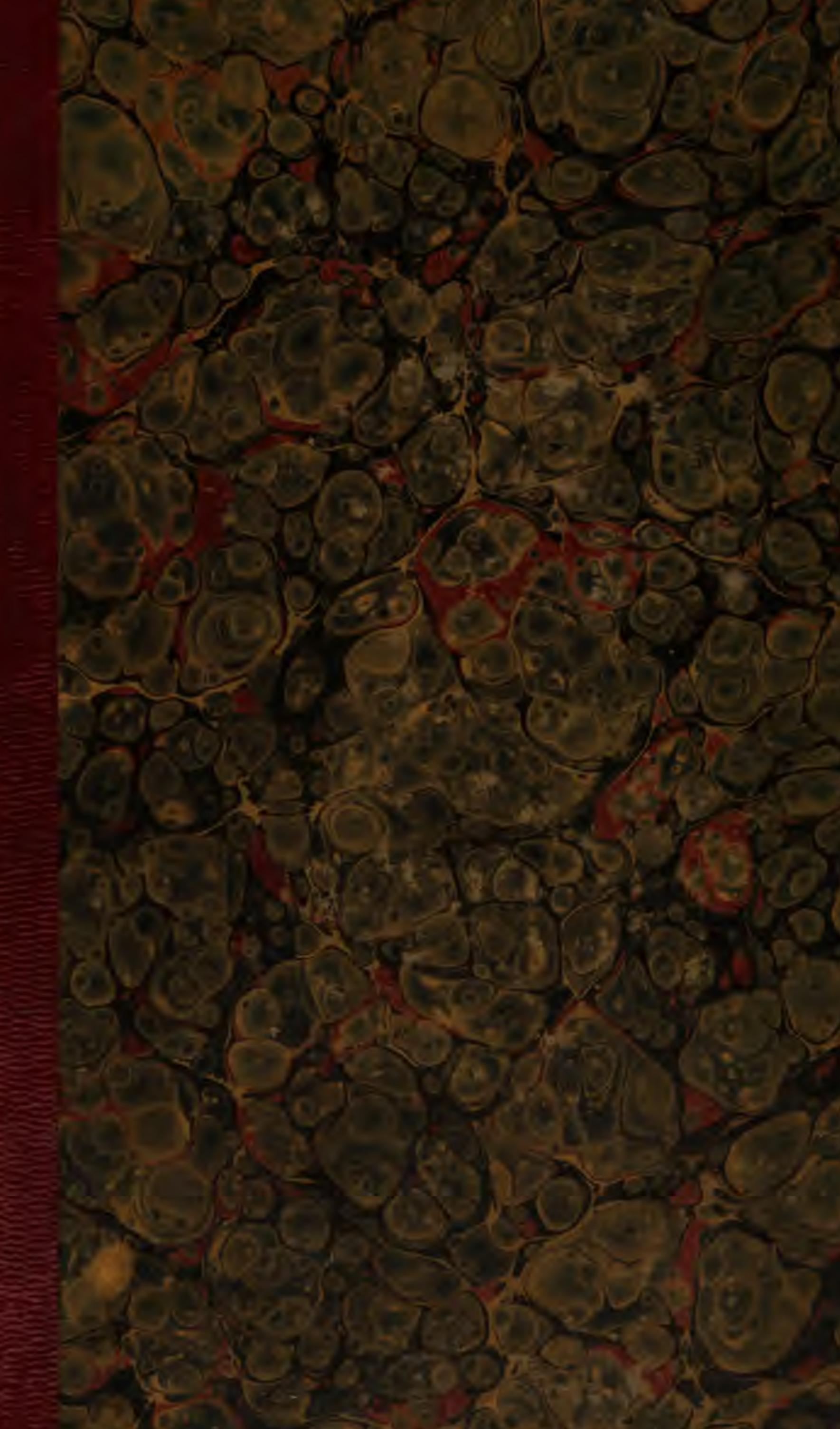



ELIZABETH MARY VILLIERS
FIDEI COTICULA CRUX

IPSIBOÉ.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(NÉE VALLAT LA CHAPELLE).

IPSIBOÉ,

d'Arlincourt

Par M. le Vicomte d'Arlincourt.

TOME II.



A PARIS,
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 57.

A ROUEN,
BÉCHET, LIBRAIRE, RUE GRAND-PONT, N°. 73.

1823.



LIVRE SEPTIÈME.

Depuis long-temps le chant du coq avait réveillé les hameaux, lorsque Morphée, du haut des airs, cessa d'appesantir ses pavots sur l'ancien page d'Aiguemar. L'orphelin jette un regard étonné autour de lui : quelle demeure somptueuse!... Il croit d'abord dormir encore.

Mais non, ce n'est nullement un songe; il a rappelé ses esprits et commente sa position.... S'ouvrir franchement au grand-maître est une de ses premières pensées; mais la physionomie sévère du duc repousse toute confiance.... D'ailleurs, comment oser lui déclarer qu'il s'est joué impunément et de lui et des *invisibles!* qu'à la fois mystificateur et mystifié, bien qu'ignorant leurs grands secrets, il a feint de les tous connaître! qu'enfin, dans leurs enceintes sacrées, il a porté l'audace à son comble!.... O trop humiliante démarche!.... Non: s'étant lancé à l'étourdie en une aventure bizarre, il lui faut poursuivre son rôle, quelque événement qu'il survienne. Peut-être, avec le temps et l'adresse, il pourra franchir les écueils, et, sans révéler ses folies, percer enfin tous les mystères.

Mais pour qui le duc le prend-il? Pourquoi ce respect, ces égards?.... Serait-il un

puissant seigneur? Non, *son dernier aïeul fut un serf;* ce sont les mots d'Ipsiboé. La dame de Saint-Chrisogone, en sa lettre au chef templier, aura brouillé les noms et les lieux, aura fait erreur et méprise, ce qui fréquemment lui arrive; et peut-être que de longtemps, ni elle ni son protégé, ni le duc ni les *invisibles*, ne démêleront clairement l'inextricable imbroglio.

Des serviteurs attentifs sont accourus à son réveil et prennent humblement ses ordres. De riches vêtemens lui sont présentés, il choisit les plus élégans. Un déjeuner splendide lui est préparé, il fait gaîment honneur au repas. Ses pages louent sa bonne mine, il sourit à leurs flatteries. De beaux jardins lui sont ouverts, il en parcourt, joyeux, les bosquets. Il visite le palais et ses dépendances, dicte ses volontés, se fait faire de la musique,

accorde des grâces, distribue des aumônes; et sans plus songer au passé, sans plus réfléchir au présent, il passe la matinée entière en un cercle de jouissances.

« — Puisque, orphelin et sans asile», s'est-il dit philosophiquement, « je dois courir les » aventures, ne prévoyons point les mauvai- » ses, et d'abord profitons des bonnes. Au- » jourd'hui la chance est heureuse, demain » le vent pourra tourner. Quelques plaisirs, » puis des soucis, des orages et du beau temps, » du bien et du mal mélangés, voilà la carrière » des hommes. Chercher à voir dans l'avenir, » c'est offenser la Providence; compter le » temps, c'est l'allonger; réfléchir, c'est attris- » ter l'existence. N'en déplaise aux prétendus » sages, qui veut couler des jours fortunés » doit toujours espérer, jamais craindre; » chercher le plaisir, fuir la peine; rire beau- » coup et penser peu. Le mortel qui, pur

» ici-bas, sut continuellement se distraire,
» est le seul qui comprit la vie. »

Il dit, et s'établit des principes, sans bien savoir s'il doit les suivre. A haute voix il les défend, en lui-même il se raille d'eux. Ainsi, les gouvernans de la terre, publiquement posent des lois, et secrètement les renversent.

Il ne peut douter qu'une vaste conspiration, organisée par *les invisibles*, ne s'apprête à changer les destinées de la Provence; mais placé par les plus étranges circonstances au milieu des chefs conjurés, il ne peut plus trahir leur cause, qui, d'ailleurs, paraît être celle de la monarchie légitime. La carrière où il se trouve lancé lui est peu connue; elle est périlleuse..... Mais n'importe, il faut qu'il la suive. Reculer serait lâcheté, dénoncer serait infamie. En riant et sans nul effroi, il poursuivra sa route au hasard.

La journée touchait à sa fin. Alamède éloigne sa suite, et seul est descendu aux jardins. Il a remarqué qu'au fond d'un bosquet solitaire une porte donnant sur des rues écartées, pouvait facilement être ouverte. Il s'est couvert d'un grand manteau; et déjà ennuyé de l'intérieur du palais, il brûle d'inspecter la ville.

Le *jaquemart* (1), objet de l'admiration d'Aix, dont le marteau frappait les heures dans le clocher de la grande basilique, venait de donner le signal du *couvre-feu* (2); les ombres descendaient sur la ville. Alamède, certain de n'être reconnu de personne en une

---

(1) Nom donné à une grande figure mécanique, qui, placée près de l'horloge, frappait les heures avec un marteau qu'elle tenait à la main.

(2) *Voyez* Ducange, Glossaire, ad verb. — *Angelus*. — Velly, *Hist. de France*.

immense capitale que pour la première fois il habite, sort de sa magnifique demeure; sa toque rabattue sur ses yeux cache son visage en partie; il se rend à la cathédrale.

Il s'est rappelé qu'Ipsiboé, lui donnant sa lettre explicative, lui avait recommandé de ne l'ouvrir que dans l'église métropolitaine, et à la chapelle de saint Fernand. Espérant y pouvoir saisir quelque indice sur sa naissance, il est entré sous la nef sainte. Il cherche l'antique chapelle; hélas! elle n'existait plus, du moins en sa forme primitive. Le matin même, par ordre du gouvernement, on en avait enlevé l'autel, les inscriptions, les statues, les ornemens et les tableaux.

« — Cette enceinte, lui dit un prêtre, va » être restaurée à neuf.

» — Je comprends, répond Alamède; dans » certains cas, en termes augustes, détruire » signifie restaurer.

» — Cette chapelle, ajoute l'ecclésiastique, » sera vouée à Notre-Dame.

» —Et moi, je suis voué aux mystères », a répondu le jouvencel.

Il a déjà quitté l'église.

Appuyé contre l'angle d'un mur, en face du monument pieux, l'orphelin admirait l'innombrable quantité de petites figures d'apôtres, de prophètes et de saints, qui décoraient le grand portail (1), lorsqu'une exclamation de surprise, et son nom prononcé par une voix connue, l'arrachent à sa contemplation. Qui l'a appelé? Qui l'aborde?..... Le sire Hugues de Monterolles.

« — Vous voilà donc! dit le croisé. De» puis le point du jour on vous cherche. Ex» travagant, d'où sortez-vous?....

(1) *Voyage de Prov.* Papon, t. I, p. 69.

» — Sire chevalier », répond négligemment Alamède, « la fête d'hier m'a fatigué; ce ma-
» tin, j'ai pris du repos. Ce n'est qu'à la
» chute du jour que j'ai quitté mes appar-
» temens.

» — Vos appartemens »! répète Hugues avec ironie; « et présentement, en quels lieux
» votre seigneurie loge-t-elle ?....

» — Au palais d'un de mes amis. Pour
» moi de même que pour vous, je pense
» qu'une hôtellerie est un séjour peu con-
» venable.

» — Au palais d'un de vos amis! Et vous
» me disiez, il y a trois jours, qu'en cette cité
» populeuse vous n'étiez connu de personne.

» — Je le croyais alors, seigneur Hugues;
» mais je me trompais étrangement. J'ai trouvé
» ici une foule de connaissances et d'amis
» dont je n'avais aucune idée. Hauts barons
» et grands dignitaires m'ont accueilli avec

» transport; bien qu'ils ne m'eussent jamais
» vu, ils m'ont reconnu sur-le-champ. L'un
» d'eux m'a cédé son palais, et j'ai cru devoir
» l'accepter.

» — L'aventure, reprend le chef, est véri-
» tablement merveilleuse. Votre Excellence
» inopinée, intime amie de potentats, doit
» n'avoir plus besoin de patron? et son
» élévation, sans doute, va me ravir un
» écuyer?

» — Vous gagnerez, seigneur, à le perdre;
» car, si je me le rappelle bien, il connais-
» sait peu son service; souvent même il ex-
» travaguait; et je le crois....

» — Tout-à-fait fou », s'écrie le preux impa-
tienté. « Mais que vois-je! Quels vêtemens!....
» Quoi! du satin! des broderies!.... Qui vous
» a paré de la sorte?

» — Mes pages m'ont choisi ce costume »,
répond d'un air indifférent l'audacieux élève

d'Éral. « Vous paraît-il d'assez bon goût? Je » serais charmé qu'il vous plût. »

Le sire de Monterolles, surpris, regarde avec dédain l'écuyer, et d'abord n'a rien répondu. Puis revenant à l'importante affaire qui, depuis le matin, l'agite, il change brusquement l'entretien; et d'un ton rempli de hauteur, il lui adresse ces paroles :

« — Orphelin d'Aiguemar, je ne descen- » drai point jusqu'à chercher ce que signi- » fient vos discours, et de quelle source vous » vient votre parure inconvenante : peu m'im- » porte que vous habitiez ou non un palais, » et que vous deviez vos riches habits à des » intrigues amoureuses, ou à des emprunts » insensés, ou même à des menées coupables. » Je dois, je veux tout ignorer. Vous cessez » de m'appartenir, et je n'ai plus de droits » sur vous.

» Mais si vos devoirs vous sont chers; si la

» reconnaissance envers un bienfaiteur vous
» parut jamais une loi; si l'honneur, enfin,
» parle à votre âme, vous devez détourner
» l'orage que votre conduite insensée, hier,
» a attiré sur ma tête. Vos deux insultes suc-
» cessives à la majesté souveraine, vos deux
» impertinentes folies, m'ont été imputées à
» crime; et je suis banni de la cour. Néan-
» moins, grâce à de puissantes intercessions,
» la reine me promet mon pardon, pourvu
» qu'avant huit jours expirés, le coupable,
» comparaissant devant elle et ses paladins,
» lui demande, à genoux, pardon du scan-
» dale qu'il a causé.

» Certain que, malgré la légèreté de votre
» caractère, vous avez assez de loyauté pour
» avouer vos fautes, et assez de noblesse
» d'âme pour les réparer, j'ai dû promettre
» en votre nom......

» — Et vous avez eu tort de promettre »,

s'écrie Alamède choqué de l'air méprisant et impérieux de l'ambitieux courtisan. « Si » j'ai fait une extravagance, je ne ferai point » une bassesse. S'arrêter un instant sous un » balcon pour contempler une princesse jeune » et belle, puis dans son palais, à ses pieds, » lui baiser humblement la main, sont-ce » vraiment là des forfaits!.... Puisse l'altière » Zénaïre n'avoir jamais en son royaume de » plus grands coupables que moi! »

Sa résolution est formelle, son refus semble inébranlable. « — Non », dit Hugues changeant de ton et d'une voix presque suppliante, « non, vous ne serez point assez cruel pour » résister à mes prières; vous ne serez point » assez ingrat pour vouloir perdre votre ami. » Alamède, je vous connais....

» — Vous me connaissez », interrompt le malin jouvencel, « je vous en fais mon com- » pliment, vous êtes plus habile que moi.

»— De grâce ! trève aux railleries !... Lorsque » vous étiez malheureux ai-je insulté à vos » chagrins ?.... Ame insensible ! esprit léger ! » ne tenez-vous pas plus à moi que la feuille » sèche d'automne à la branche qui l'a nour- » rie !...... »

L'expression douloureuse de ces mots a touché l'orphelin. Bon, loyal, franc et généreux, il sent sa fermeté fléchir. Le chevalier saisit sa main, et, la pressant entre les siennes : « — Cher Alamède ! reprend-il, vous êtes » ébranlé, je le vois. Ma confiance n'est point » trompée. J'ai retrouvé votre cœur... Demain » vous vous rendrez au palais ; croyez que je » saurai dignement récompenser cette preuve » de dévouement. »

Mais cette dernière phrase du preux, et ses manières orgueilleuses devenues soudain caressantes, ont indigné le jouvencel. Il retire sa main précipitamment. « — Seigneur, vous

» m'avez mal jugé, mon dévouement n'est
» point à vendre. Je ne me rendrai point au
» palais; et ni les louanges subites, ni les ten-
» dresses calculées ne changeront ma déter-
» mination. Ne vous abaissez point à vouloir
» me dégrader, vos efforts seraient inutiles.
» Que d'autres flattent, moi je parle; que
» d'autres rampent, moi je marche. Portez
» ma réponse à la reine.

» — Ainsi, pour prix de mes bienfaits, vous
» avez juré ma ruine!

» — Eh quoi! sire de Monterolles, ne plus
» vous montrer à la cour est-ce donc un mal-
» heur si grand!...... Figurer à grands frais
» parmi les pompeuses inutilités des palais,
» voilà la véritable ruine. Libre du soin de
» toujours feindre, vous aurez des chaînes de
» moins, et partant, des vertus de plus. Ah!
» redevenez un guerrier, vous n'êtes aujour-
» d'hui qu'un esclave. »

Un regard menaçant lui est lancé. Il le remarque et continue : « — Mais, seigneur, tran» quillisez-vous ; que je comparaisse ou non » devant Zénaïre, votre disgrâce sera de peu » de durée. Il est des mortels sur la terre in» dispensables pour les cours, et qu'avec soin » les grands recherchent. Le trône, avec » empressement, s'environne d'adorateurs.

» La reine ne tardera point à vous rappeler » auprès d'elle.

» — Et qui m'assure en outre, seigneur, » que Sa Majesté mette autant d'importance » que vous semblez le croire à recevoir les » excuses d'un simple écuyer tel que moi ! On » a pu vous avoir trompé. »

Le chef se recueille un instant : « — Alamède, » veuillez me suivre.

» — Sire chevalier, je ne le puis. J'ai quel» ques ordres à donner....

» — A votre royal palais, sans doute?... Et » où s'élève ce monument?

» — Ne venez-vous pas de me dire que mes » secrets vous importaient peu; que vous ne » descendriez point jusqu'à me questionner; » et que quant à ce qui me concerne, vous » désiriez tout ignorer....... Votre désir sera » rempli.

» — Du moins promettez, reprend Hugues, » de vous rendre demain chez moi à la hui- » tième heure du jour.

» — Chevalier, je vous le promets. »

Tandis que l'ancien page d'Éral retourne gaiement à sa superbe demeure en passant par les *bains de Sextius* (1), le banneret s'ache-

---

(1) Ce furent les eaux thermales d'Aix qui décidèrent Sextius à bâtir la ville à laquelle il donna son nom : *Aquæ Sextiæ*. Tite-Live, épit. 61. — Vell. Paterc., l. II. — Strab., l. IV.

mine tristement vers le séjour de Zénaïre, et repasse en son esprit par quels moyens il pourrait, le lendemain, vaincre l'obstination d'Alamède.

Le maréchal prince d'Orange (1) sortait du palais. Il était ami du croisé. Hugues l'aborde, et l'instruit du refus qu'il vient d'essuyer. « — Je vais, dit le grand dignitaire, répéter à » Sa Majesté la réponse de l'écuyer, et m'ef- » forcer, s'il est possible, de vous introduire » auprès d'elle. »

Il quitte le preux à ces mots et retourne au salon royal. Le succès couronne ses vœux,

---

(1) *Voyez*, sur l'illustre maison d'Orange, tous les historiens de Provence. Ses principaux membres figurèrent dans toutes les guerres du temps. L'un d'eux fut roi d'Arles et de Vienne. Dupuy, *Traité des domaines du roi.* — Bouche, t. II, p. 272, etc.

et le sire de Monterolles est en présence de la reine.

Il implore humblement sa grâce. « — L'or-» phelin d'Aiguemar, s'écrie-t-il, a perdu » complétement la raison. Si Votre Majesté » l'admettait de nouveau devant elle, il ose-» rait peut-être encore adjoindre une autre » impertinence à ses deux premières folies. » Qu'elle oublie ce jeune insensé. Je m'offre » à venir publiquement demander pardon en » sa place à mon auguste souveraine.

» — Quoi! dit la fille de Raymond, ni » prières, ni menaces ne sauraient détermi-» ner cet audacieux à comparaître devant » moi?.......

» — Non, reine; ce fin écervelé croirait » s'avilir par cet acte. Lui-même il a osé me » dire : *Si j'ai fait une extravagance, je ne* » *ferai point une bassesse.* »

La belle Zénaïre se lève : « — Sa grande jeu-

» nesse, dit-elle, mérite quelque indulgence.
» La solennité d'une réparation publique est
» effrayante, je l'avoue; je cesse donc de l'exi-
» ger. Néanmoins je suis curieuse d'entretenir
» cet insensé : qu'il vienne me témoigner ses
» regrets de son offense et de ses fautes; je le
» recevrai seule, sans pompe; et j'étendrai
» sur lui ma clémence. »

Elle attendait une réponse; mais le preux garde le silence.

Accoutumée à voir tout plier sous ses lois sans la plus faible résistance : « — Ne m'au-
» riez-vous point entendue » ? reprend la reine avec hauteur.

« — Hélas! dit le guerrier tremblant, le mal-
» heureux est assez fou pour s'obstiner effron-
» tément.....

» — Retirez-vous, dit la princesse, et por-
» tez sur-le-champ mes ordres.

» — Mais s'il refuse de me croire ?..... S'il
» veut douter de mon message ? »

La reine a paru réfléchir ; puis s'adressant au maréchal : « — Prince ! vous vous rendrez
» demain chez le sire de Monterolles, et vous
» m'amènerez Alamède. »

Les chefs saluent et se retirent.

Fille de Raymond Bérenger, l'un des héros les plus fameux du douzième siècle, Zénaïre, appelée aux grandes destinées de la terre, joignait à la plus haute naissance la beauté la plus accomplie. Sensible et tendre par nature, elle était altière et vaine par principes. Son père, héritier de plusieurs couronnes, prince superbe et fils de rois, l'avait entourée d'adulateurs dès l'enfance, et l'avait élevée à se faire de l'orgueil un devoir, et du despotisme une vertu.

Généreuse et bienfaisante, elle aimait peu

la représentation et le faste; mais, d'après les ordres de son père et le système de son éducation, elle se croyait obligée à tenir une cour splendide avec la pompe asiatique. Habituée à sacrifier ses inclinations particulières et son goût pour une vie paisible à la dignité de son rang et au cérémonial des grandeurs, souvent elle errait, l'âme triste, au milieu des adorations de la foule; et parfois, dans ses brillans cercles, regardant, cherchant autour d'elle, l'auguste fille de Raymond se trouvait seule.... et soupirait.

Des chefs, des héros et des princes avaient ambitionné sa main, nul n'avait pu toucher son cœur. Leurs hommages et leur encens n'étaient reçus qu'avec dédain. Elle ne voyait dans leurs transports qu'un enthousiasme joué, dans leurs désirs qu'ambition, et dans leurs soumissions que bassesse. Plus ses amans s'humiliaient, moins ils lui paraissaient dignes

d'elle. Son orgueil était satisfait; jamais son cœur n'avait pu l'être.

Son pouvoir ne lui semblait plus qu'une éternelle servitude, et ses plaisirs que des fatigues : ennuyée de sa magnificence, elle se sentait accablée du lourd fardeau de sa fortune.

Rompant par des folies imprévues l'uniformité monotone des fêtes sans joies de sa cour, Alamède l'avait étonnée.... Au milieu d'esclaves soumis, d'êtres factices, trompeurs et maniérés, un homme fier, naturel et libre, se montrant soudain à ses yeux, était une nouveauté piquante. L'exaltation d'un cœur vrai l'avait flattée, l'avait émue; et les traits charmans d'Alamède s'étaient gravés dans sa mémoire.

Elle n'avait point douté que le jeune enthousiaste ne saisît avec transport l'occasion de venir tomber de nouveau à ses pieds : oh! que son refus l'a surprise!... qu'il a dû sur-tout la blesser! Un écuyer l'ose braver! Elle ap-

pelle et l'on ne vient point!... Il était donc possible qu'un mortel présomptueux pût à-la-fois vouloir résister à ses charmes et désobéir à ses ordres. Jamais une pareille pensée n'était venue à son esprit. Le voir et le charmer est son vœu; rabattre sa fierté est son but; le subjuguer est son désir. Plus elle s'occupe de lui, et plus ses offenses l'irritent. Qu'eût répondu l'altière reine si quelqu'un eût osé lui dire que ce courroux toujours croissant était un prélude d'amour!

Le grand maréchal du palais, à l'heure convenue, s'est rendu chez le sire de Monterolles. Bientôt après la porte s'ouvre, et l'élève d'Éral a paru.

Il salue le prince d'un air étonné, mais avec sa grâce ordinaire; et le dignitaire, surpris de ses riches vêtemens, l'est plus encore de sa charmante figure.

Hugues s'avance vers son écuyer; et d'un geste majestueux lui montrant un siége, il l'invite solennellement à s'asseoir. Le maréchal en costume de cour a pris place en un large fauteuil doré; il est couvert de décorations, et tient sa baguette blanche à la main. Hugues est armé de pied en cap. Les chefs, par ce grand appareil, croient imposer à l'orphelin.

« — Jeune homme »! dit le prince d'Orange du ton sévère et réfléchi des diplomates d'une diète, « vous vous êtes rendu » coupable.....

» — Pardon! s'écrie le jouvencel, si je me » permets de vous interrompre; mais je prie » d'abord Votre Altesse de vouloir m'expliquer » le but de cette illustre conférence, et quel » devoir elle m'impose. Je varie si souvent » mes rôles, et j'ai si peu le temps de les étu- » dier, que je crains bien de les confondre....

» Suis-je devant un tribunal ? M'a-t-on mis
» en accusation ? En ce cas vous êtes mes
» juges ; mais où donc est mon avocat ?...

» — Orphelin d'Aiguemar » ! repond le sire de Monterolles, « le grand maréchal du palais,
» le prince d'Orange, est devant vous. Écoutez
» respectueusement un ambassadeur de la
» reine.

» — Ah ! combien je m'étais trompé ! Quel
» changement de position ! Quelle soudaine pé-
» ripétie ! Au lieu d'être devant un juge, je reçois
» un ambassadeur. L'honneur est aussi grand
» qu'imprévu... J'écoute le royal messager. »

Il dit et se renfonce sur son siége avec une dignité si plaisante et une gravité si maligne, que le grand maréchal lui-même a gardé difficilement son sérieux habituel.

« — Page d'Éral ! a-t-il repris, la reine cour-
» roucée de votre conduite insensée, vous
» avait condamné à une réparation publique.

» Vous deviez, devant sa cour assemblée, avouer
» humblement vos fautes, et solliciter votre
» grâce : un tel châtiment était juste. Mais à
» la prière de vos amis, Sa Majesté, ayant égard
» à votre extrême jeunesse, a daigné com-
» muer la peine ; et sans pompe, sans appa-
» rat, seule elle recevra vos excuses en ses
» appartemens retirés, vous épargnant ainsi
» la honte d'une expiation solennelle.

» — Les prières de mes amis, répond l'or-
» phelin, me pénètrent de reconnaissance.
» Elles sont d'autant plus flatteuses pour moi,
» que je n'ai réclamé nul appui, et que leur
» source m'est cachée. Elles m'étonneraient,
» seigneur, si je n'étais blasé sur les sur-
» prises. Veuillez témoigner, en mon nom, à
» mes affectionnés défenseurs combien je
» suis touché de leur zèle.

» — Alamède, poursuit le prince, l'auguste
» reine de Provence, ce matin même vous at-

» tend: j'ai ordre de vous conduire auprès d'elle.
» S'il est des vertus en votre âme, vous devez,
» de ce jour et à jamais, plein de gratitude
» pour ses bontés, vous dévouer à son service.

» — Je dois en premier lieu remercier Votre
» Altesse de ses bons et loyaux conseils : dans
» le calme de la réflexion, j'en peserai toute la
» force.

» — Et vous allez me suivre au palais ?...

» — Prince ! j'en serais charmé sans doute ;
» mais il me faut au moins plusieurs jours,
» peut-être même plusieurs mois, pour me
» disposer dignement à cette royale entrevue.
» Mon ignorance des usages de la cour a failli
» me perdre ; et je ne dois plus légèrement
» m'exposer aux mêmes périls. J'étudierai vos
» rites augustes ; j'ai besoin d'apprendre par
» cœur le formulaire des palais, catéchisme
» des chambellans ; je suivrai un cours... d'éti-
» quette. Puis solennellement préparé, pé-

» nétré d'un profond respect, j'essaierai de » porter mes pas jusqu'aux marches saintes » du trône. »

L'envoyé de Zénaïre, peu accoutumé à voir ses messages reçus avec cette humilité dérisoire, est prêt à laisser éclater son indignation; mais contenu par la prudence, il répond ces mots avec calme.

« — Votre imagination vous égare. Je ne » vois nullement la nécessité de tant d'apprêts » pour une simple et courte entrevue avec » la reine, auprès de laquelle vous ne serez » admis peut-être que cette seule et unique » fois. Qu'aurez-vous donc tant à faire et à » dire? Vous traverserez rapidement le palais; » vous fléchirez le genou devant Sa Majesté; » vous attendrez qu'elle vous parle; puis vous » lui demanderez pardon d'une offense invo» lontaire; votre faute vous sera remise; et » vous vous retirerez en silence.

» — Votre Altesse voit les tableaux en masse, » elle néglige les accessoires. Qu'y avait-il » aussi de plus simple que de passer à cheval » sous un balcon! Qu'y avait-il de moins dif- » ficile que de faire haie en une galerie! Je » n'ai pu cependant remplir ces légers devoirs » d'une manière convenable. Une audience » de pardon a des antécédens et des suites, » une entrée et une sortie, des demandes et » des répliques..... je puis, j'aime à le croire » du moins, garantir l'ensemble de l'acte; » mais je ne réponds point des détails. »

L'impatience du prince est inexprimable. — « Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. La » reine ordonne, *obéissez*.

» — Ce mot tranche la discussion, voilà le » raisonnement du pouvoir, les conclusions » de l'arbitraire, la diplomatie de l'absolu !....

» Mais, seigneur, accordez-moi, sinon quel- » ques semaines, du moins quelques heures

» de délai, pour que je puisse méditer avec
» fruit sur la circonstance présente. Je me dois
» sans doute à la reine, mais je me dois d'a-
» bord à moi-même.»

Puis regardant d'un œil malin son élégant costume : « — Je ne puis d'ailleurs, poursuit-
» il, me présenter devant Sa Majesté en ce
» négligé du matin ; et de plus riches vête-
» mens......

» — Vassal hardi ! plus d'objections »!..... Interrompt le prince irrité; « demain, à midi,
» au palais !

» — Mille remercîmens d'un délai si obli-
» geamment accordé ! »

L'orphelin se lève à ces mots, et d'un ton demi-ironique : « — Je présume, continue-t-il,
» que la grande question qui nous a réunis,
» ayant été aussi noblement présentée, aussi
» sagement discutée, et aussi mûrement ap-
» profondie que le sont celles d'un congrès,

» vient enfin d'être résolue à la satisfaction
» générale. Il ne me reste plus, seigneur,
» qu'à vous peindre ma gratitude pour l'in-
» térêt vif et sincère dont vous m'avez donné
» tant de preuves. Vous me verrez, en tout état
» de choses, répondre avec le même empresse-
» ment à vos généreuses avances, et confirmer
» ainsi l'opinion flatteuse que vous avez con-
» çue de moi. »

Il dit, et, saluant ses juges, il sort, les laissant courroucés de son aisance audacieuse, de sa gracieuse hardiesse; et de sa politesse impertinente.

Deux fois douze heures avaient fui; déjà le page d'Aiguemar est prêt à se rendre au palais. « — Quels discours tiendrai-je à la
» reine? se demandait-il à lui-même. Quel
» genre d'excuses ai-je à faire? Un oubli, des
» légèretés, un contresens, des maladresses,

» dans le monde ce sont des torts, mais à la
» cour ce sont des crimes. »

Il demeure un instant pensif. « —Non, re-
» prend-il, point de plans fixes!... abandon-
» nons-nous tout entier aux chanceuses lois
» du destin, à l'inspiration du moment: une
» âme indépendante et fière se monte-t-elle
» par avance comme une mécanique à tisser!..
» Je puis arranger un discours, accoler de
» sages paroles; mais devant une belle reine,
» si, quand il me faudra des phrases, il m'ar-
» rive des sentimens, débrouillerai-je ce
» chaos?.. Mon parti est pris, point de plans. »

En prononçant ces mots, il jetait un regard satisfait sur sa magnifique parure. Des plumes écarlates attachées à une toque du plus riche velours et s'élevant d'une gerbe de pierreries, retombent de côté sur son cou plus blanc que le cygne. Sa taille svelte, serrée par un pourpoint de brocard, se déploie avec liberté.

Une écharpe de satin blanc semé d'étoiles en rubis rejoint le nœud de son épée; sa camise est en gaze d'or (1), ses *houzettes* (2) en marroquin pourpre; moins beau, moins vif, moins radieux, s'offrit aux déités immortelles le jeune héritier d'Apollon montant au palais du Soleil..... dont il allait verser le char.

L'orphelin a recouvert ses somptueux vêtemens d'un manteau brun à plis nombreux. Il sort par la porte dérobée du jardin; et bientôt le grand maréchal va le conduire chez la reine.

Le sénéchal, les chambellans, le connétable, l'échanson, le pannetier, les officiers de la vénerie, plusieurs dames de la cour, et presque tous les gardes d'honneur, curieux

---

(1) Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 94.

(2) Chaussure du temps. *Voyez* les auteurs déjà cités.

de voir l'écuyer qu'avaient rendu fameux ses extravagances, étaient accourus au palais, Les chevaliers de Zénaïre, pour le déconcerter, le confondre, et se rire de son embarras, s'étaient mis en ligne sur son passage, et par des honneurs ironiques se préparaient à l'accueillir.

A la porte de la galerie, le page d'Éral se présente. Voyant tant de preux rassemblés, il a deviné leurs projets et compris leurs intentions. Le front levé, la tête haute, et sans aucun trouble, il s'arrête...... Puis soudain jetant le manteau qui l'enveloppait, il s'offre, à l'extrême surprise des assistans, vêtu comme un prince royal donnant audience solennelle aux grands vassaux de la couronne.

Un murmure général d'étonnement mêlé d'approbation s'est élevé dans la salle; les dames de la cour n'ont pu s'empêcher d'applaudir des yeux et d'encourager du geste l'élégant et jeune inconnu. Il traverse la ga-

lerie; et c'est lui, parmi les railleurs, qui a pris l'initiative. S'emparant du rôle élevé qui répondait à son costume, il passe, d'un air dédaigneusement affable, au milieu des guerriers qui l'entourent ; les écarte avec dignité ; semble, en sa bienveillance hautaine, s'être attendu à leurs respects ; et, comme recevant leurs hommages, fait aux principaux dignitaires une légère inclination de tête : puis regardant en masse la foule avec cette auguste distraction, cette inattention occupée, cette pompeuse absence de vue qui composent un regard royal, il poursuit lentement sa marche.

A l'extrémité de l'enceinte, les *genti-femmes* (1) étaient assises. Il découvre son front devant elles : et sans réfléchir s'il manque ou non à l'étiquette, si ses actions sont régu-

(1) Dames d'honneur. *Voyez* La Curne Sainte-Palaye.

lières, ou ses manières déplacées, il les remercie toutes, par le plus aimable sourire, de leurs démonstrations obligeantes. Sans leur adresser la parole, il a su leur dire qu'elles étaient belles; et son salut est à-la-fois galant, respectueux et tendre.

Prêt à quitter la galerie, il se tourne vers les chevaliers; et pour surcroît de hardiesse, il les congédie en monarque par un simple adieu de la main, ainsi qu'après une revue un chef renvoie ses officiers, ou comme, avec deux doigts levés, bénédiction de clôture, un saint prélat vide une église.

. . . .

Au fond de ses appartemens, en un oratoire solitaire, entourée de tout ce que le luxe a de plus raffiné, la belle reine de Provence attend l'orphelin d'Aiguemar. Sur un divan asiatique, négligemment penchée contre des coussins de draps d'azur parsemés de feuilles

de rose et garnis de crépines d'or, la fille de Raymond est assise; un voile en dentelles d'argent est jeté sur ses blonds cheveux, qu'un bandeau de perles relève. Un tendre demi-jour l'éclaire; des parfums brûlent autour d'elle. Fraîche comme la jeune Hébé, attrayante comme Cypris, mystérieuse comme Diane, éblouissante comme Iris, elle seule est tout un Olympe : Alamède, introduit près d'elle, se croit entré magiquement dans le temple des voluptés, au sanctuaire des amours.

La riche parure du jouvencel a d'abord étonné la reine; elle sait que, simple écuyer, il n'a ni parens ni fortune : d'où lui viennent donc ses richesses?.....

Les traits charmans de l'ancien page, sa physionomie vive et riante, son maintien noble et assuré, sa jeunesse ingénue et fière, ont de nouveau plaidé pour lui. L'altière princesse est troublée. Pour la première fois, elle

éprouve de l'embarras. Elle veut parler, elle hésite ; les reproches sévères qu'elle avait préparés expirent sur ses lèvres ; et son regard, auquel elle s'était promis de donner une expression majestueuse, a pris, au contraire et malgré elle, un caractère si bienveillant qu'il en est devenu presque tendre.

« — Orphelin d'Aiguemar ! » dit-elle après un long silence, « vous avez deux fois offensé » votre reine : d'affreux malheurs ont failli » être la suite de vos coupables imprudences. » Qu'alléguez-vous pour votre excuse ? »

Debout devant la fille de Raymond, Alamède écoute et se tait. La douce voix de Zénaïre, complétant les séductions, est une puissance imprévue qui le ravit et le subjugue. A peine a-t-il compris les paroles, il est déjà vaincu par les sons. Elle est redevenue à ses yeux l'irrésistible déité. Son cœur avec force palpite...... il tombe à ses pieds et s'écrie :

«—O la plus belle des princesses! mes fautes » sont inexcusables, que votre courroux m'en » punisse. Celui qui put vous offenser, invo- » lontairement ou non, ne mérite aucune » pitié. »

L'orgueilleuse reine triomphe : l'audacieux qui jusqu'alors n'avait reconnu aucun joug, maintenant soumis, prosterné, s'avouait humblement coupable. Si Zénaïre eût suivi le mouvement de son cœur, elle eût tendu sa main au beau jouvencel; et, la lui laissant porter à ses lèvres, elle aurait prononcé sa grâce; mais c'est au devoir de son rang qu'elle se croit forcée d'obéir.

Le laissant donc à ses genoux, et le fixant d'un œil sévère, elle répond froidement ces mots :

« — Servant d'armes non admis encore » parmi nos féaux chevaliers! nous avons pitié » de votre jeunesse égarée; daignant croire à

» votre repentir, nous sommes disposée à la
» clémence ; il nous a paru présumable que
» votre offense était involontaire ; nous vou-
» lons bien, par notre seul bon plaisir, éten-
» dre sur vous notre indulgence royale ; et
» nous regardons votre faute comme l'acte
» d'un insensé. »

Mais pendant que la fille de Raymond débitait avec emphase ces mots de formule monarchique, ces phrases d'édits souverains, ce protocole de rigueur à l'usage des Majestés, Alamède, désenchanté, la considérait fixement, et, retombant des cieux sur la terre, avait retrouvé la princesse et perdu la divinité.

Blessé du discours qu'il vient d'entendre, et indigné contre lui-même, il se relève brusquement : « — J'étais un insensé, je l'avoue,
» s'écrie-t-il ; je cesse de l'être. »

L'œil sombre et les sourcils froncés, il

reste un moment immobile ;..... puis, retrouvant sa gaîté, son audace et sa malice habituelles : « — Auguste reine ! a-t-il repris, c'est » sans doute un pardon royal que votre bou» che a prononcé. Peu fait au langage des » cours, j'en ai mal saisi les paroles, mais j'en » ai bien compris le sens. Pénétré des bontés » de ma souveraine, je me retire. Je lui dois » plus qu'elle ne pense : car lorsqu'ici, en» touré de prestiges, ma tête et mon cœur » se perdaient, Votre Majesté, brisant le » charme elle-même, a daigné les sauver tous » deux. »

La reine est demeurée interdite, et en ses mouvemens contraints son dépit perce malgré elle. Alamède allait s'éloigner : « — Jeune » présomptueux ! lui dit-elle, comment osez» vous, à ma cour, porter l'habit des banne» rets ? Votre naissance, votre rang, vous en » ont-ils donné le droit ?

» — Ils ne me l'ont point refusé », répond le page d'Aiguemar.

» — Et qu'étaient vos aïeux?

» — Princesse! j'ai rarement songé à eux;
» et, mal instruit de mon lignage, je gravirais
» difficilement mon arbre généalogique. Mais
» puisque Votre Majesté prend assez d'intérêt
» à moi pour s'informer de ma famille, j'étu-
» dierai ce que je sais pour qu'elle sache ce
» que j'ignore. »

A cette singulière réponse, qu'un regard plaisant accompagne, la reine affecte de sourire. Un ton sévère et menaçant n'a nul pouvoir sur l'orphelin, elle change de langage et d'armes. Un jeune fils de la Provence, en ses appartemens admis, lui parle et lui répond sans trouble! En voilà le premier exemple...... L'air calme et dégagé d'Alamède est un outrage impardonnable. L'orgueil de la reine est révolté, le cœur de la femme est blessé.

Pour soumettre l'audacieux, appelant à son secours toutes les séductions de la beauté, toutes les grâces de la jeunesse, toutes les magies du sentiment, elle rejette en arrière le voile qui cachait à demi ses charmes éblouissans; et belle comme l'aurore printanière entr'ouvrant ses nues diaphanes, douce comme la première voix éveillant le premier amour, elle prononce ces paroles :

« — Alamède, répondez-moi : êtes-vous » attaché à votre souveraine? et voudriez-» vous la servir? »

Au tendre accent de Zénaïre, à sa dangereuse question, l'orphelin, vivement ému, sent sa langue s'embarrasser...... il veut répondre, il balbutie..... et son cœur recommence à battre.

« — O reine! s'est-il écrié, je n'oserais vous » dire *non* : je tremblerais de dire.... *oui*.

» — Je m'intéresse à votre sort », poursuit

la fille de Raymond. « Quelle carrière
» comptez-vous suivre ?..... Il est des places
» à ma cour, je puis vous rapprocher du
» trône.

» — La cour, dit l'élève d'Éral, est une mer
» semée d'écueils ; l'homme artificieux y na-
» vigue, l'homme loyal y fait naufrage : loin
» de moi ses voies périlleuses..... D'ailleurs,
» je sens trop en moi-même que, tenant à ma
» liberté, je dois fuir sur-tout.... »

Il s'arrête. « — Achevez ! » reprend la prin-
cesse, « vous devez fuir sur-tout ?....

» — Zénaïre. »

Il dit : la noble souveraine a sous une dis-
traction feinte réfugié sa dignité. « — Eh
» quoi donc! a-t-elle ajouté, repoussant ici
» mes bienfaits, vous refusez de me ser-
» vir ?.... »

Puis visiblement agitée : « — Pour dédai-

» gner ainsi mes offres; il faut que de grands » avantages soient promis à votre avenir. » Peut-être un brillant hyménée vous appelle » à de hauts destins. Peut-être une riche » héritière vous aura déjà octroyé *le don d'a-* » *moureuse mercy*.

»—Depuis deux jours en cette ville », répond gaîment le jouvencel, « il m'est advenu » tant d'événemens étranges, que la soudaine » passion de quelque opulente inconnue n'au- » rait rien qui pût me surprendre; mainte- » nant je crois tout possible. Cependant, j'en » dois convenir, *le don d'amoureuse mercy*, » qui peut-être m'est destiné, ne m'est point » encore octroyé.

»—Tout orphelin de mon royaume », reprend gravement Zénaïre, « trouve en moi » une protectrice; et le titre que vous portez » vous garantit ma bienveillance. Si votre

» cœur est libre encore, je veux vous choisir
» moi-même une compagne, dont la naissance
» et la fortune vous assignent un rang dans
» le monde, et vous assurent à ma cour cette
» indépendance superbe qui paraît l'objet
» de vos vœux.

» — Qui? moi! » dit le page d'Éral, « je
» ferais de l'autel d'hymen le marche-pied
» de ma fortune ! Mettant à part le senti-
» ment, j'attendrais mon rang d'une épouse,
» mon bonheur des distinctions, et ma li-
» berté d'une chaîne !..... Non, mieux vaut
» pour un cœur aimant, douce amie que
» puissante dame.

» — Je le vois, interrompt la reine, votre
» choix est fait ; vous aimez. »

Elle dit ; et ces mots prononcés avec l'expres-
sion rêveuse d'un mélancolique regret, ont,
involontairement sans doute, provoqué un
aveu d'amour; une invincible attraction fixe

sur l'œil brûlant d'Alamède le doux regard de Zénaïre..... et l'orphelin n'est plus à lui.

« — Si j'aime!.... s'est-il écrié. Oh! que » n'ai-je encore en ces lieux le calme de l'in- » différence! Hélas! je l'avoue en tremblant, » Alamède n'est plus le même, et son im- » prudence en est cause; pourquoi ai-je » voulu quitter les vallons et la solitude!.... » Ah! pourquoi sur-tout ai-je vu l'enchan- » teresse couronnée dont le nom remplit » l'univers!...... »

Il s'interrompt.... son accent est passionné; mais ses paroles entrecoupées semblent s'é- chapper avec peine... Zénaïre paraît émue...., Que son trouble, que son silence ont en- hardi le jouvencel!.....

« — Oui, poursuit-il avec transport, c'est » en ce palais enchanté que j'ai connu pour » la première fois l'ivresse et le délire de » l'âme; ma raison en fut égarée; mes fautes

» en furent la suite..... Ah! jeune, ardent, » et sans expérience, comment aurais-je pu » résister aux premiers élans d'un cœur » neuf qui jamais n'avait rien caché!... Aux » lieux où la feinte est une vertu, mon en- » thousiasme parut un crime..... Bannissez- » moi de votre vue....... O reine, vous êtes » trop belle...... et je laisse trop lire en mon » cœur...... »

La fille de Raymond l'écoute..... et le doux poison de l'amour s'est insinué dans ses veines...... Mais l'orgueil, soudain réveillé, lui montre une nouvelle offense dans les derniers mots d'Alamède. Se levant avec majesté : « — Je vous savais hardi, lui dit-elle; » mais je ne me serais jamais attendue à cet » excès de témérité. Un vassal, un humble » écuyer, un orphelin obscur et sans nom, » ose parler d'amour à sa reine!.... »

A cette réponse terrible, à cette humi-

liation imprévue, que devient le fier Alamède?..... Plus de tendres feux!.... Il répond:

« — Votre Majesté s'est méprise. J'ai peint
» l'admiration soudaine qui, me saisissant à
» sa vue, a fait succéder en mes sens l'ivresse
» de l'enthousiasme au calme de l'indiffé-
» rence; mais je n'ai point parlé d'amour.
» Ah! quelque attrayante qu'elle soit, l'idole
» qui ne veut qu'un culte, des soumissions
» et des prières, que de loin il faut adorer,
» pourra exalter mon esprit, mais non faire
» battre mon cœur. Qui n'apprécie que les
» respects n'allume point les douces flammes.
» L'homme, avec trouble et tremblement,
» élève ses yeux vers la nue.... mais jamais,
» à moins de démence, cet homme en une
» déité n'ira se chercher une amante.

» — Retirez-vous! s'écrie la reine, je vous
» ai pardonné vos fautes; ne reparaissez plus
» devant moi!

» — Mille grâces vous soient rendues ! » répond vivement l'orphelin : « je n'implorais » qu'une faveur, èt j'en reçois deux à-la-fois. »

L'audacieux est déjà loin.

LIVRE HUITIÈME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du duc de Roquemire. Le soleil avait fui sous l'horizon, et l'heure fixée pour la nouvelle réunion des *invisibles* était au moment de sonner. Soudain la grande porte extérieure du palais habité par Alamède ouvre ses larges battans; et le chef des templiers, montant un coursier belliqueux, et suivi d'une escorte nombreuse, rentre en sa royale demeure.

L'élève d'Éral est allé à sa rencontre, et le duc accourant à lui paraît ravi de le revoir. Mais aussi mystérieux qu'un prêtre des âges

anciens, qu'un courtisan des jours modernes, ou qu'un conjuré de tous les temps, le chef, entouré de varlets et craignant d'en être entendu, n'adresse au page d'Aiguemar que ces paroles vagues de politesse affectueuse, qui semblent exprimer quelque chose et pourtant ne signifient rien.

Bientôt il écarte sa suite, monte l'escalier du palais, et seul avec le jouvencel : « — Comte » Edgar, dit-il à voix basse, le Grand Cercle » a-t-il ses lumières?..... Nos amis sont-ils » rassemblés?

» — Noble duc » ! répond l'orphelin d'un air non moins mystérieux, « les ténèbres ont » leurs clartés, le monument a ses colonnes. »

Mais en pareille circonstance, et d'après les us du Saint Ordre, cette répartie et ce style n'étaient point sans doute orthodoxes, car le duc paraît étonné; néanmoins il poursuit ainsi :

« — J'apporte des nouvelles heureuses.
» Bientôt l'aiglon par nous lancé prendra
» son essor vers les cieux.

» — Pas trop haut! réplique Alamède :
» qu'il ne se perde point dans les nues! »

Arrivé à son appartement, qu'il parcourt d'un air agité : « — Comte Edgar! s'écrie le
» grand-maître, mes vœux enfin vont s'ac-
» complir. A pas pressés le siècle marche.....

» — Asseyez-vous, dit l'orphelin : vous
» avez besoin de repos; vos devez être fati-
» gué. »

Le templier n'a point remarqué le sourire moqueur de l'ancien page. Tout entier à ses vastes plans : — « En mon absence, re-
» prend-il, vous êtes-vous prudemment tenu
» caché sous ces murs? Personne ne soup-
» çonne-t-il votre arrivée en cette ville? Avez-
» vous fui tous les regards?

» — Seigneur, » répond le jouvencel avec une fermeté imposante, « le ciel sait com-
» ment j'ai suivi vos sages recommandations.
» Je n'ai vu que ce qu'il me fallait voir; j'ai
» tu ce que je ne pouvais dire; je n'ai rien
» divulgué de ce que vous cachez; et, digne
» de mes destinées, si je n'ai point été en-
» tièrement ce que je devais être, du moins
» je suis resté ce que j'étais. »

Le chef a peu compris la réponse; mais persuadé que le langage énigmatique du comte Edgar, à la manière d'Ipsiboé, renferme un sens profond et caché, il n'ose en demander l'explication, et l'applaudit à tout hasard : « — Des-
» cendons à la grande salle, dit l'oracle des
» *invisibles* : déjà sans doute on nous attend. »

Il sort. Alamède le suit; et le templier continue : « — Comte Edgar, j'ai cru remarquer
» que les statuts de notre Ordre, ses signes,
» son langage, ses symboles, vous étaient

» encore peu familiers : la dame de Saint-Chri-
» sogone, chargée de votre instruction, vous
» les aura mal expliqués. Après la grande con-
» férence, si vous daignez me le permettre,
» je vous enseignerai moi-même le peu qu'il
» vous reste à savoir.

» — Je craindrais, répond l'orphelin, d'a-
» buser de votre patience. Le peu qu'il me
» reste à savoir, pourra être long à m'ap-
» prendre. »

Ils sont arrivés à la salle où sont réunis les membres de la société secrète. L'enceinte, bien que vaste, n'a pu suffire à l'affluence des chevaliers. Le désir de voir le jeune président que depuis long-temps appelaient leurs vœux, les a tous attirés en foule. De nouvelles banquettes encombrent la galerie ; et pour arriver à l'estrade, à peine reste-t-il un passage.

Les frères assemblés se lèvent spontanément à l'aspect du comte Edgar : revêtu d'un costume magnifique, il se présente avec sa grâce accoutumée, et captive de nouveau tous les suffrages ; sans la défense imposée par les statuts de l'Ordre, une salve d'applaudissemens l'eût accueilli à son entrée.

Il marche vers le siége qui l'attend, reste un instant debout sur l'estrade; puis, après avoir salué l'assemblée avec ce sourire des grands qui renferme mille promesses et qui n'en doit tenir aucune, qui paraît le reflet de l'âme et qui n'est que le jeu des muscles, il s'assied avec dignité.

« — Duc de Roquemire » ! dit-il, croyant devoir parler le premier pour ouvrir noblement la séance, « veuillez rendre compte à » nos frères du succès de votre message.

» — J'ai d'abord, lui répond le chef, un de» voir sacré à remplir. »

Et s'avançant vers Alamède, il lui présente avec respect un large soleil d'or, enrichi de pierreries, et suspendu à un ruban noir : « — Comte Edgar! au nom des fils de la » liberté, je vous confère par ce don le titre » de chef du Grand Ordre. Vous vous placez de » ce moment parmi nos premiers dignitaires; » et vous porterez sur vous constamment, » soit cachée, soit en évidence, cette figure » symbolique de notre unité glorieuse et de » nos sublimes désirs.

» — Que ma reconnaissance est profonde! » a répliqué le jouvencel en acceptant l'offre précieuse. « Je n'eusse osé prétendre encore » à porter l'Ordre du soleil; mais le comte » Edgar, je le vois, est né sous une heureuse » étoile. »

Et l'astre d'or est sur son sein.

Le grand-maître s'étant assis s'adresse alors aux *invisibles*.

« — Guerriers, magistrats et pontifes! le » jour de la régénération des peuples s'a- » vance. Le bon grain va être séparé de l'ivraie. » Entre le prince et les sujets va se publier » un grand pacte; et cette émanation du pou- » voir, cette lumière monarchique, descen- » dra du trône sur les hommes.

» — Toujours des jours et des lumières »! se dit à lui-même Alamède, « et cependant » je n'y vois goutte.

» — Notre loi fondamentale et inviolable», poursuit le duc, « semblable à la balance di- » vine, ici fera la part de chacun, et réglera » le sort de tous. Je l'ai revue et méditée. Elle » sera parfaite, seigneurs, quand vous y aurez » apporté les modifications nécessaires.

» — Eh quoi! interrompt l'orphelin, vous » la dites inviolable, et déjà on peut l'atta- » quer!

» — Comte, répond le templier, perfec-

» tionner l'esprit d'une loi n'est nullement » en violer la lettre; le développement d'un » principe n'en peut être pris pour l'attaque. » Modifier en législation, c'est parachever et » raffermir; mais revenons à mon message.

» Exacts au rendez-vous fixé, les comtes » de Toulouse et de Forcalquier m'atten- » daient sur les bords de la Durance auprès » du hameau d'Albertis. Seigneurs, j'ai paru, » j'ai parlé.... Ma voix ne s'est point perdue » dans le désert; et la semence féconde est » tombée sur le terrain fertile.

» J'ai présenté le traité d'aillance qui vous » est connu; les articles en ont été d'abord » discutés, puis amendés selon l'usage;.. en- » fin, tel que nous l'espérions, je vous le » rapporte signé. »

Déroulant, à ces mots, un long parchemin, aux yeux des titulaires de l'Ordre, il leur montre, apposés au bas de l'acte, la signa-

ture et le sceau des souverains de Toulouse et de Forcalquier.

« — Nos puissans auxiliaires, continue-t-il,
» seront aux portes d'Aix avant peu. Leurs
» armées sont à la frontière; la fille de Ray-
» mond n'a que peu de troupes à leur oppo-
» ser ; et le nord de la Provence sera prompte-
» ment envahi. Vous le voyez par ce traité,
» l'intention des princes coalisés n'est point
» de conquérir pour accroître leurs états,
» mais pour relever le trône légitime, et
» rendre à l'auguste famille des Bozons le
» sceptre usurpé par une race étrangère. La
» justice parle à leur âme, et l'honneur seul
» arme leurs bras. »

Mais le cœur loyal d'Alamède a dû frémir à ce discours. Eh quoi! les régénérateurs, appelant des armées étrangères, vont exposer le royaume aux ravages de la guerre!... Voilà donc leur patriotisme!.... Alamède ne sourit

plus; et sa gaîté a disparu. Il prend la parole à son tour :

« — Seigneurs, vos alliés, dites-vous, ne » viennent envahir nos terres que pour nous » délivrer de nos chaînes? Ah! l'histoire vous » ouvre ses pages; de tels astres libérateurs » sont des météores incendiaires; et les trônes » qu'ils rétablissent sont de branlans échafau- » dages. »

Ces mots ont étonné l'assemblée, et produit sur quelques esprits une vive sensation; mais les principaux membres murmurent; et le grand-maître lui répond :

« — De tous les malheurs d'une nation, le » plus horrible est l'esclavage; et quoi de plus » honteux pour elle que le joug d'un usur- » pateur!.... Quand une plaie est empoison- » née, un fer rougi dans un brasier, pour la » guérir, la cautérise. Sans doute le remède » est affreux, la souffrance est épouvantable;

» mais le malade hésite-t-il lorsque l'exis-
» tence en dépend !.... Il en est de même d'un
» royaume à l'agonie, le secours d'un auxi-
» liaire est la flamme dévoratrice; mais le
» moment de douleur passe, et la monarchie
» est sauvée..... Comme les honneurs et la
» gloire, le salut lui-même s'achète. »

Les comtes de Toulouse et de Forcalquier, que nous appelons à notre aide, sont d'ailleurs des guerriers célèbres, et les braves sont généreux. Ils tiennent trop à leur renommée pour dégrader leurs noms par des actions déloyales; et leur traité nous répond d'eux.

« — Un traité ne répond de rien, s'écrie le
» sire de Valbelle; un traité se signe et se
» casse, tel qu'au souffle du moindre vent
» un flambeau s'allume et s'éteint. Sans l'aide
» d'une cour étrangère, ne sommes-nous point
» assez puissans pour détrôner l'usurpatrice

» et rendre le sceptre aux Bozons? Ne souil-
» lons point une cause sacrée par un appel
» déshonorant. Notre or est pur, point d'al-
» liage! »

Mais de bruyantes interruptions couvrent la voix du préopinant. Il n'a pour lui que la pureté des principes, la noblesse des sentimens, la générosité des vues; et, aux grandes délibérations, dans la balance politique, ces bagatelles pèsent peu. En conséquence, malgré l'opposition de quelques guerriers, le traité du duc de Roquemire, déjà signé par les chefs de l'association secrète, est ratifié par la majorité de l'assemblée.

Le grand-maître expose ensuite aux assistans le plan d'attaque des alliés. Le comte Guillaume de Forcalquier, à la tête de ses cohortes, doit passer la Durance, et fondre le premier sur le territoire d'Aix; puis, tandis que l'armée de Zénaïre se portera toute au

nord vers la contrée envahie, le comte de Toulouse, guidant une avant-garde légère, et accouru à marches forcées par les routes désertes de l'ouest, sera aux portes de la capitale avant qu'on ait prévu ses desseins.

« — Notre triomphe est infaillible, » dit le chef en terminant son narré. « La fille de » Raymond, calme, confiante, et sans crainte, » ne songe qu'à des fêtes nouvelles, et joue au » bord des précipices. Peut-être, seigneur, » serait-il en notre pouvoir de nous empa- » rer de son sceptre avant l'arrivée des princes » auxiliaires ; et cette entreprise énergique » concilierait ici toutes les opinions divisées.

» L'usurpatrice a peu de gardes autour » d'elle ; tous ses chevaliers sont aux camps : » emparons-nous de sa personne. Depuis » hier soir elle habite son château de plai- » sance de *Moralin* à une lieue de cette ville ; » et je sais, par plusieurs de nos frères, qui,

» employés à son service, m'informent de ses
» moindres démarches, qu'elle doit, cette
» nuit, se rendre secrètement en pèlerinage
» à la grotte de Sainte-Richilde, située en un
» bois épais peu éloigné de sa demeure.

» L'occasion est favorable. Trois prêtres et
» quelques dames composeront seuls son es-
» corte : que plusieurs guerriers d'entre nous
» se rendent à Sainte-Richilde ; et la reine
» est notre captive. Sitôt la nouvelle connue,
» *les invisibles* se rassemblent, et la révolu-
» tion éclate. Nous proclamons le roi légi-
» time : nous nous rendons maîtres de la
» capitale, dont nous ouvrons les portes au
» comte de Toulouse avant que les défenseurs
» de Zénaïre, alors attaqués par Guillaume,
» aient pu revenir sur leurs pas : le fils des
» rois se montre au peuple : plus de sang
» versé, plus de guerre ; et la Provence dé-
» livrée retrouve les Bozons et la gloire. »

Il dit : son projet a l'assentiment de l'assemblée : des bravos réitérés partent à-la-fois du milieu et des extrémités de la salle; l'avis est adopté avec transport; la droite vote avec la gauche, et le centre avec tous les coins. Le comte Edgar est le seul qui semble ne point partager l'enthousiasme général.

« — Seigneur ! dit tout-à-coup ce dernier, » si la reine tombe en votre puissance, ses » jours seront-ils respectés ?..... La frapper » d'un fer assasin serait une action infame.

» — En révolution comme en guerre », répond le baron de Melgueil, « il n'est point » d'actes infamans ; il n'est qu'un seul crime... » échouer. Aujourd'hui comme de tout temps, » les princes et les grands de l'Europe ont » versé plus ou moins de sang, soit par le » glaive des combats, soit par l'arme des tra- » hisons : leurs panaches et leurs diadèmes » s'en élèvent-ils moins altiers ?..... En prin-

» cipes diplomatiques, la maxime qui sert le » mieux, intègre ou non, est la meilleure. Il » n'est point d'ailleurs de forfaits que d'habiles » raisonnemens n'épurent et ne justifient. »

A cette odieuse morale, les sentimens d'un noble cœur se peignent sur les traits d'Alamède ; et le templier qui l'observe prononce à la hâte ces mots :

« — Le sang de Zénaïre ne sera point ré- » pandu. Entre mes alliés et moi ses destins » ont été réglés. Les preux qui se saisiront » d'elle, la conduiront au monastère des filles » de Sainte-Hermengarde, dans les états du » comte de Forcalquier; et à l'exemple de » Fernand Bozon, qui, forcé de revêtir l'habit » religieux, termina sa vie au couvent, la prin- » cesse, prenant le voile, finira ses jours en » un cloître. »

Il dit : six guerriers sont choisis pour l'expédition nocturne; Alamède, le cœur serré,

accablé de sa présidence, n'en peut plus supporter le poids; il prononce inopinément la clôture de la séance; et laissant au duc de Roquemire le soin de donner à ses agens leurs dernières instructions, il quitte son siége et la salle.

Retiré dans son appartement, il tombe en une profonde rêverie... Eh quoi! la plus belle des reines, l'idole d'un peuple enthousiaste, l'amour des plus vaillans chevaliers, la déité de la Provence, Zénaïre, demain peut-être aura tout perdu sur la terre, puissance, gloire, adorations! et, victime d'un noir complot, ira, gémissante et captive, mourir de douleur en un cloître, si le poignard des traîtres l'épargne!.....

« — Non, s'écrie l'élève d'Eral; non, elle » ne périra point, et c'est moi qui la sau- » verai. »

Il descend à la dérobée l'escalier du palais; s'est glissé jusqu'au salon d'armes sans avoir rencontré personne; s'y revêt d'une forte armure; puis par la porte du jardin dont il a conservé la clef, il s'évade furtivement.

Va-t-il trahir les *invisibles ?* Non: loin de lui cette pensée. Où se rend-il ? à Moralin. Que compte-t-il y entreprendre ? il le sait à peine lui-même. Est-il épris de Zénaïre? il n'ose encore se l'avouer. Quels sont ses plans ? ils sont à faire. Qui l'aidera ? la Providence.

Certain que les membres de la société secrète travaillent à rendre à la Provence son légitime souverain, il croit leur cause juste et sacrée; mais il blâme au fond de son cœur et leur conduite et leurs principes.

Que de combats divers en son âme !.... De sages méditations éclaireront - elles son esprit ? Non, car la réflexion, sa plus terrible

ennemie, ne peut long-temps le captiver. Déjà sa gaîté naturelle, et sa courageuse assurance ont repris sur lui leur empire : « — Cette nuit, » sauvons Zénaïre », se dit-il marchant à grands pas ; « puis le duc et les *invisibles*, les » Bozons et Ipsiboé, Alamède et le comte » Edgar, d'eux tous advienne que pourra !... » Êtres que je ne puis m'expliquer, troupe » étrange, Dieu vous bénisse ! »

Il traverse la capitale, et se souriant à lui-même : « — Il paraît, a-t-il ajouté, qu'il m'est » défendu de sortir de l'épaisse nuit des mys- » tères. Voilà ma conférence explicative avec » le chef des *invisibles* indéfiniment ajournée. » Et peut-être que, lorsqu'il m'attend pour » démêler à mes regards les fils de son im- » mense trame, c'est moi qui lui en prépare à » retordre. »

Aix est déjà loin derrière lui ; le trajet est

long et pénible ; la nuit avance ; il est à pied ; la pesante armure qu'il porte est celle des guerriers à cheval ; et sa course s'est ralentie.

La soirée était douce et calme. L'orphelin ne perd point courage. Il approche de Moralin. Une haute montagne escarpée, que bordait une avenue d'arbres, lui restait encore à gravir. Hélas ! la fatigue l'abat, et les forces vont lui manquer.

De loin, aux rayons de la lune, il voit briller un bouclier. Un guerrier de haute stature, et que porte un coursier agile, descend lentement la montagne. Son vêtement est plus que bizarre. Le preux s'est fait une chlamyde d'une des robes de sa mie, et de son voile une ceinture. Sa tête et ses jambes sont nues. L'ancien cothurne des Romains est sa simple et frêle chaussure. Il n'a pour armes qu'une pique, et pour défense qu'un écu. En cet équipage léger, par suite d'une pénitence

que sa dame lui a infligée, il doit, une semaine entière, chevaucher par monts et par vaux, et combattre tout paladin qui osera rire à sa vue (1). S'il triomphe en cette entreprise,

---

(1) Ces vœux de chevalerie n'étaient point rares à cette époque, l'histoire en rapporte de plus inconcevables encore. (*Voyez* le poëme du *Vœu du héron*, vers 59 et suiv. — Le roman des *Vœux du paon*, mss. — Sainte-Palaye, t. I, p. 110. — La Colombière, *Théâtre d'honneur*, t. I, ch. LXXI.) On vit un chevalier faire vœu de ne point dormir à couvert, de ne manger que des herbes et de ne boire que de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût exécuté les ordres de sa dame. On en vit un autre promettre de quérir aventure tout un hiver en simple veste de serge fine, *sans plus*, et portant cette devise :

Ki sert boine amor,
Ne craint la froidure.

On en vit un autre, dit La Colombière, t. I, c. XXI, p. 293, jurer de se faire une chlamyde de la robe de sa dame, une ceinture de son voile, et de combattre avec ce costume sans bouclier. En effet il parcourut ainsi une grande partie du royaume, portant pour

l'hymen couronnera son amour. Les chevaliers de notre siècle vont aux autels à moins de frais.

L'aventureux est d'une taille élancée, mais d'une maigreur effrayante. Ses joues sont creuses et livides, ses yeux ternes et renfoncés. Son corps demi-nu n'est qu'ossemens, fibres et muscles. Alamède l'eût pris pour le Héros de la Manche, si l'amant de Dulcinée eût fait parler de lui sur la terre, seulement cinq cents ans plus tôt.

Le chevalier *à la camise*, remarquant la démarche chancelante de l'élève d'Éral, retient la bride de son cheval, et d'un ton rail-

---

devise ces mots : *Seule force d'amour. Voyez* de pareils traits d'enthousiasme et de fanatisme dans Choisy, *Vie de saint Louis*, p. 248. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. IV, p. 184. — Le fabliau de *La camise* et des *Trois chevaliers*, dans les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy.

leur l'apostrophe : « — Damoisel aux lourdes » ferrailles ! ta fatigue m'accable, assieds-» toi.

» — Squelette au risible linceuil ! » répond gravement l'orphelin, « ta nudité m'effraie, » couvre-toi.

» — Jamais, continue l'étranger, tu ne gra-» viras cette côte. Piéton ! tu ne peux plus » marcher.

» — Descends de cheval, dit Alamède, et si » tes os mal joints te soutiennent, spectre ! » je te défie à la course.

» — Toi ! répète en riant l'inconnu ; branlant » arsenal ! toi courir !...

» — Preux diaphane ! je t'attends », répond le jouvencel d'Aiguemar, « s'il coule autant de » sang dans tes veines qu'il manque de chair » sous ta peau, tu accepteras mon défi ; sinon » je te déclare un lâche.... Le vainqueur, selon » la coutume, aura les armes du vaincu.

» — Or sus, deshabille-toi d'avance! » s'écrie le chef à la *camise*.

Et, descendu de son coursier qu'il laisse paître au pied d'un arbre, il s'avance d'un air moqueur vers son malin antagoniste :

« — Me voici prêt, a-t-il repris : le but est
» le sommet de ce mont : allons, masse affaissée!
» remue-toi.

« — Je t'accorde vingt pas d'avance », dit l'ancien page sans bouger; « triste et long mât!
» enfle tes voiles! Pars, hippomène décharné! »

Le chevalier a pris sa course. Son essor est rapide. Son costume aérien ne gêne aucun de ses mouvemens; et ne regardant point en arrière, de crainte de ralentir son élan, il a déjà fourni la moitié de sa carrière, et se croit sûr de la victoire.

Tout-à-coup derrière lui un grand bruit se fait entendre. Le paladin tourne la tête........ O incident inattendu! le damoisel dont il a

raillé la lassitude est monté sur son destrier, et fend les airs à perdre haleine.

Alamède a joint l'inconnu : passant à ses côtés, il lui crie : « — Preux discourtois et » ricaneur! je t'ai défié à la course; mais était- » ce comme cavalier ou comme piéton? C'est » ce que je n'ai point expliqué. Une autre fois, » prends mieux tes mesures; dresse autrement » tes batteries : et sur les routes désormais » n'insulte plus les voyageurs. Que ma leçon » te soit utile! d'un passant tu t'es voulu rire, » et c'est lui qui se rit de toi. »

Arrivé au but, il s'arrête; et s'adressant encore au guerrier, de loin il lui adresse ces mots : « — Paladin aux os dépouillés! tes vê- » temens de droit m'appartiennent. Mais j'aime » peu les draperies; et par égard pour le pu- » blic, je respecte ce qui te couvre : garde » donc ta robe et ton voile. Je n'ai point non » plus le dessein de te ravir ton palefroi; mais

» pour deux jours je te l'emprunte ; à la troi-
» sième aurore, tu le trouveras attaché contre
» une barrière près des grilles de Moralin.
» Matamore aux gazes flottantes! si tu te sens
» las, assieds-toi. »

Il dit : un torrent d'invectives est la seule réponse du chef ; mais dans les airs elles se perdent, et l'orphelin a disparu.

Possesseur d'un coursier vigoureux, Alamède est en peu d'instans au pied des murs de Moralin. Ses grilles extérieures sont fermées ; et la grande horloge du château vient de sonner minuit.......... Ciel! il est peut-être trop tard....... La reine doit être partie pour la grotte de Sainte-Richilde..... et l'arracher aux ravisseurs peut déjà n'être plus possible.

Piquant les flancs de son destrier, il s'enfonce en un bois obscur ou plutôt en une forêt qui mène à la caverne sacrée. Toute l'année,

les pieux habitans du canton s'y rendent en pélerinage. Là se portent les plus riches offrandes; là s'opèrent de nombreux miracles; et là séjourne une religieuse âgée, qui, revenue depuis peu de la Palestine, y vend aux fidèles chrétiens les antiquités les plus rares, et les plus précieuses reliques (1). Récemment, une dame de haut parage avait obtenu de cette sainte femme, à force d'or et de prières, vingt lentilles, presque en poussière, venant du fameux plat d'Ésaü; une mèche des cheveux d'Absalon, prise à l'arbre qui l'accrocha; un morceau de la langue de Balaam, coupée après qu'elle eut parlé; le célèbre clou de Jahel tiré

(1) A cette époque, il n'est pas un individu qui, né chrétien, ne voulût avoir des reliques. Pour s'en procurer, on employait, à défaut d'argent, la ruse et la violence. (*Voyez* Luitpr., l. IV, ch. XII.) De là vint le trafic scandaleux des fausses reliques, contre lequel l'Eglise fut obligée de prendre des mesures sévères. *Voyez* tous les historiens français.

du front de Sisarà; et trois crins du bœuf de la crêche.

L'orphelin avance et tressaille..... Derrière l'épais taillis des bois, il croit ouïr un son plaintif..... Ah! si déjà la reine est au pouvoir de ses ennemis, comment la délivrera-t-il!.... Roland, selon le véridique Turpin, sur cent guerriers qu'il attaquait, en tuait seul quatre-vingt-quinze... Mais Alamède est-il Roland! Le comte d'Angers, de la même lance qui venait de transpercer deux soldats, en enfilait encore un troisième, et jetait en l'air la brochette (1)..... Mais qui copierait ce grand homme! Désarmé, le neveu de Charles, en saisissant de chaque main les têtes de ses adversaires, les arrachait, selon l'histoire, comme on cueille une prune mûre (2); mais

(1) *Roland le furieux*, Arioste.

(2) *Voyez* l'Arioste.

le comte Edgar aux combats est loin d'être de cette force, et peut-être même jamais ne fera si hautes prouesses, et sur-tout exploits aussi vrais.

Les vents agitaient la cime des arbres, et des nuées couvraient le ciel. L'orphelin descend un sentier raboteux que croisent les rameaux de la forêt, et longe un ruisseau rapide dont les eaux roulent en cascades : de nouveaux cris se font entendre..... Il prête une oreille attentive..... Non, ses sens ne le trompent point : il vole où l'on implore un secours... Dieu ! que vient-il d'apercevoir !

Six guerriers en embuscade ont fondu sur la fille de Raymond et sur sa faible escorte. Les aumôniers et les dames du palais ont fui par des routes diverses ; et leurs torches qu'ils ont jetées, jonchant le sol sans s'être éteintes, éclairent la funeste rive. Tandis que la moitié

des assaillans poursuit les prêtres et les femmes, l'autre s'est emparée de la reine. En vain Zénaïre éplorée s'est jetée aux pieds des barbares ; ni la magie de la beauté, ni les accens de la prière n'ont de puissance sur leurs âmes : sans l'écouter ils la saisissent, et sans la regarder ils l'entraînent.

« — Lâches ! s'écrie tout-à-coup une voix, » arrêtez !..... »

A ce cri répété par les échos d'alentour, les traîtres étonnés tournent la tête ; et un cavalier armé de pied en cap, figure noire et menaçante sortie des ténèbres du bois, s'offre à leurs regards effrayés.

Le paladin brandit sa lance ; et son coursier impétueux, bondissant entre les sapins, à moitié caché par les ombres, semble, comme l'hippogriffe d'Atlant, prêt à développer des ailes..... Avant que les ravisseurs, revenus de leur étonnement, aient tiré leurs fers du four-

reau, Alamède s'est précipité sur eux, et leur chef est tombé sous ses coups..

Les deux autres agens du duc veulent remonter à cheval; mais, attaqués avec fureur, ils ne peuvent y réussir..... Le vaillant jouvencel triomphe; il n'a plus qu'un rival à vaincre.

Hélas! les trois guerriers qui poursuivaient l'escorte de la reine accourent au bruit du combat; et Zénaïre au désespoir, voyant ce renfort ennemi, tombe éperdue au pied d'un arbre, en poussant des cris de détresse.

Les nouveaux assaillans, fermes sur les arçons et la lance en arrêt, s'élancent vers le brave inconnu..... Frappé par une triple atteinte, le coursier d'Alamède n'a pu résister à la violence du choc; il chancelle et mord la poussière.

Cependant, se débarrassant de ses étriers, l'orphelin, armé de son glaive, se relève et

combat encore. Étourdi de sa chute, il est hors d'état de résister à quatre adversaires, et pourtant il continue avec acharnement la plus inégale des luttes..... Appuyé contre un vieux sapin, il déploie en héros exercé l'adresse la plus intrépide. A-la-fois il attaque, il pare, il recule, il avance, il frappe..... Mais, ô douleur! un fer ennemi vient d'être enfoncé dans ses flancs! Bien que la blessure soit peu profonde, il sent qu'il va perdre ses forces, il voit qu'il est près de périr..... Soudain une pensée lumineuse éclaire ses esprits troublés. Il se souvient qu'il porte, caché sous ses armes, le soleil d'or des *invisibles*..... Saisissant l'auguste symbole, non loin d'une torche allumée il la présente radieuse aux satellites du Grand Ordre; et d'une voix forte il s'écrie : « — Osez verser le sang d'un » chef!... Guerriers! je suis le comte Edgar! »

Au signe sacré des grands-maîtres, au nom

puissant du comte Edgar, à sa voix qu'ils ont reconnue, les combattans, pétrifiés, ont humblement baissé leurs glaives ,...... et l'affreux combat a cessé. Aussitôt l'élève d'Éral, monté sur un tertre voisin, lève sa flamberge sanglante, et du ton d'un chef absolu, avec la dignité d'un prince : « — Reti-
» rez-vous », a-t-il repris, « le fils d'Ipsiboé
» vous l'ordonne. »

Le nom magique d'Ipsiboé complète la force du charme..... Ce talisman irrésistible achève de subjuguer les assaillans. Courbant leurs fronts humiliés, ils obéissent sans murmure; et remontés sur leurs coursiers, ils s'éloignent silencieusement, laissant le page d'Aïguemar aussi surpris de sa puissance qu'ils peuvent l'être de sa conduite.

La reine, presque évanouie, avait vu l'étonnante bataille et sa fin plus étonnante

encore. Elle avait reconnu l'audacieux écuyer du sire de Monterolles, et avait ouï confusément ses paroles aux ravisseurs. C'est donc à l'élève d'Éral qu'elle doit sa délivrance; mais comment l'a-t-il opérée!... Ah! ses sens l'ont trompée sans doute..... Des visions ont passé devant elle... Et, dans tous les objets qui l'ont frappée, il ne peut y avoir de vrai que la vaillance d'Alamède.

Ses regards levés vers le ciel semblent rendre grâce à l'Éternel; mais son cœur, resté sur la terre, ne remercie que l'orphelin. Elle est tremblante et abattue. Son libérateur est près d'elle; il la soulève avec respect, il la soutient avec amour. Hélas! oubliant ses périls, trouvant un charme en sa faiblesse, la reine entre les bras du guerrier ne cherche point à reprendre ses forces; et, pour rester plus long-temps appuyée sur son sein, elle revient lentement à la vie.

« — Alamède ! » dit-elle enfin d'une voix pleine de douceur et de tendresse, « c'est donc » vous qui m'avez sauvée!.... »

Le jouvencel souffre de sa blessure; sous son armure le sang coule; mais tout entier à Zénaïre, il ne sent plus rien que son cœur, et n'est plus à rien qu'à l'amour.

« — Alamède », a-t-elle repris, « comment » m'acquitter envers vous ! Où trouver des » expressions qui peignent ma reconnais- » sance ! »

Il tient sa main entre les siennes, la princesse l'y a laissée; il porte cette main à ses lèvres, la reine ne l'a point retirée..... Hors de lui-même, ivre de joie, et fixant sur elle un regard passionné : « — O Zénaïre ! » s'écrie-t-il, « quoi ! j'ai pu conserver vos jours ! Eh quoi ! » c'est vous qui m'adressez les paroles du » sentiment !.... Ah ! pour votre heureux dé- » fenseur quelle journée et quels momens !

» Arrête, char fuyant de la vie!... cette heure
» est toute une existence. »

O funeste poids des grandeurs! chaînes pesantes du devoir! l'auguste fille de Raymond a trouvé dangereux pour elle l'enthousiasme d'Alamède, et se lève bien qu'à regret. Déguisant sous un front sévère le trouble enivrant de son âme, elle retire sa main brûlante de celles du poursuivant d'armes, et, chancelante, elle s'éloigne.

Il étouffe un profond soupir, reprend ses armes et la suit. Tout-à-coup rompant le silence : « — Retournons-nous à Moralin »? dit l'héritière de Raymond. « Quelle est la route
» qu'il faut prendre?.....

» — Je l'ignore », lui répond-il. « Cons-
» tamment un destin bizarre me jette en des
» voies inconnues. Que Votre Majesté me
» guide!.... car, près d'elle, ici comme ail-
» leurs, je ne saurais que m'égarer.

» — Près de ce ravin », poursuit-elle, « plu-
» sieurs flambeaux brûlent encore. Prenez-
» les, leurs clartés utiles.... »

Mais un coup de vent, à ces mots, a soufflé les dernières torches. « — Partout où se trouve
» Alamède », réplique en riant l'ancien page,
« il n'est question que de clartés... et toutes
» les lumières s'éteignent.

» — Expliquez-moi », reprend la reine,
« un inconcevable mystère. Lorsque vous
» combattiez pour moi, j'ai cru voir soudain
» en vos mains briller un ordre en pierre-
» ries. Que signifie ce simulacre?

» — Reine, je vous l'expliquerais.... mais
» je suis encore à l'apprendre; et même à ce
» louable effet, j'ai en ce moment, à la ville,
» un maître habile qui m'attend.

» — Parlant à mes vils ravisseurs, ne vous
» êtes-vous point écrié? *Soldats! je suis le*
» *comte Edgar.*

» — Princesse, c'est mon nom de guerre.

» — Et même votre nom de victoire », dit Zénaïre avec impatience; « mais enfin qui » pouvez-vous être?

» — Tout ou rien », répond Alamède, « trom- » peur ou trompé, centre ou pôle, une puis- » sance ou un atome..... que Votre Majesté » choisisse!

» — Ainsi donc?......

» — Tel est mon partage. Je ne sais point » ce que je suis; souvent j'ignore ce que je » fais; et je n'ose, en certains momens, me » demander ce que j'éprouve...... »

Cette dernière phrase, prononcée d'une voix expressive et tendre, allait ramener l'entretien au sujet que redoutait la souveraine; elle presse aussitôt sa marche; et, montant un sentier du bois, d'un air inquiet elle s'écrie:

« — Quelle solitude profonde!

» — Oui sans doute, pour une reine », a réparti le jouvencel avec un sourire forcé : « Noble exilée de la nature ! pour vous le tu- » multe est la vie; le factice est la vérité : ce » lieu doit vous paraître un désert..,. Entre » nous quelle difference ! La vraie solitude » pour moi est la salle glacée des trônes. »

La fille des héros et des rois a feint de n'avoir point entendu. « — Quelle obscurité ! » reprend-elle, « quelle ombre épaisse en ces » forêts !....

» — Princesse ! » répond l'orphelin, « à l'imi- » tation de l'orgueil qui étouffe le sentiment, » ce voile nocturne peut-être veut rendre la » nature imposante..... il ne la rend que fu- » néraire. »

Pour la première fois les comparaisons d'Alamède, si habituellement enjouées, avaient pris de sombres couleurs; et ses railleries étaient amères. Mais sa blessure

s'enflammait ; ses douleurs devenaient aiguës; et, dissimulant ses souffrances de crainte d'alarmer la reine en un moment où son secours lui paraissait si nécessaire, il sentait ses forces se perdre, et sa gaîté s'évanouir.

Tout-à-coup un bruit confus de voix et de pas fait retentir la plage..... Une clarté rougeâtre éclaire la forêt. Une troupe inconnue s'avance; et des sons inaccoutumés ont troublé la paix du désert. Zénaïre effrayée quitte le sentier battu qu'elle suivait, et se cache sous les taillis.

Cependant aucun spectacle alarmant n'allait se présenter à sa vue ; ce sont des chants.... et des chants d'amour que le vent porte jusqu'à elle. Elle revient sur ses pas ; et, dérobée aux regards par les rameaux épais qui bordent la route, elle examine l'étrange cortége qui traverse la solitude.

C'était *la confrérie des pénitens d'amour* (1): c'était la secte des gallois. De longues files d'hommes et de femmes marchant deux à deux, enlacés de chaînes de fleurs, et couverts d'habits chamarrés de rubans, se rendent en pélerinage à la grotte de Sainte-Richilde. Leurs vêtemens, chargés de devises, sont de diverses couleurs; et chaque amant porte en ses mains *la coupe de la fidélité* : il ne peut boire qu'à ce vase.

Les *pénitens d'amour*, selon leurs statuts révérés, doivent rechercher les tourmens en l'honneur de la foi jurée. Pour prouver l'excès de leur flamme, il leur faut braver avec opiniâtreté les saisons les plus rigoureuses et les plus cruelles souffrances. Pendant les cha-

(1) *Voyez*, sur cette étrange secte, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, t. II, p. 62. — Le chevalier de La Tour.

leurs de l'été, ils doivent, sous des manteaux de laine, gravir des rochers calcinés par les rayons brûlans du soleil; et quand mugissent les hivers, il leur faut errer lentement, vêtus d'une légère toile, sur la neige où souffle la bise. Il n'est, disent ces enthousiastes, qu'un bien et qu'un mal en ce monde, c'est être aimé ou ne pas l'être; c'est trouver ou perdre une amie.

La procession passe avec ordre; déjà les pénitens sont loin, et leurs chants ne s'entendent plus. Le jouvencel et la princesse sont restés à leur même place. Tous deux soupirent et se taisent.

Zénaïre s'arrache la première à sa rêverie mélancolique. « — Quelle bizarre institu-
» tion! » dit-elle d'une voix altérée; « quelles
» lois et quels vœux absurdes! que d'insensés
» sur cette terre!

» — Si les *gallois*, dit Alamède, sont heu-

» reux par le sentiment, je ne les trouve point » insensés. S'il est un excès pardonnable, ce » doit être l'excès d'amour.

» — Mais leurs pénibles sacrifices.......

» — A qui aime, rien n'est pénible. Qui » peut être seul et heureux ? qui peut même » être seul et bon?..... Où trouver le bonheur » ici-bas, si ce n'est dans les tendres commu- » nications du cœur, dans les sacrifices mu- » tuels! Malheur à qui vit et meurt seul! de » l'enfer quel est le supplice? ne pouvoir plus » jamais aimer.......

» — Où se rendent ces fanatiques?» interrompt la reine troublée.

« — Sans doute à quelque sainte chapelle, » toute âme tendre aime à prier : l'ambition » ni les grandeurs n'occupent point ces fana- » tiques. En eux la vanité des hauts rangs ne » vient point flétrir les pensées, n'a point séché » les sentimens, n'a pas mis à nu l'existence,

» et des champs fleuris du bel âge n'a point
» fait une plaine aride. »

Il dit : la reine se détourne, et cache son émotion croissante. Ils sont sortis de la forêt ; et les tours crénelées de Moralin se sont déployées à leurs yeux. Parvenue aux murailles qui ferment le parc du château, la princesse ouvre une porte dérobée, et va rentrer dans ses jardins. L'orphelin d'Aiguemar s'arrête, et d'un ton plaintif a repris : « — Reine, je ne
» vous suis plus utile..... ma tâche est rem-
» plie, je vous laisse.

» — Alamède ! » interrompit Zénaïre, « oh !
» ne me quittez point encore !.... »

Elle dit, sur sa physionomie angélique, en sa prière, en son accent, quels tendres regrets exprimés ! que d'involontaires aveux !... L'élève d'Éral se maîtrise, et répond avec fermeté :

« — Ma résolution est prise, je dois vous
» fuir.... et pour toujours.

» — Quoi ! mon palais ?....

» — Je le déteste.

» — Mon amitié ?....

» — Je la rejette.

» — Ma voix.....

» — Je ne veux plus l'entendre. »

Puis, avec l'énergie brûlante du sentiment :

« — Cette soirée, continue-t-il, a changé tout » entier mon être. Loin des grands, des cours » et des villes, je veux à jamais m'exiler. Où » es-tu, hameau d'Aiguemar ! Et qu'ai-je fait » en te quittant !..... Heureux champs de la » liberté, vous rouvrirez-vous devant moi !... » Je le sens, un vallon désert est désormais » le seul asile, le seul séjour qui me con- » vienne. J'irai sur des plages lointaines en- » sevelir ma destinée...... En quelque retraite » sauvage peut-être trouverai-je une amie.... » et peut-être une voix, un jour, daignera » répondre à la mienne. Ah ! qu'un cœur

» batte enfin pour moi ! je ne demande qu'un
» cœur à la terre. »

C'en était trop pour la princesse ! Jusqu'à ce moment le devoir de son rang et la fierté de son âme avaient soutenu sa faiblesse ; ils cèdent enfin à l'amour. Au pied d'un tertre de verdure, formé de marches en gazon, elle tombe presque défaillante, et cache son visage en ses mains... Zénaïre verse des larmes.

« — Eh quoi ! » s'écrie l'orphelin en s'élançant vers elle, « vous êtes jeune, belle, puis-
» sante..... Vous êtes reine, et vous pleurez !

» — O Alamède ! » répond-elle de l'accent le plus douloureux, « c'est parce que je suis
» reine que je pleure. »

Qui peindrait les transports du jouvencel à ces douces et tendres paroles ! En son ivresse inexprimable, il s'est jeté à ses genoux ; étend ses bras avec amour... et va la presser sur son cœur.... lorsque, épuisé par le sang qu'il a

perdu, et par les émotions violentes qu'il a ressenties, il perd le sentiment et la vue. Soudain l'air manque à sa poitrine; comme mourans ses yeux se ferment, et sa tête pâle et glacée tombe sur les genoux de la reine.

Mais en cet accident funeste, dont elle ignore la vraie cause, Zénaïre n'a pu voir qu'une offense nouvelle, qu'un oubli de toute bienséance, et qu'un délire impardonnable. Elle n'avait point fixé ses regards sur lui, de crainte de rencontrer ses yeux; et bien que le ciel commençât à s'éclairer, elle n'avait point remarqué l'affreux changement de ses traits.

Le repoussant avec courroux, craignant tout et d'elle et de lui, elle cherche au hasard en sa pensée le langage le plus terrible, et croit, pour son propre salut, ne pouvoir assez s'irriter. Hélas! l'inconcevable amour ne se plaît que dans les extrêmes. Elle prononce ces paroles :

« — Retirez-vous, audacieux! Oubliez-
» vous donc qui je suis!..... Rappelez-vous
» donc qui vous êtes!.... Vous croyez-vous
» le droit de m'outrager pour m'avoir sauvée
» cette nuit par je ne sais quels moyens
» étranges!... guerrier! j'apprécie vos services,
» vous avez pris les armes pour moi... mais
» avez-vous exposé vos jours?.... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant soulève sa tête abattue, et sur la fille de Raymond tourne un regard où se peignent les plus mortelles souffrances et le plus juste des reproches... Un des premiers rayons de l'aurore, se faisant jour à travers les arbres, éclaire en ce moment son visage.... La reine jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-elle,
» qu'ai-je dit!.... »

L'orphelin, pour toute vengeance, porte la main à sa blessure.... La princesse aperçoit le sang, et sous l'armure a vu la plaie. Déses-

pérée elle s'écrie : « — Généreux et cher Ala-
» mède! tu combattis pour moi, tu meurs; et
» ton ingrate souveraine..... »

Alamède ne l'entend plus.

LIVRE NEUVIÈME.

Deux fois douze heures avaient fui depuis le combat de la forêt. L'orphelin d'Aiguemar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu sur le lit des douleurs, et comme entre la vie et la mort, n'avait encore repris ses sens que par instans et à de longs intervalles : la troisième aurore allait paraître, il revient entièrement à lui. Transporté par les soins de la reine en un des plus riches appartemens du château de Moralin, il avait été constamment entouré des *mires* les plus renommés et des serviteurs les plus attentifs. Ses souffrances sont appaisées, et ses jours sont hors de danger;

il entr'ouvre languissamment sa paupière ; mais hélas! avec la pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la princesse prononcées au moment même où il tombait mourant à ses pieds, victime de son dévouement ; et les gravant en traits de flammes dans sa mémoire, il se jure de ne jamais lui pardonner sa révoltante ingratitude. Il lui voue secrètement un ressentiment éternel ; il ne songe qu'à la vengeance ;....... mais, pour n'être plus à l'amour, Alamède est trop à la haine.

Plus d'une fois Zénaïre était venue furtivement le voir ; mais il n'en a rien su. Les rayons brillans du soleil éclairaient les riches tentures de son lit : soudain en son appartement une grande rumeur s'élève..... on marche, on se parle, on s'agite....... un grand personnage s'avance, des guerriers armés le précè-

dent : serait-ce un ministre? est-ce un prince? Non, c'est la reine elle-même.

Elle écarte et renvoie sa suite; elle approche de l'orphelin. Que de vœux ardens et secrets elle a faits pour sa guérison! Avec quelle impatience elle attend les premiers mots qui pourront sortir de sa bouche!.... Il a tourné ses yeux vers elle : le jouvencel, en ce moment, semble enfin vouloir lui parler.... Oh comme son cœur palpite!...

« — Reine! qu'est devenu mon coursier? »

La fille de Raymond pâlit. Voilà donc ces premières paroles après lesquelles elle soupirait depuis si long-temps!.... Cachant son dépit et sa peine, « — Alamède », lui répond-elle, « je ne m'attendais point qu'en revenant » à la vie, ce serait votre destrier qui seul oc- » cuperait d'abord vos pensées et vos souve- » nirs.... N'importe! calmez vos soucis; mes » écuyers l'ont été chercher dans la forêt par

» mon ordre, et l'ont ramené au château : le
» vif intérêt qu'il vous inspire le rend à mes
» yeux d'un grand prix ; et vous reverrez
» bientôt, je l'espère, ce compagnon fidèle
» et chéri.

» — Votre Majesté se trompe : je n'y prends
» nul tendre intérêt ; et ce n'est qu'un cheval
» d'emprunt : mais il me faut le rendre à son
» maître. Une promesse et mes devoirs ont
» eu mes premières pensées.

» — A qui donc est ce palefroi ?

» — Reine, je l'ignore moi-même. J'ai le
» malheur, depuis long-temps, d'être voué
» à l'inconnu : *Je n'en sais rien* est ma devise.
» Aussi, en quelles difficultés me jettent ceux
» qui pensent pouvoir me dire : *Rappelez-*
» *vous donc qui vous êtes !* »

Le trait a porté. Les fatales expressions, que Zénaïre ne se rappelle que trop, viennent de résonner à son oreille comme un arrêt

terrible et vengeur. Une vive rougeur a coloré son visage. Ses genoux tremblent; elle s'assied.

« — Comment pourrai-je », reprend-elle, « faire rendre le coursier à son maître, si ce » maître m'est inconnu?

» — Que Votre Majesté donne ordre qu'il » soit conduit à la grille de son château, près » des premières barrières. Celui à qui il ap» partient, ce matin, l'y réclamera.

» — A quel signe le reconnaître?

» — A son étrange vêtement, et à son air » plus étrange encore. Sa taille maigre est » d'un squelette, son teint de plomb d'un » exhumé. Une des robes de sa mie lui sert de » costume et d'armure; et ce voile à replis » flottans, serré autour de ses flancs nus, » cache à demi son corps osseux.

» — O ciel »! dit la reine surprise, « en cet » état qui l'a réduit?

» — L'amour », lui répond l'orphelin; « l'hu-
» miliation qu'il endure, lui est imposée par
» sa mie, comme preuve de sa tendresse. C'est
» le triomphe de l'orgueil; dédains, mortifi-
» cations et souffrances, voilà le partage du
» preux qui follement offre son cœur aux
» beautés nobles et hautaines!.....

» — L'hymen », a repris la princesse, « sera
» le prix de son dévouement?

» — Je le souhaite », dit Alamède; « mais
» je crains pour lui le contraire. Peut-être,
» quand aux pieds de sa dame il viendra
» tomber couvert de blessures et mourant,
» n'aura-t-il, pour toute récompense et pour
» seul accueil, que ces mots : *Guerrier! j'appré-*
» *cie vos services ; vous avez pris les armes*
» *pour moi, mais avez-vous exposé vos jours?* »

En tenant ce langage, sa voix affaiblie, lente, grave et entrecoupée, contrastait avec l'ironie maligne de son regard. Zénaïre ne

peut supporter davantage d'aussi cruelles railleries. Elle se lève; et pâle, troublée : « — Je me retire, lui dit-elle; il faut du calme » à vos esprits. Cet entretien épuise vos for» ces, et je crains de le prolonger; mais avant » de m'éloigner, je dois vous adresser, ô mon » généreux libérateur! les témoignages bien » sincères de ma vive reconnaissance. Je n'ou» blierai jamais vos services, vos dangers, » votre dévouement; et je..... »

L'orphelin l'interrompt : « — Princesse », répond-il froidement, « comme vous, je n'ou» blierai rien : un jour s'exprimer dans un » sens et le lendemain dans un autre, est l'u» sage des Majestés; mais de même que leur » personne, leur langage est toujours sacré. » Je suis donc pleinement touché des au» gustes expressions que daigne m'adresser » ma souveraine. Toutes ses paroles ont été » par moi soigneusement recueillies; et dres-

» sées avec ordre en ma mémoire, elles y se-
» ront conservées avec respect. Le faisceau
» peut-être est étrange; mais c'est un monu-
» ment royal. »

Le sarcasme était trop amer. La fille de Raymond, courroucée, rappelle sa suite autour d'elle. Avec froideur et dignité, elle n'adresse plus au malade que des mots vagues et polis; puis d'un air plein de majesté elle sort de l'appartement.

Mais que son cœur est déchiré, et qu'il va l'être plus encore!.... Une lettre de son père lui est remise : le souverain de Barcelone lui mande sa prochaine arrivée; Louis VII a répudié sa femme Eléonore de Guienne. Une assemblée d'évêques français a prononcé la sentence du divorce (1); et le monarque de Lutèce ayant demandé la main de Zénaïre,

(1) *Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, t. II.

Raymond Bérenger vient à Aix y conclure ce grand hymen.

Déjà le héros espagnol a promis sa fille à Louis. Il sent que par ce mariage il s'acquiert un allié puissant; il n'ignore point l'état alarmant de la Provence, et a pensé que, menacée au dehors par des ennemis redoutables, et au dedans par de nombreuses factions, elle ne pouvait être sauvée que par l'aide du roi de France. Un ambassadeur de Lutèce est parti pour la ville d'Aix, où, au nom de Louis, il doit épouser Zénaïre; et Raymond donne ordre à sa fille de tout préparer à l'avance pour l'auguste cérémonie.

La princesse a terminé la lecture de cette fatale dépêche; et sous le poids de la douleur elle est restée anéantie. Elle connaît Raymond Bérenger; ses volontés sont inébranlables. il fut toujours prince absolu, et ne sut jamais être père. L'éloignant de lui dès l'enfance, il

s'en fit plus craindre qu'aimer. En sa missive politique, il ne consulte point, il ordonne: que peut-elle faire?... Obéir.

La nouvelle inattendue, portée par un chef catalan, est déjà connue à la cour, et s'est répandue à la ville. Enfermée en ses appartemens, la reine ne se montre plus en public; nulle fête n'est ordonnée, et pourtant l'envoyé de France est attendu de jour en jour.

Huit fois l'astre de la lumière s'était levé sur l'horizon. Alamède entièrement guéri ne souffre plus de sa blessure: un jus de simples précieux, baume sauveur à cette époque et dont le secret s'est perdu, a refermé la plaie du malade; son teint a repris sa fraîcheur, son œil sa maligne assurance, et sa physionomie sa gaîté.

Quitter le palais de la reine est son projet déterminé. Mais où portera-t-il ses pas? Il ne

se l'est point demandé. Ce n'est qu'au moment du départ qu'il se promet d'y réfléchir.

Un inconnu demande à l'entretenir. Il lui porte un secret message. Alamède rompt le cachet. L'écrit était d'Ipsiboé.

« — Fils coupable et dégénéré! tu as trahi » honteusement l'espoir d'une nation généreuse. O démence! ô lâches amours! toi » verser le sang des grands hommes pour les » assassins de ton père!.... toi aux pieds de » l'usurpatrice!.... Amant aveugle, ouvre les » yeux! Fils des preux, songe à tes ancêtres! » Lion endormi, reveille-toi!

» Que ma lettre soit le miroir enchanté qui, » brisant les prestiges voluptueux qui fascinent tes sens, te montre hideux à toi-» même, et te rende enfin à l'honneur!.... Le » repentir lave le crime. Lis, et pars soudain; » je t'attends au marais de Saint-Chrisogone. » Puisse-t-il être la piscine salutaire d'où tu

» ressortiras épuré, comme Naaman des eaux
» du Jourdain! »

En ouvrant la lettre d'Ipsiboé, l'orphelin avait espéré y trouver enfin quelques éclaircissemens sur les mystères de sa vie. Vaine attente!..... Deux fois il a relu l'écrit; il en étudie chaque phrase; l'énigme reste inexpliquée. « — Rendons-nous demain, s'est-il
» dit, au marais de Saint-Chrisogone; et que
» je sache qui je suis. »

Il s'occupe des apprêts de son départ. Il a retrouvé dans son appartement le soleil d'or des *invisibles*. Mais il cherche en vain le reliquaire précieux qu'il portait habituellement à son cou. Ce médaillon a disparu. Peut-être l'aura-t-il perdu lors du combat de la forêt.

Il fait demander à la reine la permision de prendre congé d'elle; et tout en désirant de la revoir, il craint l'entrevue qu'il sollicite.

Il se flatte en secret que son départ l'affligera, qu'elle voudra le retenir à sa cour, qu'elle laissera paraître des regrets; et il attend impatiemment sa réponse. O surprise!... Sa Majesté ne peut lui accorder une audience particulière; elle travaille avec des plénipotentiaires étrangers, et se prépare au noble hymen qui l'élève au trône de France. Un chevalier arrivé des bords de la Durance, lui a porté l'heureuse nouvelle d'une victoire remportée par ses troupes sur celles du comte de Forcalquier. Guillaume et ses soldats, repoussés de l'autre côté du fleuve, sont poursuivis par les vainqueurs; et des réjouissances publiques viennent d'être ordonnées par la reine.

Sa Majesté témoigne à l'orphelin d'Aiguemar ses regrets de ne pouvoir l'admettre auprès d'elle dans la matinée; mais le soir au cercle de la cour, où, par une faveur spéciale,

il lui sera permis de se rendre, elle recevra ses adieux.

Ce froid message de la princesse a dissipé les illusions dont s'était bercé l'ancien page. Le dépit, l'indignation et le courroux se sont emparés de son âme; il prend mille résolutions qu'il rejette tour-à-tour; il veut sortir du palais à l'instant même; puis il veut rester..... puis écrire. Il se décide enfin à se rendre au cercle où la reine l'invite.

La réunion sera brillante, mais peu nombreuse; elle ne doit être composée que du grand maréchal, des chevaliers d'honneur, des chambellans, du sénéchal, des grands veneurs, des officiers de la fauconnerie et des premières dames de la cour. Plusieurs poëtes célèbres y doivent lire quelques fragmens de leurs œuvres; et des troubadours renommés y feront entendre leurs chants sur la mandore provençale.

Les ministres ne pourront assister à cette assemblée, par la simple raison que la veille.... ils s'étaient vus destitués. C'était assez l'usage à Aix de changer souvent les puissances : et les brevets de remplacemens étaient une sorte de navette administrative, toujours allant ou revenant et presque jamais en repos. Cependant, en sept ou huit ans, la capitale n'avait vu passer qu'environ quatorze ministres. En un semblable laps de temps, à en croire la calomnie, une grande ville moderne en a admiré QUARANTE-HUIT.

Divers costumes avaient été portés à Alamède par les pages de la princesse. Vêtu avec moins de richesse que d'élégance, il s'est rendu à la salle des concerts où se tient le cercle royal; mais le maître des cérémonies, jaloux du sauveur de la reine comme tous les preux du palais, avait oublié, à dessein, de lui in-

diquer l'heure de la réunion ; et depuis longtemps la cour était rassemblée, lorsque, au milieu d'une lecture, le jouvencel fit son entrée.

Son arrivée tardive a paru un nouveau manque de respect à la dignité sourveraine; et des murmures peu flatteurs, des sourires méprisans, des regards d'inimitié, ont seuls accueilli l'orphelin.

Il feint de ne rien remarquer. Au fond de la galerie magnifiquement éclairée, Zénaïre en un fauteuil royal est assise, entourée de ses chambellans et de ses dames. Il la salue profondément; et non loin d'elle il a pris place en un siége resté vacant.

Près du sénéchal, par malheur, le jouvencel se trouve assis. Ce proche parent de la reine est le plus hautain des guerriers. Bien qu'à l'hiver de ses années, il se figure être au printemps. Quoique sans talent poétique, il se

croit un fils d'Apollon. Son costume est celui des jeunes chevaliers; et ses discours maniérés, ceux des faux élèves du Pinde.

La lecture, un instant suspendue, va être reprise. L'élève d'Éral a porté les yeux sur l'auteur qu'écoutait l'assemblée: il l'a reconnu, c'est Drollon, le descendant de Roscius.

« — Sire chevalier! » dit-il au sénéchal, » oserais-je vous demander quel est le titre du » poëme?

» — *La vie et la mort d'Hosannah* (1) », répond le puissant dignitaire.

» — *D'Hosannah!* répète Alamède. Le » plaisant héros à chanter!

---

(1) C'était encore là une des folies du temps : on personnifiait tout, et on faisait de la poésie sur les objets les plus antipoétiques : c'étaient des tours de force qui charmaient les lecteurs. *Voyez* Duradier, *Récréat. hist.*, t. I. — *Hist. de Nîmes*, t. III.

» — En ce poëme remarquable, » a repris gravement le chef, « Drollon conduit l'*Ho-*
» *sannah* personnifié depuis son berceau jus-
» qu'à sa tombe; et sa muse sème de fleurs
» le sentier de sa noble vie.

» — Sa lecture est-elle avancée?

» — Le poëme est au dénouement. Ho-
» sannah a perdu la vie.

» — Il n'est plus!... » poursuit l'orphelin avec une expression pathétique : « ah! combien je
» me reproche de n'avoir point assisté à ses
» derniers momens!

» — Silence! » dit le sénéchal.

Drollon tient son cahier et déclame.

. . . .

Hélas! devers l'ancien des siècles disparus
Sa belle âme avait fui... Hosannah n'étoit plus.
Ah! du bel Hosannah que deviendra la mie!
Tendre Iza, que fais-tu! qu'attends-tu de la vie!!!...

A l'antre du torrent, au roc de la forêt,
Sur le sol des déserts la triste Iza pleurait,...
O de la solitude ineffable harmonie!...
L'eau murmure un soupir, l'air une voix chérie.

Iza tombe à genoux. Entre les noirs sapins
Soudain siffle en courroux le vent des monts lointains.
« — *Hosannah!*, dit la vierge, *ô moitié de mon être!* »
La voix de la tempête a répondu « — *Peut-être*. »

« — *Dieu!* dit la douce fille, *il vient... il est ici...*
PEUT-ÊTRE! *mot sublime! ah! lui seul parle ainsi.*
Réponds encor! réponds!... » Vain espoir! vaine attente!
Un lugubre silence a repoussé l'amante.

Le désert est muet; le ciel est ténébreux;
La lune entre les rocs glisse ses pâles feux.
Iza, fleur du torrent! rose pâle et flétrie!
Hosannah s'est éteint.... plus d'hymne pour ta vie.
Ah! la vie ici-bas qu'est-elle? Un doute amer;
Une orageuse nuit dont l'amour est l'éclair.

. . . .

Iza pousse un soupir.... un tombeau s'ouvre encore.
Mystérieusement son âme s'évapore.
Chant de l'enthousiasme! ah! de l'amour d'Iza
Sois le DE PROFUNDIS!.., et pleurons,.. HOSANNAH!

Drollon a terminé sa lecture; et l'orphelin surpris, se tournant vers le sénéchal: « — La » singulière poésie! dit-il. Quel est ce nouveau » genre d'ouvrage?... Des mots sonores, je » l'avoue, ont souvent charmé mon oreille; » mais je n'ai pu saisir, en leur pompe harmo- » nieuse, aucune suite et nulle idée. Quel bril- » lant vague et quel beau vide!

» — Tous les esprits », répond le dignitaire avec emphase, « ne sont point appelés à com- » prendre cette poésie mystérieuse de l'âme, » dont l'exaltation est l'essence, dont l'immen- » sité est la carrière, et dont l'Éternel est le » secret. Drollon est le premier qui, doué » parmi nous du génie de l'inspiration rê- » veuse, a fait connaître au monde savant la » sublime profondeur des pensées spiritua- » lisées, et l'harmonie des images passionnées » que la terre peut dérober au ciel.

» — Et pourriez-vous, reprend Alamède,

» me définir les héros bizarres qu'a choisis le
» docte Drollon? Ne pourrais-je savoir quel est
» cet *Hosannah* qui a une *mie*, et qui meurt?...
» Cette *Iza* qui erre, je ne sais comment ni
» pourquoi, au milieu des rochers, des tor-
» rens, des forêts et du désert?... Pourriez-vous
» m'expliquer *cet air qui murmure une voix;*
» *cette tempête* qui dit « *peut-être;* » *cette âme*
» qui *mystérieusement s'évapore; cette vie* qui
» est *un doute amer;* et *cet enthousiasme* qui
» est *le* De profundis *de l'amour?...*

» — La poésie de l'âme, » répond le sénéchal, « poésie qui va faire tomber à jamais
» toutes les autres, est comme la Divinité même;
» elle se sent et ne s'explique point. Étendue
» comme l'infini, elle est un accord échappé
» des concerts du palais céleste, des chœurs
» de l'éternel amour.

» — L'accord est descendu de trop haut »,
interrompt l'élève d'Éral; « il s'est perdu

» dans les espaces, et la route a faussé le
» son. »

Un juge instruit les écoutait; il prend la parole en ces termes :

« — Il n'est point en littérature de genre
» qui doive faire proscrire les autres : tous
» ont leur charme et leur pouvoir. Le chantre
» absurde qui les traite les rend également
» ridicules; mais qu'au hasard sur chacun
» d'eux le génie exerce sa plume, le sublime
» sera par-tout. »

Mais un troubadour s'est levé, la cigale d'or brille à son front (1); il prélude sur sa mandore, et d'une voix tendre et flexible il chante cet hymne à la reine.

(1) Les troubadours attachaient, les jours de grande cérémonie, une cigale d'or à leurs toques ombragées d'aigrettes. (Voyez *Hist. des troubadours*.) Les poëtes grecs, selon Platon, portaient aussi quelquefois à leur coiffure une cigale d'or.

Fille des héros et des rois !
Astre brillant de la Provence !
Ta gloire égale ta puissance :
Heureux qui naquit sous tes lois !
Ah ! tous les trésors d'un empire,
Tous les sceptres des souverains,
Valent-ils pour nos paladins
Un doux regard de Zénaïre !

Ah ! soyez tous ses défenseurs,
O vous qui cherchez la victoire !
Elle est la fille de la gloire,
Comme elle est la reine des cœurs.
Bardes, que le génie inspire !
Guerriers, que charment les combats !
Il n'est de céleste ici-bas
Qu'un doux regard de Zénaïre.

Minerve a formé son grand cœur ;
Par-tout les Grâces l'ont suivie ;
Hébé lui donna sa fraîcheur,
Et chaque Muse son génie.
Du Dieu d'amour elle a l'accent,
De Vénus elle a le sourire :
Et le Ciel tout entier descend
Dans le regard de Zénaïre.

La salle entière applaudit avec enthousiasme, et l'altière souveraine témoigne au chantre sa satisfaction. Alamède seul n'a point mêlé ses acclamations à celles de l'assemblée. Le regard tant vanté de Zénaïre est tombé sur lui avec l'expression d'une froideur dédaigneuse.... En son cœur tout parle contre elle; et la secrète irritation de ses pensées s'accroît des flatteries du poëte.

Un autre fils de la Provence a modulé les vers suivans en s'accompagnant de la harpe.

Amour! sur ta lyre attendrie
Fête une nouvelle Cypris!
Moi, je célèbre ton génie,
O moderne Sémiramis!
Comme un héros tu tiens les rênes
Du royal char des potentats;
Et le plus puissant des états
Est à la plus belle des reines.

Elle est notre immortelle égide,
Notre sublime déité;
N'ayons plus que sa voix pour guide
Et pour lois que sa volonté.
De Guillaume en nos vastes plaines
Elle a vaincu les légions :
La plus belle des nations,
Est à la plus grande des reines.

Ces louanges outrées, ce concert d'adulations ont ravi tous les assistans; et l'impatience d'Alamède est à son plus haut période. Parmi les courtisans de la princesse il vient de reconnaître quelques-uns des membres de l'association secrète qu'il a présidée chez le duc de Roquemire; et ce sont ceux dont les applaudissemens et les transports éclatent avec le plus de violence. L'orphelin connaît leurs véritables sentimens; et son courroux, qu'il contient à peine, égale son indignation.

La fille de Raymond n'ignore point le talent musical d'Alamède : elle sait que jadis il

avait formé le projet d'être troubadour ; et désirant entendre sa voix, elle le fait prier par un de ses chambellans de lui chanter quelques rondeaux. Le désir de punir l'insolence marquée des courtisans à son égard, d'effrayer les traîtres, et de se venger d'une reine ingrate en rabaissant sa fierté, s'empare à l'instant de son âme. Il accepte la lyre offerte ; et ne songeant ni à l'audace de son projet, ni aux suites qu'elle peut avoir, l'imprudent, qui jamais ne sut réfléchir, chante d'une voix harmonieuse ce *sirvente* qu'il improvise.

Fille des rois, un vil encens
Peut-il flatter ton âme altière !...
Vains éloges ! trompeurs accens !
Toutes les reines de la terre
Ont entendu les mêmes chants.

Seul, je te parle sans détour
Sur le sol de la flatterie.
Ouvre enfin les yeux au vrai jour !
Je ne vois que la perfidie
Dans les cœurs où tu vois l'amour.

A cette seconde strophe, une rumeur toujours grossissante interrompt le chantre inspiré. Zénaïre, vivement agitée, laisse apercevoir son trouble. Ses dames, d'un œil irrité, désavouent leur ancien protégé. Aucun signe d'approbation n'encourage le troubadour..... et cependant il continue avec une énergie nouvelle :

Quand l'orage gronde à l'entour,
Tu dors sans ouïr le tonnerre.
Tremble, idole de ce séjour!
Autour des trônes de la terre
Est un vaste gouffre... la cour.

Reine! ici quel flatteur accueil
Ont reçu de folles louanges!
Ah! des grandeurs quel est l'écueil?
Qui perdit le roi des archanges?
Ce qui t'égare aussi... l'orgueil.

Un cri général d'indignation est parti de tous les points de la galerie. La souveraine s'est levée, et rentre en ses appartemens : elle

n'a pas eu la force de commander à ses gardes l'expulsion du téméraire.... Mais, sortir courroucée de la salle, c'est donner tacitement aux officiers de son palais l'ordre de sévir contre lui.

Ses genti-femmes et une partie de sa cour l'ont suivie. Les poëtes et les troubadours s'écartent avec effroi d'Alamède comme si la lèpre l'eût frappé. Les harpes ne résonnent plus. Le salon des fêtes se vide... et un silence menaçant y succède aux chants d'allégresse.

Alors, ayant déposé sa lyre au pied de l'estrade royale, le jouvencel, calme et serein, traverse l'enceinte à pas lents..... Mais le sénéchal, sa baguette blanche levée, s'avance vers lui d'un air grave, lui ferme le passage et s'écrie : « — Audacieux aventu-» rier! obscur orphelin d'un hameau! qu'un » châtiment juste et vengeur punisse enfin » ton impudence! »

Jetant un regard moqueur sur le pourpoint rose et argent du représentant de la reine : « — Noble vieillard... » dit Alamède,

« — Insolent et vil bateleur » ! interrompt le haut dignitaire, « rends-moi sur-le-champ » ton épée! tu n'es point fait pour la porter.

» — Sans mon respect pour les cheveux » blancs », lui répond l'élève d'Éral, « le chef » qui m'ose ainsi parler, posséderait bientôt » ce fer... mais au milieu de sa poitrine. »

Le sénéchal, non moins emporté qu'orgueilleux, ne se contient plus à ces mots, et fond sur lui à main armée. Irrité de cette attaque aussi lâche que brusque, l'orphelin d'Aiguemar recule, esquive l'atteinte perfide, et tirant son glaive à la hâte, a paré les coups ennemis.

Les officiers du palais, qui, par respect pour le rang élevé du parent de leur souveraine, s'étaient tenus à l'écart, s'empressent

de voler à son aide. Hélas! il est déjà trop tard. Le sénéchal, en son aveugle rage, s'est jeté sur le fer d'Alamède, et s'est percé lui-même..... Il tombe baigné dans son sang.

Autre scène, nouveau tumulte! les chevaliers d'honneur de la reine accourent aux cris du blessé. Le vainqueur n'avait point frappé, il n'avait fait que se défendre. N'importe, les preux le saisissent, et le déclarent assassin. Il est traîné, chargé de chaînes, vers une des prisons du palais. Avoir osé lever une arme homicide sur un prince du sang des Raymonds, sur le premier des grands du royaume, est un forfait irrémissible. Un conseil de guerre s'assemble; et du prétendu meurtrier la condamnation est certaine.

Le maréchal prince d'Orange préside le conseil de guerre qui va juger l'orphelin d'Aiguemar; et la reine au désespoir, trompée par

le faux rapport des officiers de son palais, abandonne à toute la rigueur des lois celui qu'une voix universelle a déclaré coupable d'assassinat. Elle n'ignore point l'attachement que porte le roi son père au sénéchal qu'il a placé près d'elle. Elle sait qu'il l'accablerait de son courroux, s'il n'était tiré une prompte vengeance de l'homicide; et la malheureuse princesse attend, dans une anxiété inexprimable, l'arrêt qui va briser son cœur.

Parmi les membres du conseil, il en est qui, s'étant rendus en secret près d'elle, l'ont quittée avec le projet de sauver les jours d'Alamède. Sans doute elle aura plaidé la cause de son libérateur; mais craignant de laisser lire en son âme, elle n'a point osé commander; et lorsque le pouvoir en est réduit à prier, il est plus sage à lui de se taire.

L'arrêt est prononcé dans la nuit. Lois anciennes, décrets nouveaux, vieux édits, mo-

dernes statuts, tout a été fouillé, compulsé, discuté, interprété, analysé, et ajusté à la circonstance en l'espace de moins d'une heure. Le guerrier nommé rapporteur auprès du tribunal suprême, a d'abord prouvé incontestablement que le dernier acte d'Alamède était la suite inévitable de ses antécédens. Il a fait lumineusement ressortir de l'historique de sa vie, sinon des crimes constatés, du moins son aptitude aux crimes. Il a démontré clairement que tout habile observateur aurait pu remarquer, dès le jour de son arrivée à la cour, sa tendance à l'assassinat. Puis le savant logicien, après une péroraison touchante sur la clémence et l'humanité, a conclu à peine de mort.

Cependant une voix s'est élevée pour faire valoir en faveur de l'accusé les circonstances atténuantes. N'a-t-il point sauvé la princesse! et lorsqu'il a tiré le glaive n'avait-il point été frap-

pé !... Mais hélas ! dès les premières paroles prononcées à la décharge d'Alamède, l'orateur est interrompu. De tous côtés on s'écrie que la discussion est close; que l'affaire a été exposée, détaillée, débattue, comprise, approfondie, défendue et mûrie avec toute l'équité convenable; qu'une sagesse prévoyante veut en certaines occasions une justice expéditive; et que haranguer est chose intempestive quand frapper est chose pressante.

Les lois d'ailleurs, qui, selon leur constant usage, ont mille développemens inimaginables et mille explications inattendues, prononçaient toutes, ce jour-là, la condamnation d'Alamède. Ses services mêmes, accompagnés de commentaires, se sont criminalisés tout-à-coup. Il se trouve avéré qu'il a eu des rapports secrets avec l'association ténébreuse nommée les *invisibles;* qu'il porte un soleil d'or sur lui, tel qu'en possèdent les adeptes;

qu'il tient le fil d'une trame immense à ramifications européennes ; et qu'à l'effet de s'introduire au palais comme guerrier libérateur, il s'entendait avec les soldats qui, au bois de Sainte-Richilde, osèrent attaquer la reine....... Enfin, atteint et convaincu de haute trahison, le meurtrier du sénéchal sera, par arrêt souverain, décapité le jour suivant.

Le char de la nuit parcourait silencieusement la plaine éthérée ; et l'élève d'Éral, après s'être long-temps débattu avec ses douloureuses pensées, venait enfin de s'endormir lorsque la porte de sa prison s'ouvre et l'éveille. C'est l'arrêt du conseil de guerre que vient lui lire un magistrat... Alamède connaît son sort.

« — Quoi déjà ! s'est-il écrié...... ainsi » donc en ce moment j'ai dû avoir été cité à un » tribunal où je suis censé avoir été en toute

» règle écouté, défendu, interpellé, convaincu,
» jugé, et condamné ; la douleur a sans doute
» égaré mes esprits, car je ne me souviens
» nullement de tous ces préludes de mort.

» — Vos juges, d'après l'ancienne cou-
» tume », répond gravement le magistrat,
« font chercher à Aix quelqu'un de vos pa-
» rens pour exécuter la sentence.

» — J'entends, pour remplir envers moi....
» les nobles devoirs de bourreau (1). L'aima-
» ble et touchante coutume ! c'est quelque
» condamné ingrat qui sans doute a fait ce
» proverbe : *Il n'est rien de pis que les siens.*

» — Accusé ! les membres illustres de la

(1) A cette époque, les fonctions de bourreau étaient honorables : cet exécuteur de la justice était revêtu d'un surplis, comme les prêtres ; et se faisait une gloire de sa charge. *Hist. du Dauphiné*, t. I, p. 26, col. 2. — Papon, *Hist. de Provence*, t. II, l. III, p. 210.

» haute-cour ont daigné, en leur bienveillance
» pieuse, vous accorder la faveur de verser
» votre repentir dans le sein d'un ecclésias-
» tique.

» — Remerciez gracieusement pour moi
» les membres illustres qui vous envoient; je
» suis extrêmement touché de leur sollicitude
» obligeante en faveur de mes derniers mo-
» mens. »

Le magistrat s'est retiré. Un soupir involontaire échappe du sein d'Alamède. L'aurore éclairera son échafaud; et c'est au printemps de ses jours qu'il va prendre congé de la vie.

Mais ces tristes réflexions sont interrompues par un bruit léger. Des pas furtifs s'avancent vers sa sombre demeure. Une clef, inconnue peut-être au geolier, ouvre la redoutable porte. Une jeune fille à demi voilée se présente; posant un doigt sur sa bouche, elle dé-

tache ses fers à la hâte, et lui dit à voix basse :
« — Suis-moi. »

Le jouvencel obéit. A la clarté d'une lampe que tient sa libératrice, il franchit diverses enceintes ténébreuses, monte ou descend plusieurs escaliers tortueux, parcourt des corridors déserts, et se trouve enfin, après une longue marche, dans un des appartemens de la reine.

Là, son guide s'arrête et le quitte. O quel instant pour Alamède! Au fond du salon peu éclairé où ses pas ont été conduits, la fille de Raymond l'attend. Elle est assise, son visage est souffrant et pâle, et des vêtemens noirs la couvrent.

« — Orphelin d'Aiguemar »! lui dit-elle d'une voix altérée, « un meurtre horrible a souillé » votre main; et, bien que la blessure du sé- » néchal ne soit point mortelle, les lois sé- » vères du royaume ont prononcé votre tré-

» pas. Cependant votre sort m'intéresse. Je » ne puis oublier que je vous dois la vie; et » quoique une circonstance inexplicable ait » jeté contre vous sur le combat de la forêt » une sorte de voile odieux, je rejette l'affreux » soupçon et veux vous sauver à mon tour. » Une de mes *ancelles* (1) va diriger votre fuite. » Vous échapperez à tous vos ennemis, hors » au plus cruel... le remords.

» — Eh quoi! s'écrie le jouvencel, vous » m'avez pu croire assassin!..... Ainsi donc, » comme toutes les puissances couronnées, » vous voyez par les yeux qui vous entou- » rent; vous pensez par l'esprit d'autrui; et, » royale nuée à mille formes, vous êtes ici » tout.... hors vous-même. »

Puis avec toute l'énergie de l'innocence et toute la force de la vérité, il lui raconte la

---

(1) Suivante.

funeste scène qui précéda son arrestation.

« — Reine! poursuit-il en achevant son récit,
» mon sort, m'avez-vous dit, vous intéresse;
» et cependant ce n'est que lorsqu'un arrêt in-
» famant m'a frappé que vous m'appelez pour
» m'entendre! Ce n'est qu'au moment de périr
» que je puis venir, mystérieusement, me jus-
» tifier à vos yeux! Ce n'est qu'en me facili-
» tant une honteuse évasion que vous sauvez
» mes jours condamnés! Ce n'est enfin qu'en
» me déshonorant plus encore que vous m'ar-
» rachez à l'échafaud!........

» — Hélas! réplique Zénaïre, pour vous, en
» ce funeste jour, je n'ai pu faire davantage.
» Le prince d'Orange et le sénéchal, placés
» par mon père à la tête du gouvernement
» pour me servir de conseils et de guide, ont
» plus d'empire ici que moi.

» — Et c'est donc là, dit l'orphelin, cette
» haute souveraineté dont votre âme s'énor-

» gueillit! Votre sceptre, vain ornement, n'est » qu'un simulacre pompeux; et le faste qui » vous entoure, la couronne que vous portez, » rien qu'un appareil dérisoire. Ah! dépouillée » de sa puissance, et ne conservant que ses » chaînes, la grandeur, imposante et vide, » qu'est-elle?... Un squelette paré. O princesse, » que je vous plains!

» Pardon!..... un langage aussi franc plaît » peu, je le sais, aux monarques. Je ne dirai » plus que quelques mots : vous êtes entou-» rée de traîtres, et de grands dangers vous » menacent. Au dernier concert de la cour, » j'ai vu, j'ai retrouvé, j'ai reconnu vos plus » perfides ennemis parmi ceux dont l'enthou-» siasme pour vous éclatait avec le plus de force. » C'est contre eux que tonnait ma lyre, et »....

La reine alarmée l'interrompt : « — Quels » sont ces traîtres? nommez-les moi.

» — Selon mon étrange habitude », lui

répond-il en souriant, « j'entre parfois dans » les salles du mystère, mais jamais dans le » secret des noms. Ceux que portent vos en» nemis me sont aussi cachés..... que le mien.

» — Mais de noires machinations se trament » ici contre moi ?

» — Où s'élèvent les diadèmes se forment » toujours les complots. Doublez le nombre » de vos gardes, et veillez sûr la capitale. »

L'horloge du palais sonne la deuxième heure de la nuit..... « — Le temps presse! dit » Zénaïre, séparons-nous.

» — Et pour jamais, » a réparti le jouvencel.

« — Pour jamais! » répète en tressaillant la princesse, « pourquoi cette sombre pen» sée ?.... Vous ne marchez point à la mort.

» — Vous allez marcher à l'autel », répond tristement Alamède. « Dans quelques » jours vous serez reine de France. Un autre

» sceptre, un nouveau trône, vous appel-
» leront en d'autres climats. Vous possé-
» derez tout sur la terre..... hors un cœur
» tendre et dévoué. Séparés par un sort con-
» traire, nous le serons bientôt par de vastes
» régions....... Mais peut-être une sympathie
» douloureuse unira nos destins divers......
» Hélas! du trône à la chaumière souvent les
» soupirs se répondent..... Vous gémirez au
» sein des cours, et je pleurerai dans la so-
» litude.

» — Vous pleurerez! » dit Zénaïre en levant sur lui des yeux baignés de larmes; « qui? vous, indépendant, jeune et libre,
» Alamède, vous pleurerez?....

» — Pour la dernière fois je vous parle... » reprend-il avec véhémence, « et je ne vous
» offenserai plus. Oui, je le sens, en sa car-
» rière, le léger, l'insouciant, le joyeux page
» d'Aiguemar n'a plus de bonheur à attendre;

» il vous a vue, il pleurera.... Pardonnez un
» dernier transport à qui ne doit plus vous
» revoir!..... Oh! pourquoi un diadème fatal
» couvre-t-il votre front! pourquoi vous dé-
» fend-il d'écouter les seuls mots célestes de
» la vie, ces paroles enchantées : *Je t'aime!...* »

Le feu de ses regards, l'expression de son charmant visage, la douloureuse harmonie de ses accens, ont porté le dernier coup à l'âme sensible de la reine. Elle n'a plus la force d'interrompre des aveux qu'en son esprit l'orgueil repousse, mais qu'en son cœur l'amour appelle ; et le jouvencel continue :

« — Que n'ai-je un sceptre à vous offrir!...
» ou plutôt que n'êtes-vous la simple fille des
» vallons, et moi le pâtre des montagnes!....
» Au séjour champêtre et paisible, j'aurais pu
» vous dire « *je t'aime*, » et là vous m'eussiez
» écouté!... Heureux toits de la solitude, où,
» sans contrainte, les cœurs se parlent, ah!

» vous êtes les vrais palais, et l'amour seul
» le vrai monarque!.... »

La fille de Raymond se lève, et lui tend une main tremblante. « — Alamède, dit-elle,
» adieu!...... »

Mais sa voix entrecoupée a prononcé ces mots comme s'ils eussent été les derniers qu'elle dût proférer de sa vie. Zénaïre ne cache plus ni son abattement ni ses pleurs.

« — Reine », a repris le servant d'armes d'un accent non moins étouffé, « montée sur
» le trône de France, vous souviendrez-vous
» d'Alamède?

» — Ah! que trop »! répond la princesse. « Homme cruel! regardez-moi..... Que pou-
» vez-vous demander encore! et que puis-je
» dire de plus!..... »

Il se précipite à ses pieds. Il va faire éclater de nouveau son amour et sa reconnaissance...

Mais la fille de Raymond l'arrête, et reprenant sa dignité : — « Alamède! c'en est assez!
» je vous ai laissé lire en mon âme..... Séparons-nous, et pour la vie! Imitez-moi, sacrifiez l'amour au devoir; et, condamnés
» à l'infortune, prouvons du moins, par nos
» vertus, que nous méritions le bonheur.
» Alamède! il n'est que trop vrai, mon avenir
» désenchanté ne me présente plus ici-bas
» qu'un sceptre et des larmes..... Adieu. »

Elle dit.... elle a disparu. L'orphelin, accablé par le passage subit de la joie la plus vive au désespoir le plus affreux, est resté le front abattu, et comme en un état d'insensibilité totale. Il est aimé, et pour toujours il perd celle qui l'aime : il vient d'entendre des paroles de tendresse, et elles sont un arrêt d'exil.

Une voix douce l'appelle, et le retire de

son immobilité douloureuse. L'*ancelle* (1) de Zénaïre est debout devant lui, sa lampe à la main : « — Où veut-on que j'aille?... » dit-il d'un ton brusque et l'œil égaré. Puis, sans résistance, il la suit.

Après avoir traversé divers appartemens obscurs, et passé par plusieurs communications secrètes, Alamède, qui n'a rien vu, rien écouté, rien remarqué, se trouve en un vaste jardin que la nuit couvre de ses ombres, et bientôt à une porte du parc donnant sur la forêt de Sainte-Richilde : voilà le tertre de gazon où aux pieds de Zénaïre il tomba privé de ses sens... Là, sa conductrice s'arrête : elle lui parle; elle lui indique les routes de la forêt qu'il doit prendre : elle a prononcé les noms de chevaux

(1) Suivante ou chambrière. Ce mot est souvent employé par les anciens auteurs. *Voyez* Roquefort, *Gloss. de la langue romane*, v°. *Ancelle*.

et de voiture; elle lui a expliqué tout ce que la reine a disposé pour assurer sa fuite.... L'orphelin n'a rien entendu. Cependant, d'un signe de tête, et comme l'ayant parfaitement comprise, il la salue, la remercie..... et la jeune fille l'a quitté.

Alors, seul, il s'éloigne précipitamment de la demeure royale; mais il n'a suivi aucune des recommandations qui lui avaient été prescrites; il n'a point pris le chemin qui lui était désigné; il marche à l'aventure au milieu des bois, et laisse errer ses pas au hasard.

L'air frais de la nuit a par degrés rétabli le calme en ses sens; son désordre mental a cessé; sa course s'est ralentie; et ses yeux levés vers la voûte éthérée semblent adresser une prière au Consolateur immortel.

Tout-à-coup derrière lui un bruit continu et croissant fait mugir les échos lointains. A la clarté scintillante des étoiles, il aperçoit une

sorte de char antique et découvert, qui, traîné par deux coursiers agiles, traverse avec rapidité la forêt, et va passer auprès de lui. Une femme assise en tient les rênes; et sa remarquable stature, son costume plus que bizarre, son excursion indue, tout rappelle en elle les magiciennes nocturnes qui parcourent furtivement, selon les traditions superstitieuses, les solitudes funéraires. Cette inconnue, qui peut-elle être?... La dame de Saint-Chrisogone.

Sur sa tête s'élève une haute coiffure, en forme de casque à longue visière, et surmontée d'une touffe de plumes noires. Une mante juive, de couleur azurée, sans manches, sans attaches et sans ceinture, est drapée autour de sa taille; une épaisse fourrure grise enveloppe son cou et la partie inférieure de son visage; enfin, une espèce de banderole en soie pourpre, enflée par le souffle des vents,

flotte, froissée, sur ses épaules, telle qu'une bannière usée revenue d'un combat funeste.

Un cri de surprise et de joie a fait retentir la forêt. Elle a reconnu Alamède; et ses grands yeux noirs, le fixant, brillent sur la plage ténébreuse comme deux escarboucles ardens au fond d'une caverne enchantée.

Elle étend vers lui ses bras nus avec une sorte d'égarement, telle que la possédée d'Endor en apercevant Samuel; et, tenant en une de ses mains une baguette jaune empreinte de caractères hébraïques, elle eût semblé Assuérus tendant le sceptre d'or à Esther, si Alamède en ce moment eût eu la moindre ressemblance avec la fille de Mardochée.

« — O mon fils !... » s'est-elle écriée.

Elle arrête son char. L'orphelin s'élance vers elle : contre son cœur elle le presse; et tandis que ses fiers coursiers reprennent leur essor rapide, l'enthousiaste Ipsiboé, revenue

de ses premiers transports, lui adresse les mots suivans :

« — Eh quoi! c'est seul et perdu dans les
» forêts, comme l'animal timide et sauvage,
» que je devais te retrouver!... Quand la belle
» et noble Provence tourne ses avides regards
» vers une aurore libératrice, quoi ! cette au-
» rore, se voilant, au lieu de s'élever ra-
» dieuse, se perd sous de sombres nuées!...
» Nouveau Samson déshonoré qu'a plongé
» dans les fers une moderne Dalila, ne peux-
» tu relever ton front et renverser le temple
» impie!... Indigne héritier de trois siècles de
» gloire, vois couler les pleurs que ton
» amour infame m'arrache!... Mère tendre et
» chrétienne infatigable, j'ai donc vainement
» de contrée en contrée, et de chapelle en
» chapelle, imploré pour toi le Seigneur; tu
» trahis toutes mes espérances. Ah! lorsque
» au pied des saints autels je courais supplier

» pour toi les effigies miraculeuses et les
» surnaturelles voix de nos Thébaïdes su-
» blimes (1), les prêtres des lointaines rives se
» demandaient avec surprise : « Quelle est
» cette pélerine inconnue, dont la foi vive et les
» prières remplissent nos enceintes pieuses des
» parfums de l'amour divin?... » Hélas! et mon
» attente est trompée! Mes longues peines sont
» perdues! O mon Alamède! ô mon fils! pour
» ta mère et pour tout un peuple, ici tu devais
» être un Éden, et tu n'es qu'un désert stérile.»

Sa tendresse exaltée, ses larmes éloquentes et sa douleur religieuse ont pénétré le cœur d'Alamède. Elle a repris sur lui son empire; et sous le poids de ses reproches le jouvencel reste atterré.

---

(1) Alors, sur les rives incultes de la Durance, et en des champs encore déserts s'étaient établis une légion d'anachorètes, à l'exemple des Pères du désert. *Hist. de Prov.*, Papon.

Ils sont sortis de la forêt. Déjà les murs d'Aix s'aperçoivent. En peu d'instans ils seront aux portes de la ville. Ipsiboé, donnant son char à guider à l'orphelin pour mieux se livrer tout entière aux inspirations de son âme, lève au ciel ses mains et s'écrie :

« — Grand Dieu! bannis de sa pensée une » image fatale! Daigne extirper de son sein » une flamme coupable!.... La tempête gronde » et s'avance, la foudre va sillonner les nues, » l'heure de la régénération sonne, Arbitre » éternel, parle-lui!..... purifie la coupe royale » d'où doit découler sur la Provence l'eau vive » de la liberté! relève la tige des grands » hommes! et que mon Edgar, repentant, au » sein d'un nouvel Israël, montre un nouveau » David à la terre! »

Les magiques rayons des astres de la nuit éclairaient son visage expressif. Les vents agitaient le panache noir qui ombrageait son

front. Son char fendait les airs, semblable au tourbillon qui enlevait Hénoch. Alamède écoutait, surpris, comme Moïse au buisson ardent; et les vagues lueurs du firmament, en harmonie avec les mystérieuses prières d'Ipsiboé, jetaient sur cette scène imposante une solennité fantasmagorique.

L'orphelin ose enfin parler: « — Je suis » moins coupable que vous ne pensez, dit-il: » apprenez que par une cruelle fatalité j'ai » perdu, avant d'avoir pu le lire, l'écrit où » vous me révéliez le secret de mon origine. » J'ignore encore et qui je suis et à quoi je » suis appelé. Peut-être qu'éclairé sur mes » destins, je n'eusse point trompé votre at- » tente: peut-être que sachant mon nom.......

» — Se peut-il! » interrompt la dame de Saint-Chrisogone, « le mystère de ta naissance ne » t'est point encore révélé!......... »

Elle porte ses mains à son front, et paraît

méditer profondément..... Le char traversait alors les rues de la capitale; et les chevaux qui le traînaient, appartenant, sans doute, au duc de Roquemire, se dirigeaient, en redoublant de vitesse, vers le palais du templier.

« — O ma première protectrice! » reprend le jouvencel suppliant; « de grâce rompez le » silence! nommez-moi ceux à qui je dois la » vie! »

Ipsiboé se lève brusquement; puis, debout sur son char, lui montrant le dôme éternel, et dans l'attitude inspirée d'une prêtresse de l'ancienne Gaule : « — Alamède! » s'écrie-t-elle avec une force extraordinaire, « j'en atteste » la sphère divine et les puissances invisibles » qui m'entourent et qui m'écoutent; tu es » Edgar, fils de Fernand; tu es le souverain » légitime de ces immortelles contrées, le » dernier enfant des Bozons, l'héritier des » rois de Provence!

» — Qui? moi »! répond l'élève d'Éral.
« Moi, le fils de Fernand Bozon! l'héritier
» des rois de Provence!..... encore une ques-
» tion; et ma mère?.....

» — Ta mère!.... eh quoi! tu le demandes!...
» la voix du sang est donc muette!.... ton
» cœur ne te dit point : *la voilà!* »

Elle dit, lui ouvre ses bras avec amour, et Alamède s'y précipite. Mais, ô fatale étourderie! l'imprudent, pour s'abandonner tout entier aux doux transports de la tendresse filiale, a jeté de côté les rênes du char qu'il conduit; et en ce moment une torche allumée à l'angle d'une rue ayant épouvanté leurs fougeux coursiers, tous deux se cabrent et s'emportent.... Cruelle et déplorable aventure! tandis qu'Ipsiboé serre son fils contre son sein, le char fuit comme enlevé par les vents; et une de ses roues soudain montée sur un amas de pierres, renverse en une

épaisse couche de paille, au pied des degrés d'un portique, le couple qui se reconnaissait.... Hélas! la scène dramatique avait trop noblement commencé pour une interruption aussi brusque et un si piteux dénouement.



LIVRE DIXIÈME.

Aux cris du jouvencel d'Aiguemar, les portes du palais de Roquemire, sous les murs desquels le char s'était renversé, s'ouvrent précipitamment. Une multitude de flambeaux éclairent la rue; les serviteurs du duc arrêtent les coursiers emportés; et le grand-maître, suivi de plusieurs chevaliers, s'élance vers Ipsiboé, que depuis plusieurs heures il attendait impatiemment.

Au milieu d'un cercle de torches, la puissance du marais revient à elle. Tombée sur un vaste amas de paille, elle n'a point été blessée, mais seulement étourdie de sa chute;

et le désordre de ses vêtemens est la seule suite fâcheuse de son accident désastreux.

La mante qui lui servait de robe et qui sans attaches et sans ceinture l'enveloppait comme un proconsul du peuple-roi, s'est entièrement séparée d'elle; sa cravate de fourrures s'est dénouée; sa coiffure à panache est disparue; et par une métamorphose rapide, la dame à la toge romaine et aux draperies majestueuses se relève soudainement en blanc corset, en jupe courte, telle qu'une laitière de hameau à ses occupations matinales.

Ses bras, ses épaules et sa gorge sont nus; quelques-uns des templiers qui l'entourent, et qui, par des vœux sacrés, se sont interdit toute pensée mondaine et sensuelle, d'abord avec un pieux respect, croient devoir détourner la tête.... puis, bien que dans le fond de leurs âmes ils rient peut-être du dan-

ger, ils se sont voilé le visage, comme le fit Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie.

Mais tandis que l'embarras se peint sur les traits du duc et des autres graves assistans, Ipsiboé, ne faisant pas la moindre attention à son déshabiller leste et léger, ne paraît ni troublée ni confuse. N'ayant point retrouvé sa haute toque à plumes noires, elle tortille à la hâte en turban, et parmi ses cheveux qui tombent en désarroi de tous côtés, la banderole de soie pourpre qui flottait l'instant d'auparavant sur ses épaules. Ressaisissant sa longue mante, elle en noue une partie à l'entour de sa taille avec la bande de fourrures qui lui serrait le cou avant sa chute; en rejette l'autre partie au-dessus de sa tête en guise de capuchon; et la nymphe au cotillon court, incompréhensible protée, s'offre maintenant en vieux moine aux yeux des spectateurs ébahis.

Au vestibule du palais, une foule de membres de l'association secrète, prévenue à l'avance de son arrivée, est accourue à sa rencontre : là, présentant majestueusement une de ses mains au duc de Roquemire, de l'autre elle élève avec dignité la baguette jaune et symbolique qui semblait alternativement lui servir de fouet ou de sceptre ; et ne s'occupant pas plus de sa catastrophe que d'un événement arrivé depuis un quart de siècle : « — Illustres chevaliers » ! dit-elle, « la constitution du royaume est-elle signée? est-» elle prête ? »

Ces premiers mots d'Ipsiboé, cette pompeuse question, étaient peu en rapport sans doute avec les lieux et la circonstance ; mais l'exaltée des lacs sauvages, soit sur la paille ou sous l'hermine, hors de saison ou à propos, et soit debout, soit renversée, avait toujours devant les yeux la grande idole de sa vie.

Une réponse affirmative a confirmé ses espérances. « — Nobles seigneurs ! » continue-t-elle, « la couronne de l'usurpation sera » brisée cette nuit même.

» — Notre char est en mille pièces », interrompt l'élève d'Éral.

» — Je viens vous annoncer », poursuit-elle ; « les plus favorables nouvelles : avant » le retour de l'aurore, le trône des Raymonds » tombera.

» — En ce cas, c'est la nuit des chutes », reprend Alamède à voix basse.

Entré dans la salle des conférences, « — Prin» cesse », dit le grand-maître des templiers avec un empressement inquiet », vous offri» rai-je quelque liqueur fortifiante ? Un instant » de repos ne vous serait-il point nécessaire ? » Ne vous seriez-vous point blessée ?

» — Moi ! » répond Ipsiboé portant sur le duc un regard mécontent, « je ne suis blessée

» que de vos craintes puériles et de vos offres » déplacées. S'agit-il en ce moment décisif de » s'occuper de la course plus ou moins rapide » de vos chevaux, d'une descente de char » plus ou moins précipitée, d'une manière » plus ou moins commode d'arriver au but » d'un voyage !..... Toute considération per- » sonnelle doit s'évanouir devant l'intérêt gé- » néral. Il ne doit plus être pour nous qu'une » pensée : « *rendre à la liberté la Provence,* » *et couronner son roi légitime.* »

» Chevaliers ! » poursuit-elle avec énergie, « apprenez qu'avant une heure le comte de » Toulouse, arrivant à marches forcées, sera » aux portes de la capitale. Guillaume de » Forcalquier, qui n'avait fui devant les » troupes de l'usurpatrice que pour les at- » tirer en un piége, vient de remporter sur » elles une victoire complète. L'armée de Zé- » naïre est détruite, et son diadème est à nous.

» Duc de Roquemire! le guerrier qui com-
» mande dans Aix à la porte du nord, est un
» membre des *invisibles*, et l'un de nos agens
» les plus dévoués. Qu'il soit à l'instant pré-
» venu de l'arrivée des Toulousains!.... Aux
» armes, braves paladins!... que les uns s'em-
» parent du palais! que les autres volent au
» devant des alliés! et que cette nuit mémo-
» rable immortalise la Provence! »

Elle dit : son capuchon, rejeté en arrière, laisse voir, à la lueur des flambeaux, son visage rayonnant d'espérance. Son courage est celui des héros; et son mâle discours, prononcé d'un ton d'autorité souveraine, a porté l'enthousiasme dans tous les cœurs.

Les chefs de la société secrète obéissent à son ordre : ils vont courir aux armes, Ipsiboé les arrête; et saisissant la main d'Alamède :
« — Illustres preux! un mot encore!.... Voilà
» votre prince et mon fils! voilà ce jeune comte

» Edgar qu'appellent nos provinces esclaves!..
» Fasciné par l'invincible magie de la beauté,
» égaré par le philtre passager des amours,
» il a pu quelques momens tromper votre
» attente et la mienne, en tombant aux pieds
» d'une sirène ennemie; mais alors, étant un
» mystère à lui-même, il ignorait son nom,
» ses destins, ses devoirs; et ce qui lui eût
» paru un crime comme fils des fameux
» Bozons, ne pouvait le lui sembler tel comme
» orphelin obscur d'un hameau.

» Il s'est entièrement justifié à mes yeux.
» Sa mère a dû lui pardonner. Oubliez donc
» aussi ses erreurs, et ne songez plus qu'à ses
» droits. Au palais où règne l'ingrate Zénaïre,
» qu'il a sauvée à Sainte-Richilde, sachez que
» cette nuit il a été condamné à mort......,
» et qu'en son âme courroucée, la soif
» d'une juste vengeance doit avoir remplacé
» l'amour.

» Chevaliers ! portez-lui des armes, et qu'il » vous guide au champ d'honneur ! »

Elle dit : ses commandemens sont ponctuellement exécutés. Une partie des guerriers a quitté la salle. Chacun d'eux se rend au poste qui lui est assigné ; et la dame de Saint-Chrisogone, dont les paroles coulaient comme l'huile perpétuelle de la cruche du prophète (1), reprend avec une nouvelle force :

« — Noble Provence ! royaume des Bozons !
» tu vas secouer enfin le joug d'un despo-
» tisme sans vigueur. Bientôt va disparaître
» avec la fille de Raymond ce gouvernement
» à face changeante, à vue courte, à marche
» rampante, à pensée rase, qui, se méfiant
» sans cesse des serviteurs de la grande dy-

(1) Elie chez la veuve de Sarepta. *Livre des Rois*, ch. XVI.

» nastie, regarde comme séditieux tout souvenir d'antique gloire, toute exaltation des cœurs libres, tout essor d'esprit élevé, tout enthousiasme de génie. Oui! demain même sera anéanti ce gouvernement à conceptions rétrécies, à routes sinueuses, à lumières occultes, qui se croit étendu, et qui n'est pour ainsi dire qu'aplati. »

A ce dernier mot, à cette dernière image, Alamède, bien que l'âme triste et serrée, n'a pu retenir un sourire; et, grâce à l'épithète *aplati*, la brillante sortie d'Ipsiboé contre Zénaïre, ne lui présentant plus qu'une phrase facétieuse, a manqué sur lui son effet.

Le jouvencel attendait impatiemment la fin de ces mouvemens oratoires, comme certains estomacs affamés la conclusion d'une séance législative, quand sonne l'heure du repas; mais la dame de Saint-Chrisogone était en verve, et semblait, grosse de pensées,

avoir retiré de sa chute une véhémence virile, à l'exemple du roi Antée, qui, dans ses luttes contre Hercule, ne se montrait jamais plus fort que lorsqu'il était renversé.

« — Duc », continue Ipsiboé, « en vos » mains est le pacte sacré qui doit lier » le prince au peuple. Songez qu'il faut, » avant trois jours, que par vous il soit pro» mulgué.

» Quant à moi, ma tâche n'est point ter» minée. Je n'aspire point seulement à réta» blir en Provence la monarchie légitime, mais » encore à en extirper l'effroyable hétérodoxie. » La secte des manichéens étend de plus en » plus ses racines sur notre sol qu'elle em» poisonne. L'infame Pierre de Bruys voit » s'augmenter chaque jour le nombre de ses » prosélytes. Il faut frapper un coup terrible, » et j'en suis chargée par le ciel.

» Cette nuit, Bruys et ses principaux sec-

» taires se rassemblent non loin de la grotte de
» Sainte-Richilde, au monastère inhabité qui
» porte le nom d'*Ingolza*. Ce bâtiment extraor-
» dinaire, à tourelles et à fossés, construit en
» bois et délabré, est le repaire de ces mons-
» tres qui, dévoués aux Bérengers, sont ac-
» tifs, nombreux et puissans. Je m'y rendrai
» dans quelques heures avec vingt de nos che-
» valiers. Les chefs impies faits prisonniers,
» leurs soldats seront peu à craindre; pendant
» que vous et les Toulousains, vous foudroie-
» rez l'usurpation, j'exterminerai l'hérésie. »

Deux servans d'armes du grand-maître ont interrompu l'entretien. Ils portent au comte Edgar une magnifique armure. Sous les murailles dn palais, le fils des rois est attendu par les preux armés pour sa cause.

« — Va, noble descendant des grands
» hommes »! s'écrie la dame du marais, « le
» trône et la gloire t'appellent. »

Conspirateur malgré lui, chef à contre-cœur, et souverain improvisé, le jouvencel d'Aiguemar suit machinalement les guerriers qui l'entraînent aux combats. Monté sur un destrier superbe, vêtu d'armes étincelantes, et le casque orné d'un panache, il écoute à peine les preux qui, l'ayant placé à leur tête, l'ont assailli de leurs hommages, l'obsèdent de leurs flatteries, le fatiguent de leurs respects.

Tout occupé de Zénaïre, et peu fier de son nouveau rang, il ne sait s'il doit souhaiter de vaincre ou d'être vaincu. Lancé à l'improviste et sans l'avoir désiré, au faîte périlleux du pouvoir, en une carrière à tempêtes, en une sphère à hauts désastres, il regarde avec la même épouvante et le présent et l'avenir, et les revers et le triomphe.

Alamède et les *invisibles* passaient près de la cathédrale, lorsqu'un cavalier accourt vers eux à toute bride; il porte une nouvelle im-

portante. Le comte de Toulouse et ses guerriers viennent d'arriver devant Aix. La porte du nord leur a été livrée, ils sont maîtres de la capitale.

Soudain la trompette et les clairons retentissent. Quelques postes ont pris les armes et combattent les Toulousains. La ville est réveillée aux cris de guerre et de trahison. Les soldats alliés se répandent sur les places et les carrefours en poursuivant leurs ennemis. Les habitans épouvantés se barricadent dans leurs maisons. Le désordre et la confusion sont au palais. Les conjurés triomphent; et, la main armée de torches, ils parcourent les rues terrifiées en vomissant contre le pouvoir s'écroulant les imprécations de la haine. Le fer brille, le tocsin sonne; enfin les ténèbres éclairées ne présentent de toutes parts que les scènes de la terreur, le triomphe de la perfidie, et le spectacle des vengeances.

« — En quels lieux est la reine » ? dit Alamède au messager des rebelles.

» — A Moralin, lui répond-il. Elle n'est point » captive encore ; mais un escadron de nos » braves s'est dirigé vers son château pour se » saisir de sa personne.

» — Et ses jours seront-ils respectés ?

» — L'ordre du duc de Roquemire est » qu'elle soit conduite en une abbaye, pour » y servir d'otage aux vainqueurs. Il a été dé» fendu d'attenter à sa vie ; mais si le peu » de guerriers qui l'entourent osent impru» demment la défendre, il est à craindre qu'au » milieu de la nuit et du désordre d'un com» bat, elle ne soit frappée elle-même d'un » coup mortel. »

Quelles paroles pour Alamède! Tout son corps en a tressailli............ et dans le secret de son cœur une résolution soudaine est prise.

Tandis que le tumulte redouble, que les factieux et leurs alliés, s'emparant de toute la ville, débouchent par toutes ses issues ; tandis que, donnés par divers chefs, des ordres mal compris et mal exécutés se repousssent et se contredisent; tandis que déjà la discorde, s'élevant au milieu des rangs vainqueurs, y brandit sa torche infernale; l'héritier de Fernand Bozon s'est dérobé à tous les yeux le long d'une rue écartée; et, seul, parvient à s'échapper par une des portes de la ville.

Il prend la route de Moralin; il presse de l'éperon les flancs de son coursier; il franchit un espace immense avec la vitesse effrayante d'un ouragan. Il a rejoint et dépassé sans en avoir été vu, l'escadron fatal envoyé contre la reine : il est aux grilles du châtéau; et son malheureux destrier, haletant, les naseaux ouverts, et les flancs convulsivement agités, n'a plus que peu d'instans à vivre.

La nouvelle de la prise d'Aix vient d'arriver à Moralin. Un courrier de la capitale y a annoncé que les *invisibles*, aidés par Alphonse Jourdain, allaient y proclamer roi un comte Edgar, fils des Bozons; et la consternation règne au château.

Les principaux officiers de la cour tiennent conseil. Zénaïre, au fond de ses appartemens, attend la décision de ses preux; l'alarme générale a dispersé ses serviteurs; et Alamède, parvenu jusqu'à elle, la trouve seule, agenouillée, implorant l'Arbitre suprême.

« — Princesse, fuyez! s'écrie-t-il; quittez » ce funeste séjour! toute résistance y serait » vaine et compromettrait votre vie. Ce châ» teau n'est point fortifié, et votre garde est » peu nombreuse. Fuyez! vos ennemis s'avan» cent; en quelque fort inaccessible dérobez» vous à leurs fureurs.

» — Avertissez le conseil! » répond la reine

éperdue ; « réunissez quelques soldats ! gui-
» dez vous-même notre fuite !

» — O ciel ! il est déjà trop tard », crie Alamède au désespoir.

Par les fenêtres de la salle, il vient d'apercevoir aux grilles du château, qu'éclairait un brillant fanal, l'escadron armé des rebelles.

Dieu ! quelles horribles clameurs !.... Déjà dans les cours d'honneur et sous le vestibule, les glaives ennemis se croisent ; le cliquetis des armes se mêle aux cris des femmes épouvantées fuyant au hasard ; les gémissemens des soldats blessés se joignent aux menaces des soldats vainqueurs ; le sang inonde les portiques.... et les *invisibles* triomphent.

Selon l'usage en pareil cas, les dignitaires du royaume, que divers avis partageaient, s'invectivaient à l'assemblée, pour mieux se préparer aux combats. Ils débattaient un plan

de résistance, tandis qu'on abattait les portes du château. Au lieu de faire la défense des braves, ils faisaient la guerre.... des phrases; plusieurs péroraisons savantes avaient vaincu.... plusieurs opinions, lorsque l'argument de l'épée vint clore la discussion. Il ne put jamais être su qui d'entre eux en cette séance avait remporté la palme.... de l'éloquence. Toutes les langues oratoires au point du jour étaient muettes.

. . . .

Mais pendant l'affreuse bataille, l'auguste fille de Raymond avait retrouvé son courage. S'emparant à la hâte de ses pierreries les plus précieuses, elle sort du château par des passages inconnus; se glisse, à la faveur des ombres, sous les bosquets touffus des jardins; et parvient, suivie d'Alamède, à la porte ouverte du parc, conduisant à Sainte-Richilde.

Ils s'enfoncent précipitamment dans l'é-

paisseur de la forêt; ils sont sans guide et sans secours. Exposés aux plus grands périls, ils n'ont que peu à espèrer, et tout est à craindre pour eux. Pourquoi donc les souffrances et la douleur ne viennent-ils point les accabler?.... Pourquoi ne succombent-ils pas à la terreur, à la fatigue?..... Ah! c'est qu'un enchanteur invisible avec le jeune couple est en tiers; il couvre de ses voiles magiques les perspectives douloureuses; comme les conduisant à son temple, il étend un sceptre de fleurs sur les épines de la route; à leur âme il prête des forces; en leur sein il porte ses flammes; il éclaire l'ombre des nuits; il colore les infortunes; il charme les tourmens eux-mêmes; et cet enchanteur..... est l'amour.

Après une marche de plusieurs heures, Zénaïre, appuyée sur Alamède, ralentit ses

pas fatigués. L'aube du matin allait poindre. Frappée par le sort, et proscrite, elle lève les yeux sur l'unique défenseur qui lui reste, son seul espoir, sa seule force, et peut-être son seul ami. Leurs regards se rencontrent, elle soupire.... Ah! ce n'est point le trône qu'elle perd, ni les grandeurs qu'elle abandonne, qui sur la plage solitaire sont venus faire battre son cœur... Non : sans oser se l'avouer, Zénaïre, trahie par la fortune, se sent heureuse, en ce moment, d'une chute qui, pour ainsi dire, la jette délaissée et sans sceptre entre les bras de son amant.

Sa bouche ne lui parle point; mais l'expression de son visage a prononcé plus que des mots. Ils étaient seuls; l'air était pur et balsamique; les brises de la nuit soupiraient doucement autour d'eux; nulle dignité souveraine ne leur défendait en ces lieux les doux aveux du sentiment; aucun cérémonial glacé

ne les enlaçait de ses chaînes; nul témoin perfide et jaloux n'imposait la feinte à l'orgueil; entre eux, les tourmens, les hasards, les privations et les fatigues, tout était devenu commun; tout les rapprochait l'un de l'autre; et les douces ombres de la forêt, les tendres harmonies de la nature, les solitudes de la nuit et de l'amour, remplissaient l'âme des amans de leurs voluptés ineffables.

« — Reposez-vous quelque momens», dit Alamède à Zénaïre, « nous sommes échappés » aux dangers.

» — Les dangers! » répète la reine avec un mouvement d'effroi, et comme sortant d'un long rêve.

Puis avec calme, et souriant: « — Alamède! » à quoi donc pensais-je?....... je les avais » presque oubliés. »

Elle s'assied au pied d'un orme, sur une pierre que recouvre un tapis de mousse et

de pampres de lierre. Son sein est oppressé; ses membres sont tremblans; et contre l'arbre protecteur elle penche sa tête abattue.

O vanité de la grandeur! hier encore la belle et puissante Zénaïre s'offrait aux regards de son peuple, environnée du faste de la souveraineté, des pompes de la magnificence....; et aujourd'hui tombée du trône, errante de nuit dans les bois, sans autorité, sans royaume, elle n'a pour abri.... qu'un arbre: ô dérisions de la fortune!

« — Princesse »! s'écrie Alamède, « de grâce » reprenez courage! ne désespérez point du » destin, et ne vous laissez point abattre par » un revers momentané; vous semblez avoir » tout perdu, mais....

» — Tout perdu »! interrompt la reine d'un accent plein de tendresse, « Alamède, n'êtes-» vous pas là!

» — O Zénaïre », répond-il, « si le souve-

» nir des grandeurs pouvait s'effacer de votre
» âme; si l'amour le plus tendre pouvait suf-
» fire à votre cœur; ah! loin de ces palais
» splendides où le sentiment repoussé n'a
» plus de rayons pour la vie, sur le sol
» même de l'exil, vous trouveriez le vrai
» bonheur. »

Hélas! le langage brûlant de la passion dans la bouche de celui qu'elle croit un simple écuyer, ne peut encore être toléré par l'altière fille de Raymond; mais, tout en l'offensant, il la charme : « — Sortons de ces bois
» solitaires », dit-elle d'une voix émue, « j'ai
» déjà fui bien des dangers; mais les plus
» grands pour moi sont ici. »

Par l'effort qu'elle a fait pour se relever, elle a brisé une chaîne de cheveux suspendue à son cou. Un médaillon aussitôt s'échappe de son sein, et roule à ses pieds sur la bruyère.... O surprise! Alamède a reconnu

le reliquaire précieux dont il avait déploré la perte.......

« — Zénaïre! » s'écrie-t-il avec un enthousiasme passionné, « ne résistez plus à vous-» même : nous ne sommes plus au salon des » rois où l'orgueil seul est écouté; sous ces » abris silencieux la nature seule commande. » Que votre cœur me parle enfin! Dites : *Ala-» mède, je t'aime;* qu'une fois j'entende ces » mots, et qu'à l'ivresse du bonheur j'aie la » puissance de survivre!..... Amour! auprès » de Zénaïre un instant de tes joies divines! » et, quelles que soient ses délices futures, le » ciel n'aura plus rien à m'offrir.

» — C'est assez!... c'est trop!... laissez-moi!... » dit la princesse hors d'elle-même: « cruel! pour » que vous m'entendiez, est-il donc besoin » que je parle! »

Quelle plume trempée de flammes peindrait les transports d'Alamède!..... « — Ah! pour-

» quoi ces aveux funestes ! » reprend la fille de Raymond. « Pourquoi ce délire trompeur ! » les destins nous ont séparés, le bonheur » nous est interdit, je ne puis jamais être à » vous. Née sous la pourpre souveraine....

» — Et vous dites que vous aimez ! » interrompt-il avec amertume. « Ah ! comparez mon » cœur au vôtre, l'amour vous est encore » inconnu. Vous, comme une barrière entre » nous, vous placez constamment votre rang, » vos devoirs et votre naissance ; moi, nais- » sance, rang et devoirs, pour vous ici j'ou- » bliais tout..... Je vous ai tout sacrifié.

» — Que dites-vous ! quel sacrifice ? Expli- » quez-vous !.....

» — Non », répond le généreux prince, « ce n'est ni l'heure ni le lieu. »

Mais les regards de Zénaïre se sont portés sur le reliquaire tombé à ses pieds. La chute en a brisé le ressort inconnu. Le médaillon

est entr'ouvert, et c'est un portrait qu'il renferme. Elle se baisse, le saisit : ô découverte inattendue!..... elle aperçoit, peinte sur émail, la figure connue du monarque, jadis détrôné par son père, du malheureux Fernand Bozon..... Autour du portrait sont ces mots : « *A mon fils Edgar Alamède, légitime » roi de Provence.* »

« — Grand dieu! se peut-il!.... » dit la reine. « Vous le descendant des Bozons!... Eh quoi! » c'est vous qu'en ce moment, sous les » murs de la capitale, on proclame roi de » Provence!

» — Et c'est moi, peu fier de mon nom », poursuit tristement Alamède, « qui, ne son» geant nullement au sceptre, ne voyais que » vous sur la terre, et préférais ce bois sau» vage à tous les palais souverains!....

» — Qu'ai-je appris!.....» s'écrie la princesse, « et par un dévouement héroïque,

» rejetant le trône et la gloire pour partager
» mes infortunes, vous me cachiez vos grands
» destins!.... O délicatesse innouie! ô magna-
» nimité sans exemple!.... »

Sa tête tombe entre ses mains, des larmes inondent ses joues, et sa respiration est coupée.

« — Noble Edgar! vous aviez raison : je
» n'ai point su aimer comme vous.... Est-il un
» chef, est-il un prince qui mérite mieux la
» couronne!.... Alamède, abandonnez-moi!....
» Zénaïre plus que jamais se trouve encore
» loin de vous, son cœur n'est pas digne du
» vôtre.

» — O ma bien-aimée »! répond-il, « quels
» mots avez-vous prononcés!.... Lorsqu'il ne
» me croyait encore qu'un orphelin obscur
» et sans nom, votre cœur se donnait à moi....
» Qui de nous a le plus de droits à la recon-
» naissance de l'autre! Ah! je puis tout aban-

» donner, richesse, gloire, diadèmes, tout
» ici-bas..... hors Zénaïre. »

Le galop de plusieurs coursiers s'est fait entendre; Alamède saisit la main de la reine, et l'entraîne à travers les bois loin de tout chemin fréquenté. C'est vers le château fortifié de Monterolles qu'elle voudrait se diriger, elle s'y croirait en sûreté; le vieux baron n'existe plus, et Hugues lui est dévoué. Mais pourra-t-elle y arriver?...... et comment en trouver la route?......

L'aurore, humide de rosée, va reparaître. Elle jette, de son char doré, sur la nature s'éveillant, et sa lumière et ses parfums. Dissipant les sombres nuages, elle sourit à l'univers, comme si l'univers, ne lui présentant que de joyeux spectacles, n'avait ni larmes ni tombeaux.

Les deux amans ont atteint la lisière de la

forêt. Une vallée déserte est à droite; et sur une hauteur, à gauche, est un bâtiment isolé vers lequel ils portent leurs pas. Alamède, par son courage et sa gaîté, soutient et ranime les forces de sa compagne : « — Là », dit-il en lui montrant l'édifice abandonné, « là, nous trouverons un abri; point de » sceptre, mais la liberté; point de lambris » dorés, mais l'amour. Vous ne sauriez y » être seule : trois personnes vous y condui- » sent; Alamède, enfant du hameau; le comte » Edgar, fils du mystère; et Bozon, héritier » d'un trône. Ah! que ne pensez-vous comme » moi! Pour nous, désormais, plus de joug! » plus de chaînes! plus de fardeaux!.... Quel » gain qu'une couronne perdue! »

Ils arrivent au bâtiment solitaire qu'environne un large fossé plein d'une eau stagnante et bourbeuse; son vieux pont-levis est

baissé; et l'orfraie aux lugubres cris en paraît l'unique habitant.

« — La singulière demeure » ! dit le prince. » Cette énorme tour en bois qui s'élève sur » cet amas de pierres antiques, est une cons- » truction moderne. Quelle sauvage et bizarre » idée a placé là cet édifice !

» — C'est un monastère détruit », répond Zénaïre. « Cette tour, dit-on, fut bâtie par » une colonie de religieux avec les arbres de » la forêt, et sur l'emplacement d'un vieux » fort; mais j'en ai oublié le nom. »

Si le nom eût été prononcé, avec quel empressement Alamède eût fui. Ce séjour funeste était un des lieux de réunion des manichéens. C'était le couvent d'Ingolza que, cette nuit même et devant lui, la dame de Saint-Chrisogone avait menacé de ses foudres.

La princesse succombe à la fatigue, et le froid du matin l'a saisie. Du repos et sur-tout

un abri sont de nécessité pressante pour lui redonner quelques forces. Les amans ont franchi le pont-levis, ils ont pénétré dans la cour : un silence profond y règne, et l'enceinte est inhabitée.

Entrés sous la tour, ils traversent de grandes pièces basses et demeublées, sans y rencontrer aucun siége. Les chambres qu'ils parcourent sont désertes; ils continuent leurs recherches, et découvrent une petite salle écartée où sont restés plusieurs fauteuils. Zénaïre enfin s'est assise.

Cherchant, par des images plaisantes, à distraire sa noble compagne : « — Quelle aventu-
» reuse habitation ! s'écrie Alamède, et quels
» étranges pélerins ! Que trouve-t-on de mieux
» dans les légendes? Un roi s'échappant du
» dais souverain pour courir les champs et les
» bois avec la reine qu'il détrône.....; la nuit,
» un vieux fort, des ruines;... il ne me manque

» sur ces plages qu'un dragon ailé à com-
» battre et qu'un géant félon à pourfendre... »

Mais des voix bruyantes et confuses ont interrompu son discours. Une troupe inconnue s'avance à pas précipités; l'écho des ruines a répété le cri rauque du chef qui la commande; et l'ancien cloître d'Ingolza est entouré d'hommes armés.

Le courageux Alamède a repris la main de la reine; et, par un passage tournant qu'il vient d'apercevoir, il espère encore échapper à la cohorte inattendue. En un réduit obscur et étroit, au pied d'un escalier dérobé, le malheureux couple se réfugie; et là, pouvant porter leurs regards par les fentes d'une légère cloison, sur la grande salle d'entrée, ils sont témoins inaperçus du plus horrible des spectacles.

Pierre de Bruys et ses disciples remplissent l'enceinte spacieuse. Ils sont couverts d'acier

et de fer; mais une robe monastique cache leur cuirasse et leur glaive. Ils portent une longue barbe, et leurs visages sont féroces.

Ils se débarrassent d'une partie de leurs armures. Ils forment un cercle autour de la salle; et la secte manichéenne commence à procéder avec ordre à ses cérémonies sacriléges.

Une sorte de bûcher est dressé par les impies, au milieu de la salle. Ils portent à l'entour des statues de saints, des vases sacrés, des crucifix, des hosties consacrées, des châsses, des reliques, des madones, et l'effigie du Saint-Pontife.

L'infame sacrifice commence.... La flamme s'allume et s'élève; un chant horrible l'accompagne; et, comme les filles de Pélias, qui, parricides et sanglantes, jetaient en leur chaudière magique les membres palpitans de leur père, les sectaires de Bruys, hideusement

agenouillés devant l'holocauste infernal, y précipitent leur salut et s'ouvrent l'abîme éternel (1).

Mais quel cri d'alarme est jeté! quel inconcevable tumulte! quelle scène d'horreur et de confusion!.... Les profanateurs épouvantés, poussant tout-à-coup d'affreux hurlemens, se sont ressaisis de leurs armes. Un sifflement aigu fend les airs; une fumée épaisse emplit la salle; un craquement général ébranle l'édifice. Les manichéens égarés, et comme frappés d'anathème par le Dieu qu'ils osaient braver, se choquent, se poussent, se renversent; et, fuyant le bûcher maudit, semblent des larves homicides que d'invisibles furies poursuivent.

---

(1) *Voyez*, sur leurs cérémonies sacriléges, *Vit. sanct. Bern.*, l. III. — *Petr. Vols. in Petr. br. bibl. clun.* p. 118.

Quelle puissance vengeresse avait donc tonné sur ces monstres? La dame de Saint-Chrisogone. Parvenue avec vingt guerriers au monastère d'Ingolza, elle en avait trouvé le pont relevé, et n'avait pu joindre Bruys. Forcée de différer l'attaque, elle s'était cachée dans un bois voisin; puis avait donné l'ordre à l'un de ses soldats les plus dévoués de passer le fossé à la nage, et d'aller mettre le feu au repaire impur de la secte.

A cette intention, par ses soins, et à l'insu des manichéens, depuis long-temps des matières combustibles avaient été portées autour du bâtiment sacrilége. En un instant, la tour s'embrase; l'éclat de l'aurore s'efface devant les colonnes noires qui obscurcissent les cieux; et les brigands, du milieu des flammes incendiaires, s'élancent vers leurs ennemis. Mais entre eux toute communication est coupée; le pont-levis étant en feu, la sortie

du fort est fermée.... Alors, sous une pluie de flèches, les assiégés se précipitent dans les fossés, essaient de les traverser; et au dehors comme au dedans ils ne rencontrent que la mort.

Durant l'effroyable massacre, la fanatique Ipsiboé, près des remparts extérieurs, debout contre un poteau appuyée, implorait le Dieu des chrétiens. Seule en vue sur une éminence, la main levée en chef suprême, d'un air de triomphe sauvage, elle semblait venger le ciel, dicter ses ordres à la terre, et commander à l'incendie.

Tout-à-coup on la voit chanceler..... Un mouvement convulsif a désordonné ses traits. Ses dents se choquent, ses bras se tordent, ses cheveux se dressent; et un cri tel que la nature humaine n'en peut faire entendre ici-bas qu'une seule fois dans les siècles, un cri de désespoir, tel que jamais peut-être n'en ont

poussé ni les cavernes de la mort, ni les gouffres de la damnation; un cri hors de toute expression et de toute image, s'échappe de son sein égaré.

Au sommet de la tour brûlante, et dans un tourbillon de flammes, son fils vient de lui apparaître tenant en ses bras la reine Zénaïre expirante.... Soudain avec le fracas du tonnerre, une partie de l'édifice s'écroule.... Un nuage épais l'enveloppe..... La tour, la princesse, Alamède, tout a disparu; et la dame de Saint-Chrisogone, plus foudroyée que ses victimes, n'a plus près du poteau fatal que l'apparence de la vie.

LIVRE ONZIÈME.

Au moment où les manichéens, sortis du couvent embrasé, tombaient sous le fer ennemi, Alamède, ignorant la véritable cause du tumulte, montait l'escalier de la tour, et la reine le devançait. Hélas! parvenus à la plate-forme, ils s'étaient vus à l'improviste entourés d'un cercle de feux.... et c'est alors qu'Ipsiboé les avait tous deux reconnus.

La moitié du bâtiment s'enfonce..... Mais l'escalier que vient de gravir Alamède n'est point encore la proie des flammes; et à travers des colonnes de cendres et de fumée il le redescend à la hâte, entraînant sa

noble compagne. Au pied des degrés de la tour, il découvre une porte et l'ouvre : en quel endroit se trouve-t-il? En une petite cour fermée, sans voie de salut, sans issue.

Quel supplice! quelle agonie!... Retourner sur ses pas est impossible. Autour des malheureux amans tombent les murs et les charpentes. Sous les débris ardens de la tour ils vont périr tous deux, écrasés. Une pluie de cendres remplit l'air; une noire fumée les suffoque; et, cherchant à reprendre haleine parmi de brûlantes vapeurs, c'est la mort même qu'ils aspirent. . . .

Les clartés incendiaires que reflète leur visage pâle sont du pourpre le plus éclatant; leurs yeux sont éblouis et hagards. Les vents étendent le désastre; et le rugissement des feux dévorateurs, l'écroulement des murs calcinés, les cris lointains d'une bataille sanglante, les tumultueuses horreurs d'un em-

brasement et d'un carnage, la furie des élémens secondant la rage des hommes; tout leur présente une image anticipée de la dissolution générale au jour des derniers jugemens.

Cependant, au milieu de la fatale cour, Alamède aperçoit un ancien puits que recouvre une voûte en briques; il s'en approche, y jette une pierre, et reconnaît qu'il est à sec : ses murs délabrés par le temps ont lentement et peu-à-peu comblé la profondeur du bassin; contre la muraille est encore attachée une poulie garnie de sa chaîne de fer : « — Nous sommes sauvés! » s'écrie le prince; » Zénaïre! entoure-moi de tes bras; presse-» toi fortement sur mon sein : le divin pro-» tecteur des malheureux ne nous abandon-» nera point. »

Il dit : la fille de Raymond s'enlace autour de son amant, comme la vigne à l'ormeau fidèle; et Alamède, saisissant la chaîne du

puits, se laisse glisser doucement au fond de l'abîme sauveur.

Là, sur un amas de décombres, au milieu d'épaisses ténèbres, ils se sont assis épuisés. Bientôt la fraîcheur humide du terrain leur a rendu toutes leurs forces; leur respiration n'est plus oppressée; mais quelle affreuse position!... Ils n'ont échappé à la mort que pour quelques instans peut-être; ils sont sans secours, sans lumière, en une espèce de tombeau. N'importe! ils se parlent, ils s'entendent; leurs cœurs battent l'un près de l'autre.... Il est encore des joies pour eux.

Doux enchantement de la jeunesse! magique pouvoir de l'amour!..... Leur ténébreux refuge, ses insectes venimeux, ses exhalaisons glaciales, rien n'a d'horreurs et tout s'oublie. Plus d'effroi pour elle, il est là;.... pour lui plus d'angoisses, elle vit.

L'amour croît dans les infortunes, il s'exalte

avec les revers. Zénaïre laisse tomber quelques larmes sur le sein d'Alamède; mais ce ne sont ni celles de la faiblesse ni celles de la douleur: ce sont les pleurs du sentiment, les pleurs de la reconnaissance. Elle voudrait souffrir plus encore pour lui devoir encore davantage... Tous deux, fiers de leurs maux présens, se trouvent heureux au gouffre obscur qui, devenu pour eux l'univers, met à l'épreuve leur tendresse, les isole de tous les humains, et permet enfin à leurs cœurs toutes les effusions de l'amour.

Plusieurs heures se sont écoulées. L'incendie est éteint. Le couvent d'Ingolza, rasé par les flammes, n'est plus que débris et charbons; Alamède commence à chercher les moyens de sortir de son noir asile. Les murs dégradés lui présentent irrégulièrement des degrés à pic sur lesquels il appuie ses pieds, tandis

que cramponant ses mains à la chaîne de fer, il s'élève péniblement....... Son courage, sa vigueur et son adresse triomphent des difficultés. Il parvient, grâce à son infatigable persévérance, à monter de pierre en pierre jusqu'à la poulie protectrice; et, après des efforts inouis, il s'élance enfin hors du puits.

Aussitôt, à l'aide de son mouchoir et de quelques vêtemens qu'il déchire, il attache à l'un des bouts de sa chaîne, et en forme de siége, une planche à demi-brûlée; puis le descend à sa compagne....... Zénaïre s'y est placée, Alamède retire la chaîne; et le couple sauvé, revoyant avec transport la lumière des cieux, respire avec délices l'air pur de la liberté (1).

(1) Un semblable événement eut lieu à Tarragone, lors du dernier sac de cette ville par les Français en 1811. Deux amans nouvellement mariés, au moment

Ils tombent à genoux, et remercient l'Éternel de leur délivrance; leurs cœurs dilatés par la tendresse et la reconnaissance sont entièrement à la piété; toute âme tendre et dévouée tient du ciel, bien que sur la terre. L'amour noble et pur ici-bas est une étincelle égarée, tombée du foyer immortel : toujours il tend à remonter vers la région attractive, où ses ardeurs sanctifiées formeront l'éternelle vie.

Bien des maux et bien des dangers menaçent encore les amans; mais pour la première fois ils sont libres; ils oublient leurs premiers

du dernier assaut, descendirent dans un puits à sec, placé en une petite cour carrée entourée de bâtimens. Bientôt les vainqueurs entrèrent dans leur maison, la pillèrent et y mirent le feu. Tous les bâtimens furent brûlés; et les deux époux restèrent trois jours entiers au fond de leur obscur abîme. L'auteur les vit après leur délivrance et visita le puits sauveur. Il en donne ici l'exacte description, et relate le fait principal tel qu'il se passa.

destins. Toutes leurs chaînes sont brisées; ils commencent une vie nouvelle; et, vue au miroir fantastique de la jeunesse et du sentiment, la route de l'exil, parée de fleurs et de guirlandes, leur semble l'avenue des félicités.

Après leur prière ils se relèvent.... Hélas! un funeste spectacle attriste aussitôt leurs regards. Le disque pâle du soleil, que recouvre une nuée pluvieuse, lance sa lumière incertaine sur le théâtre de l'incendie; la destruction les environne; du milieu des monceaux de cendres qui couvrent le sol d'Ingolza s'élèvent çà et là des touffes de flammes que le vent fait tourbillonner, et qui, bouches infernales, paraissent vomir encore les anathèmes sur la montagne réprouvée.

Ils franchissent avec peine les ruines fumantes de la tour, et parviennent aux remparts déserts du couvent. Là sont entassés des

cadavres; là, autour du plateau brûlant, l'eau morte des anciens fossés est comme la ceinture sanglante du rocher des désolations. Le souffle orageux des autans agite cette onde odieuse; et, soulevant le vêtement des soldats expirés, rend en quelque sorte à l'immobilité du trépas les convulsions de l'agonie.

Le vieux pont-levis n'existe plus, mais un autre l'a remplacé. Plusieurs manichéens, pendant le combat, avaient jeté de longues pièces de bois en travers des fossés........ et par là, s'échappant du cloître, Bruys et quelques-uns des siens s'étaient soustraits à leurs vainqueurs et au massacre général.

Sur ce même pont secourable le prince a fait passer Zénaïre; ils ont fui la plage des crimes; devant eux, à peu de distance, est une nature riante; ils sont comme sortis du chaos. Joyeux, se tenant par la main, ils redescendent aux vallons; et, sous leurs ombrages

fleuris, ils croient, semblables aux premiers époux, entrer en libre jouissance des premiers jardins de la terre.

Au bout d'une verte prairie, ils découvrent un toit rustique; un vieillard leur ouvre sa porte: et, sous la cabane indigente, du pain, du lait et quelques fruits n'ont pu leur être refusés.

Au fond de la hutte isolée est un misérable grabat, sur lequel une femme infirme et octogénaire est étendue douloureusement : ses yeux éteints par les années n'aperçoivent plus aucun objet; son esprit n'a plus de pensées; et son occupation machinale est de rouler entre ses doigts, en prononçant quelque oraison, les nombreux grains de son rosaire. Leur contact a pour elle un charme, et ce charme est consolateur. Le seul sentiment qui lui reste est l'instinct de la piété.

Son époux, non moins âgé qu'elle, est son

unique soutien; il passe sa vie auprès de son lit à lui prodiguer des secours dont elle ne sent plus le prix; et n'a pour toute récompense de ses généreux soins qu'une voix intérieure qui le remercie en quelque sorte pour l'ancienne amie de son cœur.

Ce Philémon avait un fils; mais, appelé sous les drapeaux de son seigneur, il avait quitté ses parens et ne devait plus les revoir.... Hélas! le père inconsolable pleure nuit et jour son absence sous la chaumière abandonnée.

Les amans ont fait don au vieillard de plusieurs pièces d'or; sans lui apprendre leurs vrais noms, ils lui ont raconté le grand événement d'Ingolza, et le moyen miraculeux qui les avait tous deux sauvés; puis avant la chute du jour, ils sortent, calmes et sereins, de la demeure hospitalière.

« — Cette contrée vous est connue? » de-

mande Alamède à son hôte; « de quel côté
» est Montérolles ?

» — Vous traverserez la vallée par le che-
» min de l'orient; mais il vous faut un jour de
» marche pour arriver à ce château.

» — Et sur la route, cette nuit, où pour-
» rions-nous trouver un asile ?

» — Au fort du sire de Sabran.

» — Est-ce un loyal et généreux châtelain ?

» — Il est jeune, vaillant et brave. Il s'est
» illustré par des faits d'armes glorieux et des
» *emprises* aventureuses; mais par ses ardeurs
» amoureuses et ses passions effrénées, il
» déshonore un nom célèbre. Les jeunes filles
» du canton qui reçurent la beauté en partage
» ont tout à redouter sur ses terres; elles suc-
» combent tôt ou tard aux puissantes séduc-
» tions de l'irrésistible Amalric. »

Le sire de Sabran était peu connu de la
reine; néanmoins, sur la liste des chevaliers

dévoués à la dynastie des Raymonds elle avait vu figurer son nom; et sans crainte elle se serait hasardée à lui demander un asile.

Mais un pressentiment secret parle au cœur d'Alamède.... et lui peint le sire de Sabran sous les plus noires couleurs, il lui a semblé qu'on lui parlait d'un ennemi : il a presque frémi à son nom; et cependant ce nom ne lui rappelle aucun souvenir. Combien cette secrète aversion se fût accrue, s'il avait su en ce moment que cet Amalric était le chevalier du *perron de la fontaine*, sur la tête duquel il avait jadis brisé sa mandore auprès du hameau d'Aiguemar.

Zénaïre et le fils des Bozons se séparent de leur vieux hôte. La reine s'est couverte d'une mante grise appartenant à la femme infirme, et dont jadis cette dernière se parait aux jours fériés. Son visage est demi-voilé; son

costume la rend méconnaissable; et s'appuyant sur son ami comme une simple fille des champs, elle traverse la vallée.

Ils s'enfoncent dans les montagnes; et le long d'un bois pittoresque, ils rencontrent çà et là plusieurs croix rustiques placées sur des tertres sauvages. Ce sont des monumens destinés à consacrer la mémoire des assassinats; ce sont les souvenirs de l'homicide, les illustrations du poignard (1). O nature! pour que tu sois belle, et sur-tout pour que tu sois pure, il ne faudrait voir que toi seule; partout où se montrent les hommes, soudain se présentent à leur suite le sang, les tombeaux et le crime!

Adossée contre une montagne, et grossière-

---

(1) Courte-Epée, *Description de la Bourg.*, t. I, p. 137. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français.* — Delamare, *Traité de la police.*

ment taillée dans la pierre au bord d'un limpide ruisseau, une madone a frappé leur vue. L'image consolatrice a comme descendu sur les sombres pensées de Zénaïre un rayon pur et virginal; la foi ranime son courage, et l'espoir renaît en son âme. Échangeant de tendres regards, les pélerins boivent à la fontaine comme à l'eau des saintes amours; et, agenouillés sur la rive, ils saluent tous deux en passant la *Notre-Dame du Rocher*.

O croyances des premiers âges! mœurs touchantes des vieux temps! devise des chevaliers chrétiens, *Dieu*, *ma dame*, *et mon roi!* hélas! qu'êtes-vous devenues!... L'homme des siècles éclairés doute premièrement de son *Dieu*, a peu de confiance en sa *dame*, et reconnaît à peine son *roi*.

Le soleil touchait à l'horizon. Ses feux à leur déclin s'éteignaient sous une nuée ora-

geuse; et sa splendeur mourante ne jetait plus que des lueurs de triste présage, telles que les brillans efforts d'un héros au champ des dernières batailles, où vont tomber sa gloire et son sceptre.

Les nuages que, toute la journée, le vent avait dispersés, s'étaient rassemblés à l'orient, comme se réunissent les revers et les calamités pour fondre à-la fois et de toutes parts sur un empire qui s'écroule.

Bientôt le vent et la pluie se succèdent alternativement. Les ténèbres remplacent le jour; et les arbres de la forêt, dont les feuilles plient sous l'eau du ciel, ne présentant plus nul abri, ne font entendre au voyageur que leurs plaintifs mugissemens.

Alors, à peu de distance des amans, le castel du sire de Sabran élevait ses hautes tourelles; aucun autre toit protecteur ne se présentait devant eux. Zénaïre, peu habituée

aux privations et aux fatigues, porte en soupirant sa vue vers le manoir d'Amalric. Sachant que le prince considère comme dangereuse et perfide la demeure de ce suzerain redouté des belles, elle n'ose exprimer le désir d'y aller chercher un refuge; elle craint d'affliger Alamède.

Contre le tronc d'un chêne antique elle s'appuie languissamment; ses pieds sont déchirés par les ronces et meurtris par les cailloux de la forêt; elle sent ses genoux défaillir. La pluie a trempé ses vêtemens; son visage est pâle et défait; ses membres sont glacés et tremblans : tout son courage est épuisé.... Elle ne se plaint point, il est vrai; mais, cachant ses yeux, elle pleure.

La belle reine de Provence, livrée, au milieu de la nuit, à la fureur des élémens, expirante en un bois sauvage, sans assistance, et sans abri, quel spectacle pour Alamède!......

Lire sur ses traits ses souffrances, et ne pouvoir les adoucir! Savoir le soulagement à deux pas, et oser le lui refuser! Quel épouvantable supplice!....... C'est plus qu'il ne peut supporter.

« — O Zénaïre, s'écrie-t-il, quelle nuit!
» quel affreux moment!........ »

Zénaïre ne répond point; mais ses yeux levés vers le castel de Sabran lui montrent les fenêtres éclairées de l'opulente citadelle.

Ce muet langage a suffi.... « — Eh bien! » reprend-il avec désespoir : « frappons à ces
» funestes portes; entre deux horribles périls
» choisissons le moins évident. »

Il dit : Zénaïre, soutenue ou plutôt portée par son amant, se traîne jusqu'à la forteresse; et bientôt le cor a sonné.

« — Présentons-nous au chatelain », dit le prudent élève d'Éral, « comme deux époux
» revenant d'un pélerinage lointain. Cachez
» votre visage sous votre voile; je tiendrai ma

» visière fermée ; et nous dirons qu'un vœu
» sacré nous défend de montrer nos traits
» jusqu'au jour où nous remettrons le pied sur
» la terre qui nous vit naître. »

La fille de Raymond applaudit à cette idée. Les amans entrent au castel.

Entre deux rangs d'archers portant des flambeaux, ils ont passé sous les voûtes basses de la grosse tour du beffroi. Ils montent ensuite un escalier tournant, qui les mène à la plate-forme d'un édifice crénelé. Sans l'obscurité de la nuit, ils contempleraient de ce lieu aéré et découvert la vaste étendue du pays, et la rivière navigable qui baigne les murs de la place.

Quittant ce plateau d'observation, ils sont conduits, par une étroite galerie à jour communiquant d'un rempart à l'autre, jusqu'au bâtiment principal, où se tient le chef suzerain. Cette haute construction, s'élevant au

milieu d'un cercle de tourelles, semble une citadelle imprenable (1).

Les voilà dans la salle d'armes; ils sont présentés au sire de Sabran. L'orgueilleux chef, sans se lever, leur fait un léger signe de tête; et leur jetant un regard ironique et dédaigneux, les accueille avec cette insultante bienveillance, enduit transparent de bonté, impertinence vernissée, qui rend insupportable un bienfait.

Assis près du foyer antique, et s'appuyant contre un trophée, il parle à plusieurs preux qui l'entourent, et sur-tout au fameux Drollon, qui là, parmi les assistans, occupe la première place. Quelle réception pour une reine puissante qui voyait naguère à ses pieds

---

(1) *Voyez*, sur les vieux châteaux forts et celui qu'ici je décris, les auteurs cités dans les notes du l. IV.

les preux les plus hautains du royaume!... et quel nouveau tourment pour le prince, qui reconnaît dans Amalric le paladin *de la fontaine!*

La visière baissée, il s'est avancé vers lui : fidèle à ses résolutions il lui a demandé l'hospitalité pour quelques heures seulement; et lui a déclaré que, par suite d'un vœu, lui et son épouse étaient astreints à cacher leurs traits jusqu'au terme de leur voyage.

Le sire de Sabran sourit; et, avec une affabilité moqueuse, il leur adresse ces paroles:

« — Couple intéressant et pieux! heureux » qui vous ouvre un asile!... Oh! combien je » me félicite de pouvoir vous offrir mes soins! » Vous épurerez ma retraite par la flamme » sanctifiée de vos tendresses conjugales ; et, » sous ces murs trop souvent souillés par d'il- » légitimes amours, vos ardeurs pudiques et » licites épandront les bénédictions. »

La fille de Raymond se tait. Auprès de l'âtre secourable, ses membres engourdis de froid commencent à se réchauffer. Elle sent revenir ses forces; mais que son cœur altier doit souffrir!

« — Drollon! a repris Amalric, voilà le » sujet d'une ballade. Deux pélerins à tour- » nure équivoque arrivant seuls on ne sait » d'où, voyageant on ne sait comment, se » cachant on ne sait pourquoi... : le beau dé- » but pour un poëme! C'est une mine de mys- » tères, c'est la trouvaille du génie. A l'œuvre, » maître en Apollon! votre canevas est d'or » pur. A l'exemple des auteurs modernes, » avec de grands mots et du vague, l'amour » errant, le clair de lune, l'innocence cou- » rant les champs, un serment et des œuvres » pies, des fatalités et la rime, vous enfanterez » un chef-d'œuvre. »

Le poëte a baissé la tête, et les assistans

applaudissent. Un sarcasme est toujours charmant lorsqu'il tombe.... sur le voisin.

S'étant tourné vers ses guerriers : « — Chevaliers » ! poursuit Amalric, « la pélerine de » céans paraît accablée de fatigue; et je crains » pour vous que sous peu elle ne nous dérobe » sa présence; mais au reste qu'importe qu'un » astre quitte ou non le firmament, s'il est » couvert d'un gros brouillard, et s'il n'y doit » point être vu? D'ailleurs, nobles enfans de » Mars, sachons nous faire aux privations; et » consolons-nous avec la pensée que le mys» térieux n'est pas toujours l'admirable, et » qu'ici-bas ce qui se cache est souvent peu » curieux à voir.

» — Sire Amalric » ! répond le prince du même ton de raillerie, « vos paroles sont aussi » obligeantes que votre accueil est gracieux. » En toute autre circonstance, je passerais, » avec un plaisir extrême, la nuit entière à

» vous écouter ; mais guerrier comme vous, il
» faut que je me fasse aux privations, et que,
» me retirant avec ma compagne, je me con-
» sole avec la pensée que le noble n'est pas
» toujours le grand, et qu'ici-bas tout ce qui
» se dit est souvent peu curieux à entendre.

» — Holà ! varlets, écuyers, pages » ! s'écrie le sire de Sabran, « qu'on prépare à l'instant
» à ce couple édifiant l'appartement aux saints
» tableaux, et qu'on leur y serve un repas !
» nous devons être probablement aux Quatre-
» Temps ou en Vigile, qu'on n'outrage point
» ces béats par l'offre d'impurs comestibles !
» Il ne leur faut que des racines, des pains
» azymes et de l'eau pure. Qu'on ne s'avise
» point sur-tout de prêter une oreille indis-
» crète à leur entretien matrimonial, et qu'on
» se garde de porter un œil téméraire sur
» l'arche sainte de leurs visages ! »

Puis se levant et s'approchant de Zénaïre,

» — Belle inconnue»! continue-t-il, « comme » je présume que la couche nuptiale et ses » mondaines joies sont maintenant au-dessous » de vos hautes pensées et ne distraient même » plus vos loisirs; comme je suis convaincu » qu'après les pieuses équipées que l'on » nomme pélerinages, il n'est plus pour vous » de voluptés à connaître que les espérances » ineffables, j'ai placé votre appartement près » la chapelle du manoir. Vous pourrez, » chastes pélerins, y faire, si bon vous semble, » une demi-douzaine de vœux nouveaux, et » pour mieux reposer vos sens y passer la » nuit à genoux : je me recommande à vos » prières. Quant à vous, poëte Drollon, » croyez-moi, prenez votre lyre; suivez-les » aux parvis sacrés; et dans les ombres solen- » nelles de la nuit et de la piété, sur les airs » de leurs saints cantiques, improvisez votre » ballade. »

Il dit: Zénaïre, sans prononcer une parole, se hâte de s'éloigner du suzerain insolent et discourtois. Le prince indigné l'accompagne, un varlet du manoir les guide.

Ils parviennent à la chambre qui leur est destinée. Quelques tableaux représentant les supplices des premiers martyrs, en décorent les sombres murs; ses fenêtres sont à vitraux; un lit antique y est dressé; les ornemens en sont lugubres; et au fond une porte basse y communique à la chapelle.

Les domestiques du castel dressent une table en cette enceinte; et, selon les ordres du maître, ils servent aux pélerins un vrai repas d'anachorète. L'un d'eux examine Alamède avec une curiosité inquiète, tourne sans cesse autour de lui, épie ses mouvemens et ses gestes, et semble, à travers sa visière, avoir reconnu son visage... L'homme étrange,

à force de soins, s'attire l'attention du prince... ô surprise! c'est Izorin, l'ancien ami de son enfance.

Ce jeune pâtre d'Aiguemar était retourné à son hameau après sa séparation d'avec son maître; mais Giraud de Simiane, le mortel ennemi d'Alamède, s'était emparé de sa chaumière, et avait prononcé contre lui une sentence de proscription. Izorin avait repris la route d'Aix pour y rejoindre l'élève d'Éral, lorsque, en passant sur les terres du sire de Sabran, il y avait été arrêté comme suspect et vagabond, et s'y était vu contraint de s'enrôler sous les bannières d'Amalric : bientôt, parmi ses compagnons d'armes, son intelligence et son adresse l'avaient fait remarquer : le châtelain, n'ayant point reconnu en lui le jongleur du *perron aventureux*, l'avait rapproché de sa personne; et Izorin, admis au

nombre de ses varlets, coulait des jours doux et paisibles.

Alamède a reconnu son ami; mais devant les autres serviteurs d'Amalric il n'ose se découvrir à lui, la prudence le lui défend : le moment n'est point favorable; et le pauvre Izorin, sortant avec ses compagnons, a poussé un profond soupir, auquel a répondu secrètement le cœur de l'orphelin d'Aiguemar.

Alors seule et en liberté, la reine a relevé son voile. Alamède parcourt son appartement, visite ses dépendances, et passe dans la chapelle. Ce lieu saint est spacieux. Des piliers massifs soutiennent sa nef; et ses arcades voûtées sont chargées de sculptures gothiques.

Il s'est avancé vers l'autel, où sont allumées plusieurs lampes. Dieu! quel objet frappe sa vue!.... En une des niches du sanctuaire, le manche de la lyre brisée *au pas d'armes de*

la fontaine est attaché à la crosse d'une statue d'évêque ; et au bas, en gros caractères, Amalric a gravé ces mots :

« — *Je jure, au nom du Dieu vengeur, de*
» *poursuivre jusqu'au tombeau le misérable*
» *ménestrel qui osa lever sur moi sa mandore ;*
» *de ne jamais lui pardonner ; et dès qu'il sera*
» *en ma puissance, de lui faire expier son*
» *crime par le plus horrible trépas* (1).

Le prince, avec avidité, se saisit du manche cassé de l'instrument de Béatrix, et l'ouvre précipitamment : ô découverte inespérée!.... il y retrouve encore cachetée la lettre explicative et perdue de la dame de Saint-Chrisogone. Roulée au fond du manche obscur, elle échappait à tous les yeux.

---

(1) De pareils vœux étaient alors très-fréquens. *Voyez*, à cet égard, les notes des livres précédens et les auteurs déjà cités.

Il retourne vers sa compagne; il lui raconte en peu de mots les premiers événemens de sa vie, ses rapports avec Ipsiboé, les mystères du fameux marais, et la perte qu'il avait faite de l'écrit qu'il vient de recouvrer. Puis s'étant assis auprès d'elle, il lui lit la lettre suivante :

« Alamède, fils bien aimé! le jour des révélations est venu. Tu n'es point l'orphelin obscur d'un hameau; tu descends du prince immortel dont s'énorgueillit la Provence. Fernand Bozon était ton père, et ta mère est..... Ipsiboé.

» Maintenant que ton nom t'est connu, tous tes devoirs te sont tracés. Que ton courage et tes vertus répondent à ta haute naissance. Je vais mettre succinctement sous tes yeux le tableau des événemens qui détrônèrent ta famille.

» Ton aïeul, Bertrand II, gouvernait en paix la Provence lorsque le pontife Urbain, après le célèbre concile de Clermont (1), où la première croisade fut résolue, se rendit lui-même à sa cour. Là, au nom du Dieu des armées, il lui intima l'ordre de se réunir aux princes chrétiens qui partaient pour la Palestine; mais sa démarche, ses menaces, ses prières même furent vaines. Bertrand, inflexible en ses résolutions, refusa de quitter son royaume; et dès-lors sa perte fut jurée. . . . .

» Bertrand II n'avait qu'un fils; partageant l'engouement public, Fernand voulut prendre la croix et combattre les infidèles. Son père en vain pour l'arrêter mit tous les moyens en usage, son autorité fut méconnue; Fernand s'échappa du palais; et sans

(1) *Voyez* Anquetil, Mézeray, Velly et autres historiens.

suite, en simple chevalier, il rejoignit l'armée de Bouillon (1).

» Je n'entreprendrai point, ô mon fils! le récit des brillans exploits de ton illustre père. Digne héritier de *Boson le Grand*, il se signala aux siéges de Nicée et d'Antioche, se couvrit de lauriers à la bataille d'Ascalon, et l'un des premiers planta l'étendard du Sauveur sur les murs de Jérusalem.

» Hélas! la gloire, presque toujours, est suivie par les infortunes. L'homme heureux contracte une dette que tôt ou tard il paie au malheur. Au funeste assaut de Damas, où, trahis par leurs propres frères, les chrétiens furent repoussés, ton père fut fait prisonnier.

» J'étais en Palestine à cette époque, et faisais partie de cette fameuse phalange d'amazones, nommées *les dames aux pieds*

(1) Godefroi de Bouillon.

d'or (1), qu'immortalisa la victoire. Je n'étais que la fille d'un riche laboureur du Tirol ; ce qui t'explique mes paroles : « *Ton dernier aïeul fut un serf.* » Je n'avais reçu du ciel en partage ni rang, ni titres, ni puissance ; mais j'étais belle, enthousiaste ; et dans un cloître renommé j'avais passé mes premiers ans.

» Sous les auspices de l'abbesse qui, ayant conçu pour moi une affection maternelle, m'avait élevée avec soin, j'avais été présentée à l'empereur Conrad III au moment de son départ pour la Terre Sainte. Grâce à sa protection souveraine, j'étais parvenue, bien que dépourvue de naissance, à me faire admettre

(1) Dès la première croisade, on vit dans les rangs de nos armées les belles comtesses de Flandre, de Blois, de Toulouse, et même plusieurs souveraines. *Voyez* Michaud, *Hist. des croisades.*

Quant à la fameuse phalange *des dames aux pieds d'or*, voyez *Gaule poétique*, Marchangy.

parmi *les dames aux pieds d'or;* et armée du casque des braves, portant l'éperon des chevaliers, j'étais au siége de Damas, où combattait ton noble père..... Il était beau, jeune, vaillant; il me vit...... et nous nous aimâmes.

» En apprenant sa captivité, ma douleur fut inexprimable. Je m'étais flattée d'abord que les princes chrétiens le réclameraient; et que, par échange de prisonniers ou par promesses de rançon, ils briseraient les fers du héros : espérance illusoire! ils avaient reporté sur le fils la haine qu'ils avaient vouée au père; et ils repandirent le faux bruit que Fernand n'existait plus.

» A cette fatale nouvelle, parvenue promptement en Provence, le roi Bertrand se livre au désespoir; son âge était avancé, sa santé languissante; il succombe en peu de semaines au coup affreux qui le frappait; et sa dynastie semble éteinte.

» Le chef de l'Eglise profite du moment: Raymond Bérenger s'était signalé dans ses expéditions contre les Sarrasins, Urbain lui donne l'investiture de la Provence, lui fait épouser une princesse du sang des Bozons pour concilier tous les esprits; et déjà le trône vacant est au comte de Barcelone.

» Alors dans l'univers entier il ne restait plus à Fernand..... qu'un cœur fidèle et dévoué, c'était le mien. J'avais acquis la certitude que le captif vivait encore; toutes mes prières en sa faveur ayant échoué auprès des souverains croisés, je conçois le plan le plus hardi, et je l'exécute sans crainte.

» L'armée du sultan Saladin était au pied du mont Liban, je me rends en parlementaire aux avant-postes de son camp; je lui fais demander un entretien particulier, je l'obtiens, et je suis reçue sous sa tente.

» Là, avec toute l'éloquence du sentiment

et de la vérité, je lui peins l'infame conduite des princes chrétiens envers le malheureux Fernand; je lui expose que leur inimitié provient des refus du roi Bertrand II de porter contre lui ses armes; je lui promets, au nom de la Provence, une rançon considérable s'il veut relâcher son captif; et je m'offre en otage à sa place jusqu'au paiement de la somme offerte.

« — Jeune et noble étrangère! » me répond Saladin non moins frappé de mon courage qu'étonné de ma confiance, « celui dont » tu plaides la cause avec tant de chaleur doit » avoir une âme qui réponde à la tienne; il » mérite la liberté. Fernand reverra son » royaume; je ne veux ni rançon ni otage. » Que la générosité des musulmans fasse » contraste avec la déloyauté des chrétiens! » Retournez tous deux en Provence; et que » votre patrie apprenne de vous que parmi

» les chefs infidèles il es des âmes magna-
» nimes. »

» Fernand me fut rendu le jour même. Combattre de nouveau Saladin n'entrait plus en notre pensée. Je quittai mes éperons d'or, le fils des Bozons son armure; et sous le simple vêtement des pieux voyageurs au Saint Sépulcre, nous reprîmes seuls et à pied la route de la terre natale.

» Craignant la perfidie des croisés, nous traversâmes, toujours déguisés, les provinces qu'ils gouvernaient, et parvînmes au port de Césarée. Là, malgré la distance qui me séparait de lui, Fernand voulut aux saints autels, avant de s'embarquer pour l'Europe, me prouver sa reconnaissance en me donnant le titre d'épouse.

» Des vents contraires et de nouveaux événemens malheureux, inutiles à détailler, retardèrent notre arrivée en Provence. Hélas!

quand nous débarquâmes à Marseille, Raymond portait depuis long-temps le diadème des Bozons.

» Fernand se rend secrètement chez le duc de Roquemire, un des suzerains du royaume les plus dévoués à sa famille. Bientôt un parti formidable proclame le retour du prince; et le père de Zénaïre, attaqué par une armée vaillante, a vu chanceler sa couronne.

» Mais, après quelques alternatives de succès et de revers, la fortune, injuste et volage, se déclare pour l'usurpateur. Les nombreux alliés de Raymond soutiennent le pouvoir illégitime; et l'héritier de Bertrand II, vaincu en une bataille sanglante, tombe au pouvoir de l'ennemi.

» Le comte de Barcelone triomphant fait enfermer son prisonnier en une lointaine abbaye; et, rasé, abreuvé d'opprobre, revêtu

de la robe monastique, séparé pour jamais de tous les êtres qui lui étaient chers, l'auguste victime du sort mourut de douleur dans l'année.

» Par mes prières et mes pleurs, j'obtins sa dépouille mortelle; et, proscrite, désespérée, je désirai m'ensevelir en quelque retraite sauvage, inaccessible à tout mortel : je découvris le marais de Saint-Chrisogone, j'y portai le corps de Fernand, et sous le nom d'*Ipsiboé*, nom d'une Grecque, ancienne amie que j'avais perdue à Damas, j'y dérobai mon existence.

» Je portais en mon sein le gage de l'amour le plus tendre ; tu naquis, Alamède, et ton berceau fut baigné de pleurs.... Mes traits étaient inconnus au marquis d'Aiguemar, que je savais être ennemi des Bérengers; je lui remis l'enfant du malheur sans lui révéler son vrai nom et sans lui découvrir qui j'étais. Éral était

humain, généreux, et n'avait point d'enfans; il me promit d'élever en père celui que je confiais à ses soins. Alamède, tu sais le reste.

» Plusieurs années après ta naissance, Raymond étant absent du royaume, je crus pouvoir sortir sans danger de ma mystérieuse prison. Mon devoir de mère me prescrivait de tenter encore la fortune pour te replacer sous la pourpre. Soit à la cour de Frédéric, soit parmi les princes chrétiens en Palestine, j'avais connu presque tous les personnages marquans de l'Europe; et quelques-uns des plus célèbres m'avaient témoigné l'intérêt le plus vif : il me fut facile de rétablir entre eux et moi de secrètes relations. Je fus trouver le duc de Roquemire, qui, grand-maître des templiers, avait bravé l'inimitié du roi vainqueur, et n'avait rien perdu de ses vastes possessions. J'en fus accueillie avec transport... : et de ce jour, pour relever le trône légitime, rendre

aux peuples la liberté, et fonder un gouvernement à vues sublimes et nouvelles, nous commençâmes à organiser la grande association secrète, connue sous le nom d'*invisibles*.

» O mon fils! noble comte Edgar! reprends désormais ton vrai nom; et puisse l'école de l'adversité avoir été pour toi celle des vertus!... Tu dois ouvrir cette lettre dans la chapelle où fut baptisé ton père : autour de toi porte tes yeux.... Sur les murailles du lieu saint sont retracés par la peinture ou le ciseau, les hauts faits de tes ancêtres; que cette vue t'enflamme du noble désir de marcher sur leurs traces!... Montre-toi grand sans être altier : l'orgueil sied à un sang illustre, comme le vin sied à la coupe; mais il ne faut point qu'il déborde. J'ai supplié les chefs *invisibles* de te parler peu de ton rang, le moins possible de tes droits, et constamment de tes

devoirs. Cher Edgar, n'oublie point ta mère, et sois le digne fils des Bozons. »

La lettre d'Ipsiboé est achevée. Au bas de la dernière page se remarquent encore ces lignes : « — Ci-incluse est une note qui t'instruira des signes, réglemens et statuts du Grand Ordre des *invisibles*. Étudie-les avec attention; que tes défenseurs et tes frères puissent reconnaître leur prince!... »

Mais en sa précipitation à terminer sa longue dépêche, la dame de Saint-Chrisogone avait oublié cette note, et elle manquait à l'écrit... Oh! néanmoins, quelle profonde impression a faite son narré sur le cœur d'Alamède! Comment ne point admirer cette femme extraordinaire, que n'ont jamais découragée ni les souffrances ni l'infortune; qui connut presque toutes les puissances de la terre, et qu'aucune n'intimida; qui, persécutée par l'in-

justice des hommes, rêvait encore le bonheur des peuples; qui s'éleva au trône et en redescendit avec la même grandeur d'âme; et qui, en toute circonstance, fidèle épouse, tendre mère, se montra pure en sa conduite, et sublime en ses sentimens!

« — Compagne du malheureux Fernand! » s'écrie la reine avec douleur, « quelle destinée » fut la tienne! que de tempêtes ont battu » ta vie!... Ah! le ciel te devait Edgar, et à » Edgar le diadème..... Héritier des Bozons, » fuis-moi! Raymond a fait périr ton père; » remonte au rang de tes aïeux, et venge ta » famille outragée!

» — Zénaïre! » interrompt le prince, « je » vais te répondre; suis-moi. »

A ces mots, saisissant sa main, il l'entraîne vers la chapelle; et, près des autels, à genoux, la main levée sur la croix sainte: « — Arbitre » suprême! s'écrie-t-il, écoute mon serment

» solennel!.... Instruit par l'histoire de mes
» pères, par la vie écrite des princes, et par
» le tableau de tous les règnes, je jure de ne
» jamais ceindre la couronne, quelque bril-
» lante qu'elle paraisse; de ne jamais pour-
» suivre la gloire sous quelque aspect divin
» qu'elle s'offre; de ne chercher enfin le bon-
» heur qu'en une existence cachée, avec les
» vertus et l'amour!.... Je vous connais, gran-
» deurs humaines; sous vos pompes je vous
» vois nues!... Le sceptre des rois est un ho-
» chet sur des poignards, la gloire des héros
» une fumée sur des ruines, et la renommée
» des grands hommes un vague tintement
» dans le vide. . . . .

» — Et moi », s'écrie à son tour Zénaïre avec
la même exaltation, « je jure de ne jamais re-
» prendre le pouvoir souverain, me fût-il offert
» de nouveau par tout un peuple agenouillé;
» de repousser avec horreur toutes les adula-

» tions de la terre, comme l'encens des dieux » du mal ; et de rejeter tous les titres à la ré» serve d'un seul nom,... celui d'épouse d'A» lamède !

» — Dieu puissant ! » a repris le prince, « toi qui lis ici dans nos cœurs, accueilles-tu » notre serment ?....

» — Oui », répond une voix sourde et mystérieuse du fond obscur du sanctuaire.

Et l'écho des arches gothiques répète ce *oui* solennel.

Les amans alarmés tournent les yeux vers une porte basse, ouverte à droite du chœur, d'où le monosyllabe est parti. Une figure voilée en sort : son ombre se projette, immense, sur le pavé des saints parvis ; elle est seule, elle vient à eux ; et soudain découvrant ses traits, elle leur montre..... Ipsiboé.

« — Mon fils ! mon cher Edgar !... » s'écrie-t-elle d'un accent tendre, mais plaintif.

Et dans ses bras elle le presse.

Puis d'un air austère et glacé : « — Fille de
» Raymond! reprend-elle, j'ai ouï vos sermens
» au Seigneur; et si je ne puis vous aimer,
» je puis du moins vous rendre justice. A une
» beauté accomplie vous joignez une âme
» sensible. Maintenant que j'ai pu vous voir,
» vous observer, et vous entendre, je conçois
» l'amour d'Alamède.

» — Plus de bonheur pour moi sans elle »,
dit le prince avec passion; « Zénaïre, ou plus
» d'existence!..... Vous avez aimé comme
» nous : ma mère, bénissez vos enfans! »

Et tous deux sont à ses genoux.

« — Se pourrait-il, ou m'abusé-je!.... » reprend la dame du marais; « quoi! l'héritière
» de Raymond, l'orgueilleuse puissance d'Aix,
» la reine de Provence à mes pieds!...

» — Non », dit Zénaïre tremblante, « la
» reine de Provence n'est plus. Ici plus d'or-

» gueil, plus de titres; il n'est, prosternées
» devant vous, d'autres puissances.... que
» l'amour. »

Ipsiboé, attendrie, unit les mains des deux amans.... étend les siennes sur leurs têtes, murmure une oraison secrète; et pour eux implorant le ciel avec la foi d'une chrétienne et la tendresse d'une mère : « — Amans infor-
» tunés! s'écrie-t-elle, soyez époux, je vous
» bénis. »

Puis ses prières terminées : « — Edgar! » reprend-elle soudain par une de ces transitions heurtées qui lui étaient si naturelles,
« c'est toi sans doute qui sauvas la reine à
» Moralin; mais comment t'es-tu trouvé au
» couvent d'Ingolza?... et qui t'a conduit en ce
» castel? »

Alamède allait lui répondre. « — Non, ce
» n'est point, continue-t-elle, l'instant des ex-
» plications; je sais déjà par quels moyens tu

» échappas à l'incendie du cloître des mani-
» chéens; et je vois, dans le concours des cir-
» constances extraordinaires qui nous ont
» rassemblés ici, une manifestation déclarée
» des desseins de la Providence. A d'autres
» temps d'autres détails..... Connais nos des-
» tins actuels; la fortune m'a encore trahie :
» hier je combattais triomphante, en ce mo-
» ment je fuis proscrite; et avant que par un
» vœu solennel tu aies rejeté le trône, le
» trône t'avait rejeté.

» — Déjà!...... dit Alamède en riant. Quel
» accord entre lui et moi! Se mieux entendre
» est impossible.

» — Le comte de Toulouse, poursuit Ipsi-
» boé, déloyal comme la plupart des triom-
» phateurs, s'est joué du parti puissant qui
» l'avait appelé à son aide; s'est ri de ses traités
» et de ses sermens; et, maître de la capitale,

» au lieu de couronner un Bozon, s'est pro-
» clamé roi de Provence......

» — Et vous le proclamez fourbe et félon »,
répond gaîment le comte Edgar. « Nouveaux
» titres, nouveaux mérites : vous complétez
» ses droits au trône.

» — Emportée, ajoute-t-elle, par le désir de
» purger nos climats d'une secte odieuse, j'étais
» sortie d'Aix pour anéantir le repaire des ma-
» nichéens ; et près de la tour embrasée, j'étais
» tombée expirante, croyant avoir perdu mon
» fils, lorsqu'un détachement de Toulousains
» envoyé contre moi, vint fondre sur ma faible
» troupe. Le duc de Roquemire s'était vu
» arrêté par le même Alphonse Jourdain qui
» devait l'aider, la nuit même, à faire recon-
» naître au peuple l'héritier de Fernand Bozon;
» les principaux chefs *invisibles* venaient
» d'être chargés dc chaînes ; et ma mort était
» commandée.

» Mais le ciel protégeait mes jours : au mi-
» lieu du combat nocturne j'échappe aux sa-
» tellites d'Alphonse; seule, après une longue
» marche, j'arrive au toit hospitalier qui t'a-
» vait servi de refuge; et là, par les récits du
» vieillard auquel tu t'étais confié sans pour-
» tant lui dire ton nom, j'apprends qu'Edgar
» existe encore. . . . .

» Le sire Amalric de Sabran, récemment
» admis parmi les invisibles, était dévoué à
» ma cause. Je me réfugie en son manoir, et
» m'y dérobe à tous les yeux...... Tout-à-coup
» Izorin, t'ayant reconnu, vient m'annoncer
» ton arrivée; et j'accours à cette chapelle qui
» touche à ton appartement. . . . .

» — Ainsi la perfidie triomphe », dit Zénaïre
inquiète et troublée. « Ne vous reste-t-il plus
» d'espoir? La capitale plierait-elle sous le joug
» des chefs toulousains? Sa citadelle est-elle
» prise?

» — Fille de Raymond! » répond Ipsiboé d'un ton sévère, « vos pensées encore, je le » vois, se tournent du côté de la pourpre. Ah! » le cœur généreux d'Edgar fait-il de sembla- » bles questions ?

» Mais, princesse, rassurez-vous! le comte » de Toulouse ne triomphera point. Ce soir, » avant d'entrer en ce castel, j'ai su que le roi » votre père était débarqué à Marseille, où » chaque jour on l'attendait, qu'une élite » guerrière, portée sur de nombreux vaisseaux, » avait accompagné ses pas, et qu'il marchait » déjà sur Aix. Les troupes qui vous sont dé- » vouées courent de toutes parts se réunir à » lui; Alphonse, avant trois jours peut-être, » aura perdu son nouveau sceptre.

» — Mon père!.... dit la reine alarmée; dans » trois jours il serait ici!......

» — Il vient », continue la dame de Saint-Chrisogone avec un sourire amer, « pour con-

» clure un auguste hymen, et pour donner » une compagne au roi divorcé de la France.
» Cette nouvelle doit peu vous surprendre. » N'aviez-vous point préparé les fêtes de la » cérémonie nuptiale?......

»— Ah! sauvez-moi! » dit Zénaïre saisissant avec force le bras d'Ipsiboé; « sauvez-nous! » vous me jugez mal....... Arrachez-moi à l'affreuse gloire où cherche à m'élever mon » père!......... L'indigence, l'exil, la mort, je » préfère tous les supplices au trône du monarque français. Je ne demande au monde » entier que son oubli...... et Alamède.

» — Viens, ma fille! viens dans mes bras!.. » s'écrie la dame du marais avec son exaltation habituelle lorsqu'elle retrouvait en autrui sa propre magnanimité; « amante digne d'être » aimée! Oui! viens! tes dernières paroles » t'ont gagné mon cœur à jamais. »

Puis d'un ton grave et prophétique: « —Mes

» enfans! quel que soit le pouvoir de vos en-
» nemis, quelque orage qui vous menace,
» aimez-vous et ne craignez rien; je réponds
» de vos destinées. En dépit des grands de la
» terre, vous serez époux, vous serez heureux.

» — Ah! dit Edgar avec ivresse, ma Zénaïre
» a votre cœur, et vous protégez notre flamme..
» Il ne manque plus, ô ma mère! à notre
» bonheur mutuel qu'une solitude inconnue
» où je n'entende plus parler de princes ni de
» couronnes, où je ne sois que tendre fils, où
» je ne sois qu'époux fidèle.

» — Eh bien! répond Ipsiboé, je vous y
» conduirai moi-même, nous partirons au
» point du jour. Comme les routes conduisant
» à ce castel sont maintenant couvertes d'é-
» missaires envoyés par Alphonse à votre
» poursuite, et que Zénaïre, d'ailleurs, résiste-
» rait difficilement à la fatigue d'une longue
» marche, je vais préparer pour votre évasion

» une voie prompte, facile et sûre. Au pied
» de cette forteresse coule une rivière qui va
» s'enfoncer à peu de distance en des rochers
» inaccessibles; cette nuit, à l'insu d'Amalric
» auquel il faut cacher nos secrets, je me pro-
» curerai une barque et plusieurs habits de
» pêcheur. Puis, avec l'aide d'Izorin, nous
» fuirons ensemble ces lieux. »

Ce plan est accueilli avec transport, et Zénaïre entre ses mains a déposé ses pierreries: « — Épouse d'Edgar! poursuit-elle, vous re-
» noncez donc pour toujours aux grandeurs,
» au pouvoir, au trône?

» — A toutes les pompes de la terre », répond avec feu la princesse.

» — J'y dois donc aussi renoncer », reprend la veuve de Fernand; « mais ce n'était que
» pour mon fils que je les avais désirées.......
» Ah! pour moi le vrai sacrifice eût été d'en
» charger ma vie.

» Zénaïre, ainsi qu'Alamède, cachez vos » traits soigneusement jusqu'à votre entière » délivrance ; et quant à Raymond, votre » père.......

» — Il ne fut jamais que mon roi », interrompt l'amante d'Edgar; « sa fille chérie fuit » la gloire, il m'aura bientôt oubliée.

» — Vous n'aurez ni rang ni trésors!....

» — J'aurai plus...... le cœur d'Alamède.

» — Et vous échangez sans regrets un palais » pour un sol d'exil?

» — Pourvu qu'Alamède me suive, du trône » je passe au bonheur.

» — O ma mère, vous l'entendez!... » s'écrie le prince avec passion : « et moi, pour prix » de tant de sacrifices, je n'ai qu'un cœur à » lui offrir, qu'une vie à lui dévouer!...... »

La dame de Saint-Chrisogone s'est recouverte de son voile; des larmes d'attendrissement ont coulé le long de ses joues. Croisant

ses mains sur sa poitrine, silencieusement elle prie........ Puis, par un brusque mouvement, sortie du plus profond repos :

« — A l'aube du jour, s'écrie-t-elle, trouvez- » vous en ce temple!....... Adieu. »



LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

CEPENDANT, la foudre grondait sur le couple persécuté. Le comte de Toulouse avait appris le débarquement du roi d'Aragon à Marseille, et déjà tremblait sur son nouveau trône. Son animosité contre Raymond, que le temps aurait dû calmer, n'avait fait que s'accroître encore. En possession d'Aix, l'un de ses plus ardens désirs, comme moyen de vengeance et de triomphe, était de s'emparer de Zénaïre, et de l'immoler à sa haine ; aussi, de toutes parts, ses troupes étaient à sa recherche ; et il venait enfin de découvrir, par des indices certains, qu'elle et

son amant s'étaient réfugiés au fort du sire de Sabran.

Amalric lui était connu : nouvellement reçu parmi les *invisibles*, cet orgueilleux Provençal était peu dévoué au parti de ses anciens rois. Ambitieux, déloyal et vindicatif, il était aussi variable en ses opinions, que méprisable en ses principes et qu'insolent en ses discours. Sous quelques actions de courage, il avait su masquer ses vices ; et le monde, trompé par de faux dehors, lui croyait la vertu des braves.

Le comte de Toulouse envoie un de ses plus éloquens affidés au sire de Sabran avec des instructions secrètes. Et Amalric apprend de lui que des deux inconnus qui lui ont demandé asile, l'un est la reine Zénaïre, et l'autre un orphelin d'Aiguemar, obscur aventurier se disant fils de Fernand Bozon.

Le messager d'Alphonse ouvre aux yeux du suzerain la plus brillante perspective de

fortune et d'élévation, s'il veut se saisir de la reine, et la faire périr, ainsi qu'Alamède, en une prison de son castel : il ébranle son âme ambitieuse et mercenaire par les offres les plus séduisantes; il lui peint comme assuré le triomphe des Toulousains, soutenus, dit-il, par les ducs de Bourgogne et par l'empereur d'Allemagne; enfin il persuade Amalric, et le marché du sang est conclu (1).

Une circonstance fatale avait déterminé la résolution du sire de Sabran, et servi le comte de Toulouse. Il venait d'être informé que le fils de Fernand Bozon était l'orphelin d'Aiguemar, élève du marquis d'Éral; et c'était ce même orphelin qui, selon les informations

---

(1) Le sire de Sabran prit parti contre Raymond Bérenger dans les guerres de Provence. Il se rangea sous les drapeaux d'Alphonse Jourdain. *Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 207.

par lui naguère recueillies, l'avait frappé de sa mandore. Il voyait donc en son pouvoir celui qu'un serment solennel lui commandait d'assassiner.

Alphonse eût mieux aimé sans doute tenir Zénaïre en ses fers; mais il n'eût point été prudent de la faire transférer à Aix. Elle aurait pu être délivrée sur la route par ses défenseurs dévoués, dont le nombre était considérable; et la capitale, d'ailleurs, la revoyant chargée de chaînes, eût pu se soulever pour elle. L'astucieuse politique d'Alphonse a préféré qu'elle pérît par la main d'un de ses sujets. L'odieux de ce meurtre infame retombe tout entier, non sur lui, mais sur le sire de Sabran.

La dame de Saint-Chrisogone venait de quitter Alamède; et le prince, craignant d'alarmer Zénaïre, lui avait caché avec soin la

menaçante inscription qu'avait gravée son ennemi contre un des murs de la chapelle. Rentrés en leur appartement, ils allaient, pressés par la faim, s'asseoir au souper dérisoire qui leur avait été préparé, quand la porte s'étant ouverte, Amalric s'offre à leurs regards.

Alamède ferme sa visière, et Zénaïre s'est voilée. Le félon châtelain s'approche; et attentif à leurs moindres mouvemens, son regard les fixe tous deux à-la-fois, aussi pénétrant que celui de l'insecte ailé dont chaque œil a, selon les véridiques savans, dix-sept mille trois cents facettes (1).

---

(1) Loin d'ajouter je retranche : le papillon en a trente-quatre mille six cent cinquante, qui sont autant d'yeux. Ceux qui voudront s'en assurer n'auront qu'à les aller compter: quant à moi, j'aime mieux en croire les savans sur parole. — Voyez *L'Homme des champs* de Delille, note 46 du troisième chant.

» — Guerrier ! » dit le sire de Sabran d'un air sombre et d'un ton railleur, « un envoyé » du nouveau souverain de la Provence me » fait savoir à l'instant que la reine détrônée, » ayant fui de Moralin avec je ne sais quel » aventurier, erre déguisée en ces parages.... » Loin de moi l'étrange pensée que la don- » zelle qui vous suit puisse être la fille des » rois. Zénaïre, orgueilleuse et belle, a trop » le sentiment de ses devoirs et de sa dignité, » pour s'être échappée en grivoise avec un » misérable égrillard ; cependant..... »

Le prince, indigné, l'interrompt : « — Avant » de songer aux devoirs d'autrui, occupez- » vous des vôtres, seigneur. Rappelez à votre » mémoire les lois de la chevalerie. Un noble » et vaillant paladin, dans son castel hospita- » lier, prête assistance aux malheureux, et » n'insulte jamais les femmes.

» — Illustre et docte pélerin ! » a répliqué

le chef perfide avec un rire sardonique, « je
» vous rends grâce de la leçon, j'en avais sans
» doute besoin; et vous savez, pour la donner,
» choisir votre temps à merveille... Mais reve-
» nons d'abord au sujet important qui m'a-
» mène; plus tard, sur nos communs devoirs,
» nous pourrons ensemble, à loisir, commen-
» cer un cours de morale.

» Un ordre d'Alphonse Jourdain me com-
» mande de m'assurer de tout voyageur in-
» connu, jusqu'à la prise des proscrits. De
» plus, mon usage est d'arrêter en mes do-
» maines tous rôdeurs et *caimands* (1) sus-
» pects. Je veux croire que vous n'êtes point
» de cette espèce déplorable, bien que peut-
» être l'apparence me servirait d'excuse au
» besoin; je veux bien aussi me persuader
» que cette dame, alerte et modeste, est votre

(1) Mendians clandestins. Quêteurs cachés.

» continente moitié, bien que ses pérégrina-
» tions, tant soit peu libres et gaillardes,
» jettent du louche sur sa pureté ; mais pour
» obéir à mon roi, je suis forcé, quoiqu'à
» regret, de vous demander vos vrais noms;
» et vous m'allez montrer vos traits.

» — Pour obéir à votre roi!...... » s'écrie Zénaïre avec force. « Eh quoi! le sire de Sa-
» bran, chef intrépide et preux loyal, se
» courberait honteusement sous le joug de
» l'usurpateur, oublierait ses premiers ser-
» mens, et trahirait déjà sa reine!.....

» — Juste ciel ! répond Amalric, quelle
» chaleur inopinée! quelle éloquence inat-
» tendue! pour une sainte à douce extase,
» quelle effervescence mondaine! la fille du
» roi d'Aragon ne m'eût pas mieux apostro-
» phé. Je vous remercie, gente dame, d'avoir
» daigné me rappeler mes premiers sermens
» à ma reine. Il me paraît que vous et votre

» compagnon avez pris à tâche en ce lieu de
» me présenter mon devoir en tous ses points
» et sur toutes ses faces : cette fureur d'en-
» doctriner entre-t-elle dans les lois dévotes
» du vagabondage sacré?

» — Trève d'ironie et d'insultes! » dit Alamède d'un air calme, et comprimant encore sa fureur : « chef! vous ne pouvez
» exiger que nous transgressions notre vœu
» en vous découvrant nos visages. Trahir ses
» promesses au ciel, c'est manquer au Sei-
» gneur lui-même; et prescrire à l'homme
» un forfait, c'est le commettre le premier.

» — Encore de sages réprimandes! encore
» de nouvelles maximes! » reprend l'indigne suzerain. « Vos préceptes sont péremptoires; vos
» sentences sont admirables; vous l'emportez
» sur moi en logique; mais je l'emporte sur
» vous en autorité : partant, je vous ordonne
» à tous deux de lever et visière et voile.

» — Sire Amalric ! » dit la princesse du son de voix le plus touchant, « ne déshonorez pas » votre nom par cet acte de félonie ; votre vie » fut celle des braves, ne la souillez point par » un crime. Grand par vos aïeux et vos titres, » soyez-le plus encore par vos vertus !....

» — Exhortation vraiment pathétique ! » répond le traître. « La pélerine, je l'avoue, » prêche mieux que le pélerin. En faveur de » son doux accent, je rétracte mon premier » ordre ; mais, conservant vos traits cachés, » vous allez me jurer ici, vous ! que vous » n'êtes point Alamède ; vous ! que vous n'êtes » point Zénaïre.

» — Non jamais, interrompt le prince, » un commandement tyrannique ne m'arra- » chera de force un serment. Tout fils des » preux....

» — Tu ne l'es point », dit Amalric cessant de feindre et la main posée sur sa dague : « ab-

» ject orphelin d'un hameau, imposteur paré
» d'un faux nom, plus de détours, je te con-
» nais. Lâche! rappelle-toi la fontaine où tu
» m'osas frapper de ta mandore. Ma ven-
» geance aura été tardive, mais elle n'en sera
» que plus terrible. »

Se jetant entre les guerriers: « — Arrêtez,
» sire de Sabran! » s'écrie la princesse éper-
due: « non, vous ne pouvez être un monstre,
» j'en appelle à l'âme d'un brave et remets
» mon sort en vos mains. Descendant de chefs
» magnanimes, je me confie à votre honneur.
» Amalric! je suis votre reine. »

Elle dit, arrache son voile; et ses paroles,
sa beauté, sa majestueuse attitude, troublent
un moment le perfide.... Hélas! le charme a
peu duré: déjà la haine et la vengeance ont
repris sur lui leur empire; il appelle à lui ses
soldats: « — Gardes! que ces captifs soient
» conduits à la tour écartée de l'ouest, et que

» son donjon ténébreux soit leur prison et » leur tombeau! »

Puis se tournant vers Alamède : — « Elève » d'Éral! poursuit-il, tu es entré dans la cha- » pelle, l'inscription du sanctuaire a dû s'of- » frir à tes regards... *Trahir ses promesses au* » *Ciel, c'est manquer au Seigneur lui-même;* » j'ai tes hautes leçons présentes, et j'accom- » plirai mon serment. »

Le monstre, à ces mots, s'éloignant, donne à voix basse un nouvel ordre au commandant de ses archers. Vainement le prince, en sa rage, a voulu résister aux gardes, le malheureux est désarmé; ses mains et celles de Zénaïre sont chargées de fers; et leur arrêt de mort est prononcé.

Au sommet d'une tour isolée, située à l'extrémité de la citadelle, ils sont traînés par les satellites du suzerain. Une porte massive en chêne tourne et se referme sur eux; ils sont

en une étroite enceinte qui n'a pour clarté qu'une lampe et pour lit qu'un monceau de paille.... O barbarie épouvantable! des coups de marteau retentissent.... Condamnés au plus horrible des supplices, ils entendent clouer la porte, qui ne doit plus s'ouvrir à leur vue; porte fatale, qui, semblable à celle de l'enfer du Dante, eût pu porter pour inscription : *Ici entré, plus d'espérance!*

Quelle exclamation d'horreur échappe aux deux infortunés!... Ils envisagent leur destin, et déjà des derniers momens ils anticipent l'agonie.

Le prince cherche, mais en vain, à rendre quelque espoir à la reine; lui-même, hélas! n'en a aucun. La dame de Saint-Chrisogone ne les aura point oubliés; mais, comme eux proscrite et trahie, que peut-elle faire pour les sauver?... Les défenseurs de Zénaïre, informés par Ipsiboé de l'acte infâme d'Amalric, peuvent

accourir à leur aide ; mais avant qu'ils aient battu les troupes d'Alphonse et pris d'assaut le fort de Sabran, le spectre à la faux inflexible aura frappé les deux victimes.

Tombée sur la paille de sa prison : « — Si » jeune encore cesser de vivre !... » dit la malheureuse captive, « et jamais, ô cher Alamède ! » je n'ai tant aimé l'existence !... Mourir quand » j'allais être heureuse ! quand l'amour et la » liberté, m'ouvrant une carrière nouvelle, » semblaient, déités caressantes, me tendre » leur coupe enchantée !.... »

Ses pleurs ont étouffé sa voix. « — Non ; » s'écrie le fils de Bozon avec un accent à-la-fois plein de tendresse, d'angoisse et d'énergie ; « non tu ne mourras point ici !

» — Le crois-tu ? » répond Zénaïre;

Et relevant son visage pâle comme la figure en marbre que vient d'achever le sculpteur, elle lui sourit à travers ses larmes.... ; mais ce

n'est point le sourire de l'espérance, ce n'est que celui de l'amour.

Alors sur le sein d'Alamède elle penche sa tête abattue; et pour quelques instans elle oublie et sa prison et ses douleurs. Mais avec trop de passion, le prince a pressé son amie.... doucement elle se retire.....

« — Alamède! vois où nous sommes!....
» Le Ciel seul peut briser nos fers; ah! gar-
» dons-nous de l'offenser! »

Elle dit, et s'agenouillant, elle implore le Créateur; le prince a suivi son exemple; et la foi ranime leurs âmes.

Zénaïre veut se lever.... mais les souffrances de la veille avaient déjà miné ses forces; l'excès des maux et des fatigues anéantit ses facultés; et un engourdissement léthargique vient appesantir sa paupière.

Elle porte un œil inquiet sur sa couche et sur son amant. Le prince a saisi sa pensée.

« — Ma bien-aimée, je te le jure; je respec-
» terai ton repos. Dors en paix et sans nulle
» crainte sur cette couche douloureuse; dors
» du sommeil de la vertu, je veillerai sur
» toi.... et sur moi. »

Il a dit : avec confiance elle apprête son lit funèbre; des anneaux de sa chevelure éparse l'infortunée essuie ses larmes; et comprimant un long soupir, elle ferme les yeux et s'endort.

Alors seul à ses tristes pensées, Alamède, prenant la lampe, a fait le tour de sa prison. Point de fenêtres, nulle issue, il n'aperçoit autour de lui que des caractères tracés sur le mur par d'autres victimes de la tyrannie : ce sont les dates de la mort, les empreintes du désespoir, les imprécations de la rage, les derniers mots de l'agonie.

Alamède lit et frissonne..... Il sent ses cheveux se dresser; et une sueur froide mouille

son front. Que cette enceinte a vu de crimes! qu'elle a ouï de gémissemens! Ses prédécesseurs y subirent toutes les horreurs de la faim, les mêmes supplices l'attendent; c'est le lieu des lentes tortures, c'est le sol des derniers soupirs.

Assis sur un des bancs de sa prison, il attache sur sa compagne un œil hagard et consterné. Elle dort; sa figure est calme: grand Dieu! quel sera son réveil!... Soudain la lampe, prête à s'éteindre, jette une plus vive lueur: bientôt cette lueur vacille, puis elle diminue par degrés... Effroyable idée! voilà peut-être les dernières clartés qui brilleront aux yeux du prince, et les ténèbres de la tombe vont l'entourer avant la mort.

Il s'élance vers la lumière qui, l'instant d'avant, lui paraissait un flambeau sépulcral, et qui présentement lui semble un astre bienfaiteur. Ses regards la supplient de vivre,

comme s'ils s'adressaient à un être animé : voeux inutiles ! Elle pâlit, et s'efface telle que le sourire du désespoir devant l'irréparable malheur. Elle s'agite en expirant, comme les battemens d'un cœur qui touche à sa fin et se glace... Que ne donnerait maintenant Alamède pour pouvoir relire sur le mur ces empreintes fatales dont il venait de détourner la tête avec horreur !... C'en est fait, la lampe est éteinte ; et pour le captif d'Amalric c'est le commencement de la mort, l'apprentissage du cercueil.

« — Alamède, mon Alamède ! » s'écrie tout-à-coup une voix, « quelle nuit profonde ! où » es-tu ?...

» — Auprès de toi », lui répond-il en posant sa main sur la sienne ; « ma Zénaïre, me » voici.

» — Ah ! si tu n'avais pas répondu !.... si je » ne t'eusse pas senti près de moi !... ciel ! que

» serais-je devenue!... Alamède, parle-moi en-
» core : tant que j'entendrai tes accens, il me
» semble que je pourrai vivre..... Mais qui
» nous a repris notre lampe?...

» — Faute d'huile elle s'est éteinte.

» — Ainsi donc », poursuit la princesse,
« mes regards ne rencontreront plus les tiens,
» et je mourrai sans revoir tes traits!...

» — O Zénaïre! que dis-tu! chasse cette
» horrible pensée!... Une voix secrète me l'af-
» firme; nous serons secourus et sauvés.

» — Vaine et trompeuse illusion!.... Ala-
» mède, et je t'ai conduit à l'abîme où nous
» périssons!... C'est moi qui, malgré ta résis-
» tance, ai voulu demander asile au sire de Sa-
» bran; c'est moi qui t'ai forcé d'entrer en
» cette funeste citadelle; pour me sauver tu
» quittas Aix; mon amour t'a fait perdre un
» trône, mon amour te donne la mort.

» — Oh ne me tiens point ce langage! Ce

» que j'ai fait je le ferais encore. Tu m'as aimé, » je fus heureux; vivais-je avant de te con- » naître! Non, je ne me plains point du sort. » Pour moi, je le dis ici même, une tombe » avec Zénaïre vaut mieux qu'un trône vide » et sans elle.

» — O mon ami! » répond la reine d'une voix étouffée, « l'altière fille de Raymond mé- » ritait-elle un semblable cœur!... Non, je l'ai » dit, je le répète, je n'étais pas digne de toi... » Dieu! faut-il que je ne connaisse toute la » grandeur de son âme et tout le prix de son » amour qu'au moment des derniers adieux! »

Ses larmes amères et brûlantes tombent sur la main d'Alamède. Le malheureux n'ose parler, de crainte que ses accens douloureux ne trahissent l'angoisse inexprimable de son âme, et ne portent ainsi le coup mortel à sa compagne.

Cette interruption d'entretien s'est prolon-

gée plusieurs instans. « — Quelle obscurité!
» quel silence»! s'écrie tout-à-coup la princesse en tressaillant de tous ses membres.
« Alamède, es-tu là? Réponds!... Parle; un
» bruit quelconque, ou je meurs! »

Déjà ses esprits s'égaraient; ses artères battent avec violence, et la fièvre allume son sang.

« — Paix! n'entends-tu pas, reprend-elle,
» le sourd tintement d'une cloche?... C'est
» l'heure des agonisans.... c'est l'appel de l'é-
» ternité. »

Mais quel cri a jeté le prince! C'est un cri d'espoir et de joie. Un rayon de lumière a pénétré dans la prison.... Pour lui, c'est le rayon de la vie. Zénaïre revient à elle, et voit la muraille éclairée.... Une meurtrière pratiquée dans l'épaisseur du bâtiment et que les captifs n'avaient point remarquée, laisse entrer le jour renaissant: avec quel transport

ils tiennent leurs yeux fixés sur ce pâle crépuscule, qui leur semble une brillante aurore! Le point lumineux s'agrandit et avec lui le doux espoir.... En sortant d'une obscurité qu'ils avaient dû croire éternelle, que l'aube leur paraît céleste!

Comme si des siècles d'absence avaient séparé les amans, ils se revoient avec ivresse; ce n'est plus seulement de la voix, mais c'est du regard qu'ils se parlent. « — Tes pressenti» mens s'accomplissent », dit la princesse ranimée; « nous sommes secourus.... par le » ciel. »

Alamède a posé l'un sur l'autre contre le mur les bancs de sa prison. Du haut de ce siége branlant il atteint à la meurtrière; à travers l'étroite crevasse il porte sa vue au dehors; et, l'aurore ayant reparu, il découvre au loin la campagne. « — Que vois-je! s'est-il » écrié; des troupes autour du castel!... Que

» de boucliers ! que de lances !... Une ban-
» nière se déroule.... Dieu ! Zénaïre, c'est la
» tienne.

» — Alamède, se pourrait-il!... Un miracle!
» et tu l'as prévu!...

» — J'explique aisément ce miracle : tes
» défenseurs, réunis autour de la capitale, au-
» ront appris d'Ipsiboé la lâche trahison d'A-
» malric; Zénaïre, ils te sauveront!

» — Ah! dis donc ils *nous* sauveront : point
» de salut pour moi sans le tien.

» — Tes preux sont au pied des remparts,
» et l'attaque du fort commence; mais à peine
» puis-je distinguer leurs diverses évolutions.
» La tour où nous sommes captifs est fort
» loin de la citadelle : écoute! entends-tu leurs
» clairons?

» — C'est le chant guerrier de mes braves...
» Oui, je reconnais leurs fanfares.

» — Des nuées de flèches se croisent; que

» la lutte sera terrible! Les créneaux de la for-
» teresse sont hérissés de combattans.

» — Amalric les commande-t-il?

» — Non loin de nous je l'aperçois sur la
» grosse tour du midi.

» — A-t-il des chefs autour de lui?

» — J'en remarque un qui m'est connu, *le
» chevalier à la camise*. Il porte, cette fois, un
» casque, des brassards et une cuirasse, mais
» étroits, menus, allongés en vraies chevilles
» de charpente : le corps effilé du squelette
» me paraît danser sous l'armure comme une
» vieille amande en sa coque....

» — Alamède! » interrompt douloureusement la reine, « en de tels momens peux-tu
» rire! »

Hélas! cet éclair de gaîté devait, selon toute apparence, être le dernier de sa vie.

Il continue à observer et à décrire les combats. Zénaïre écoute inquiète.... et, selon les

récits du prince, tour-à-tour son visage exprime ou la terreur ou l'espérance. Une égale fureur anime les guerriers ennemis, et la défense est aussi opiniâtre que l'attaque est impétueuse.

Les assiégeans néanmoins sont parvenus à renverser les pieux et les palissades extérieures; les premières barrières sont franchies. Ils ont pénétré jusque sous les fossés du castel; et ils cherchent à s'approcher d'une poterne fortifiée que leurs haches pourraient abattre.

Mais sur eux, du haut des remparts, pleuvent des javelots, des pierres, de l'huile et de la poix bouillantes; la mort a moissonné leurs rangs, et la cohorte est repoussée.

Bientôt elle revient à la charge avec un nouvel acharnement. La journée entière se passe en alternatives cruelles d'avantages et

de revers. Aucun résultat décisif, aucune victoire complète.

Le grand astre est à son couchant; ses feux, d'un écarlate foncé, jetaient une couleur uniforme sur la citadelle et ses murs, sur les combattans et leurs armes, sur le terrain et ses cadavres. Par-tout, à ces sanglantes clartés, on se massacre, on s'extermine. « — Des échel» les!... » s'écrie le prince. « Nos preux mon» tent à l'escalade. Je reconnais à son cimier » le vaillant chef qui les conduit : c'est le sire » de Monterolles. Déjà le premier, à leur tête, » il touche le sommet des créneaux... Ah! si ce » héros et les siens.... »

Alamède n'a pu poursuivre. « — Eh bien! » où sont-ils? que font-ils?..... » reprend Zénaïre alarmée : mais le prince, sans lui répondre a couvert ses yeux de ses mains.

« — Ah! c'en est fait! » ajoute-t-elle, « je te » comprends, tout est perdu. »

En effet le fils de Bozon a vu Monterolles et ses braves renversés du haut des murailles. Des poutres précipitées sur eux ont mis en pièces leurs échelles. Hugues et les siens n'existent plus.

Il quitte la funeste meurtrière, où des images de désolation se succèdent à ses regards; et tout à sa noble compagne, il cherche encore en sa pensée des paroles consolatrices. « — Non », dit-il, « tout n'est point perdu. Un premier » assaut a manqué, mais un second peut » réussir. La nuit vient, c'est demain peut- » être....

» — Demain! » répète Zénaïre, « vivrons- » nous encore demain! »

Ces mots ont glacé le sang d'Alamède: jusqu'à ce moment la reine avait comprimé ses

souffrances.... Mais les angoisses de la faim devenaient plus aiguës d'heure en heure; et, prête à tomber d'inanition, elle voyait s'approcher la mort.

« — La nuit vient », a-t-elle ajouté d'une voix basse et frémissante; « oui, la nuit, l'éter-
» nelle nuit......... Alamède, soulève-moi jus-
» qu'à la hauteur de cette meurtrière... et que
» je regarde, une fois encore avant de des-
» cendre au tombeau, cette terre et cette na-
» ture à laquelle il faut dire adieu. »

Le prince l'élève en ses bras. « — Qu'il doit
» être pur », poursuit-elle, « le souffle de l'air
» extérieur! Ne peut-il, venant jusqu'à moi,
» rafraîchir un instant mes sens !.... Déjà les
» ombres me dérobent les vues lointaines; je
» n'aperçois aucun soldat; je ne vois çà et là
» que des arbres......... »

Puis avec une expression déchirante: « — Des
» arbres!.. Te rappelles-tu cette forêt où, fuyant,

» nous nous égarâmes, ces sapins à l'ombre
» desquels j'écoutais l'aveu de ta flamme, cette
» nuit de félicités où je quittais le trône et les
» hommes pour l'amour et la liberté? Dieu!
» quels momens! quels souvenirs! Et je me
» croyais alors à plaindre!.......

» — Bien que notre sort présent soit hor-
» rible », interrompt le prince accablé, « il
» pourrait l'être plus encore. Nous sommes
» captifs, mais non séparés; nous souffrons
» tous deux, mais ensemble.

» — Alamède, est-ce par pitié qu'Amalric
» nous a réunis!... Non, c'est une barbarie
» de plus. Le monstre se connaît en tortures;
» il a voulu que chacun de nous ajoute à ses
» propres angoisses celles de l'objet adoré; il
» a voulu doubler nos supplices; nous au-
» rons deux fois à mourir. »

Elle dit. La prison n'était presque plus éclairée. Déjà les poignantes douleurs de la

faim qu'Alamède dissimulait avaient décomposé ses traits; et un reste de jour douteux, projetant sur lui ses reflets, donnait à sa physionomie l'expression la plus sinistre.

Zénaïre, au contraire, brûlée par une fièvre intérieure, n'avait jamais paru plus belle. Ses lèvres vermeilles, ses yeux brillans, ses joues vivement colorées, paraissaient défier la tombe; et, telle que l'arc-en-ciel radieux se dessinant sur la tempête, au sein des désolations elle s'offrait éblouissante.

Leurs regards fixent en silence la clarté, qui fuit lentement le long des murailles funèbres..... elle se perd..... elle disparaît..... Ils demeurent anéantis, comme si cette dernière lueur était leur dernière espérance; et n'ayant plus ni la force ni la volonté de se mouvoir, ils restent sans voix, sans souvenir, sans idée, ainsi que deux pierres de plus parmi les pierres du donjon.

En cet effroyable état de stupeur et d'anéantissement, ils ont laissé couler plusieurs heures.... Un peu avant l'aube du jour, la princesse a repris ses sens.

« — Alamède! » s'est-elle écriée.

Ah! malgré le supplice de la faim, il a sa première pensée : avant tout, son cœur a parlé. Quelle est sa première demande? Non pas la vie, mais Alamède.

« — Bientôt le jour va reparaître », répond le prince avec effort, « et le jour de la déli» vrance. »

La fille de Raymond tressaille. « — Est-ce » bien », reprend-elle avec terreur, « ton ac» cent que je viens d'entendre? D'où vient » qu'il m'a fait frémir? Ta voix a pris un son » étrange : tient-elle déjà de la tombe?.... Le » jour de la délivrance, dis-tu!... Entends-tu » par ces mots, la mort?... Approche : où est » ta main?

» — Dans la tienne.

» — Qu'elle est froide! je la sens à peine.....
» Oh! presse-moi contre ton sein. »

Elle se traîne péniblement jusqu'à lui, et, s'appuyant sur sa poitrine, « — Je suis mieux », a-t-elle ajouté; « j'entends les battemens de » ton cœur; avec eux je reviens à la vie. »

« — L'aube paraît », dit Alamède, « encore » quelques heures de courage, et nos maux » seront terminés. Ce matin le fort sera pris, » ce matin nous serons sauvés. »

Elle sourit, mais quel sourire!... Pénible, patient et forcé, il peint mieux l'agonie de l'âme que ne le ferait la parole. Triste comme un reflet de lune sur un Océan orageux, il est la lueur des désastres.

Mais le fils de Bozon se lève, et le retour de la lumière semble lui rendre sa vigueur; il s'élance à la meurtrière: « — Les voilà! » l'assaut recommence. Les assaillans se pré-

» cipitent à la poterne des fossés ; ils la frap-
» pent à coups de hache....

» — Alamède ! » interrompt la reine, « j'en-
» tends une bruyante clameur.... qu'annon-
» cerait-elle ?...

» — O bonheur ! un nouveau renfort de
» guerriers : ce sont les troupes de Ray-
» mond... c'est ton père ; Alphonse est vaincu.

» — Arbitre éternel ! Dieu puissant ! » s'écrie
Zénaïre à genoux, « accorde la victoire à ses
» armes, jette un œil de pitié sur nous !

» — La poterne résiste encore.... Elle est
» donc de fer ou d'airain ; mais au nord de la
» citadelle une autre escalade est tentée... Les
» assiégés font une sortie : quelle confusion !
» quelle mêlée !... »

En effet, le sire de Sabran, ses plus intrépides soldats, et son ami Giraud de Simiane, avaient fondu sur l'ennemi. La bataille la plus terrible se livre aux portes du castel.

Amalric, enflammant les siens, se signale par sa vaillance, et tout recule devant lui.

Mais, forcé de céder au nombre, le chef, après de longs combats, rentre en bon ordre dans la place, et s'y renferme de nouveau. Sa sortie a eu le succès qu'il en attendait, son entreprise a réussi; car tandis que les assiégeans, quittant les murailles crénelées, s'élançaient sur lui avec rage, ses preux, restés sur les remparts, brisaient les échelles abandonnées; et la prise du castel par escalade redevenait encore impossible.

Durant toute la journée, l'œil fixé sur le théâtre du carnage, l'élève d'Éral tour-à-tour avait espéré ou frémi. Une fois, à la porte du donjon, des émissaires d'Amalric étaient venus prêter l'oreille aux gémissemens des victimes, et s'assurer de leur trépas.... Le soleil touche à l'horizon, les assaillans perdent courage, et le fort paraît imprenable.

Les souffrances physiques d'Alamède étaient alors portées à leur comble; sa force morale seule le soutenait encore; et le débarrassant en quelque sorte de sa dépouille expirante, le rendait comme inattentif aux frissons du corps défaillant.

Vers le soir sa voix s'affaiblit; ses paroles s'entrecoupent; son accent, lugubre et confus, n'est presque plus un son humain; et son œil, fixe, terrifié, a comme le regard du spectre.

Cependant il s'écrie soudain avec un reste d'énergie : « — Zénaire, nos preux triom-
» phent!... A l'extrémité du fort, ils ont planté
» de nouvelles échelles; ils montent.... ils at-
» teignent les créneaux... ils sont maîtres d'une
» tourelle..... Quelle épouvante! quel mas-
» sacre!... »

La princesse ne répond point. Assise sur la paille au fond de la prison, la tête cachée entre ses genoux, elle est repliée sur elle-

même; et frémissant sans remuer, elle n'a plus qu'un instinct de souffrances et de terreur, qui place son être tout entier entre l'immobilité et la convulsion : sa respiration, pour ainsi dire inanimée, n'est ni la mort ni l'existence.

» — Oui », poursuit le prince d'un ton lent et sépulcral; « oui, je le crois, ils sont
» vainqueurs.... Mais un voile couvre mes
» yeux; tout est indistinct... tout se brouille...
» Chaque objet se perd à ma vue: que dis-je!
» mon cerveau sans doute est maintenant
» frappé de vertiges.... Je vois des fantômes,
» du sang, des glaives, un écroulement et
» des flammes. »

Il se tourne vers Zénaïre... Immobile comme l'urne des mausolées, hélas! elle n'entend plus la voix dont naguère le son chéri allait si rapidement à son cœur : elle est évanouie... ou morte. Le prince pousse un cri horrible, semblable à celui de la victime que vient de

poignarder l'assassin, et se précipite vers elle...

« — Zénaïre ! ma Zénaïre !... »

Elle soulève sa tête mourante, et tressaille comme n'ayant plus conservé le souvenir de sa présence. Ses joues sont pourpres et ses lèvres blanches ; elle presse entre ses dents quelques anneaux de ses longs cheveux : le délire s'est emparé d'elle ; ses fibres sont brûlantes ; son œil, vif mais sans expression, est à-la-fois ardent et terne. Elle regarde son ami comme essayant de le reconnaître ; et le rire le plus affreux succède à ce lugubre examen.

D'un air calme et d'un ton glacial : « — Il » est tard, dit-elle, j'ai faim. »

Puis cherchant à montrer du doigt un des coins obscurs du donjon : « — Oui, j'ai faim ; » donne-moi ces fruits. »

C'en est trop !... le prince succombe à ce complément des supplices. Chancelant, il

tombe auprès d'elle; et l'entourant encore de ses bras : « — O ma bien-aimée !... s'écrie-» t-il, attends !..... Ne meurs point avant » moi ! »

Zénaïre, bien que privée de la raison, paraît sensible à ses caresses. « — Ami compatissant! » poursuit-elle, tu me consoles...... mais j'ai » froid. Un peu de feu, je t'en supplie. »

Puis, d'un accent bref et haché: « — Bar-» bare! donne-moi ces fruits..... De grâce! ap-» proche-moi de ce feu...... Pour t'attendrir, » faut-il pleurer?...... Je ne puis, je n'ai pas de » larmes.

» — Dieu de justice et de bonté! que t'avons-» nous fait!..... dit le prince. Penses-tu laisser » souffrir ainsi tes malheureuses créatures!.... » n'est-ce point assez de tortures! par pitié! par » pitié! la mort! »

En ce moment, des cris lointains perçaient

les airs, et c'étaient ceux de la victoire.... Mais les captifs n'entendent point ces annonces de délivrance.... Des pas approchent du donjon. Un guichet pratiqué dans la fatale porte s'ouvre à la hâte; et Alamède, ô secours inespéré! voit passer à travers l'étroite ouverture un panier renfermant des alimens et un vase contenant du vin.

Il s'empare de la corbeille; et aussitôt la princesse dévore avec avidité la nourriture qui lui est offerte. Le prince, que la soif consume, a saisi le breuvage et boit. Déjà ses forces revenaient lorsqu'un papier jeté dans la corbeille, et qu'en sa précipitation il n'avait point remarqué avant de désaltérer ses lèvres desséchées, un papier écrit lui offre ces mots : « — Le fort est au moment de se rendre, » vous allez être délivrés........; mais gardez» vous de boire ce vin, les traîtres l'ont em» poisonné. »

L'écriture était d'Izorin : le prince se croyait sauvé, et la mort coule dans ses veines.

La reine est revenue à elle ; le calme rentre en ses organes ; elle recouvre sa raison ; et tendant une coupe à son ami, elle veut, à son tour, étancher sa soif ; mais Alamède ne répond à sa demande que par un geste d'horreur : contre les murs il jette le vase et l'a brisé en mille pièces.

A cette violence inattendue qui semble un acte de démence, Zénaïre regarde le prince ; les derniers rayons du jour éclairaient encore ses traits : elle recule épouvantée... Tout ce que la terreur a de plus sinistre, tout ce que la pensée a de plus délirant, tout ce que la souffrance a de plus aigu, tout ce que le désespoir a de plus déchirant, étaient empreints sur son visage...

« — Alamède ! pourquoi cette subite hor-
» reur ?... O ciel ! qu'as-tu ? qu'éprouves-tu ?

» — Rien! » reprend le prince égaré. « Je » suis bien, très-bien;.... je suis mieux. »

Et sa main, avec un mouvement convulsif, essuyait les gouttes glacées qui coulaient de son front livide......... Puis, péniblement il ajoute : « — Zénaïre, le fort est pris.

» — D'où le sais-tu? Qui te l'a dit?

» — N'importe!... Remercions le seigneur. » Tu vas être libre et sauvée.

» — *Je vais être libre et sauvée!* » répète la princesse éperdue. « Que dis-tu ? qui moi » seule?.... et toi?..... »

En prononçant ces paroles, elle aperçoit au milieu des débris du vase cassé le fatal papier d'Izorin. Elle s'élance, le ramasse...... et en a lu le contenu.

« — Cher Alamède! » s'écrie-t-elle en des transes inexprimables, « as-tu touché à ce » breuvage?....

» — Non », répond-il, « rassure-toi... Déjà » nos chevaliers vainqueurs.....

» — Et, sans toi, sans ton existence, que » m'importent nos chevaliers, le fort, la » liberté, l'univers !....... As-tu touché à ce » breuvage ?.....

» — Ne t'alarme point ; je suis bien. Je » puis me lever ; et bientôt..... »

La perfide boisson agit ; sa voix meurt, et son sang s'arrête...... Il veut se rapprocher de la meurtrière, vains efforts ! ses membres s'engourdissent, ses lèvres se contractent, et son cœur a cessé de battre..... Il tombe au pied de la muraille.

Zénaïre a saisi sa main. Cette main est déjà glacée comme le marbre des caveaux : « — Il » n'est plus !..... » s'est-elle écriée.

Puis d'un son de voix déchirant : « — Non, » tu n'es pas mort, » reprend-elle. « Tu n'as » pu me quitter ainsi ;...... tu n'aurais pu

» m'abandonner avec cette froide barbarie.....
» tu ne m'avais pas dit ADIEU. »

. . . .

Alors, de bruyantes clameurs parviennent jusqu'à son oreille. On monte l'escalier de la tour. Seraient-ce des libérateurs, ou sont-ce de nouveaux bourreaux? Elle entend prononcer son nom, et se détourne avec horreur de la porte, qui se renverse sous la hache retentissante. Pour elle, il n'est plus d'espérance; elle a l'affreuse certitude qu'Alamède n'existe plus.....

Elle arrête un instant ses yeux sur sa dépouille inanimée, sur ce lis flétri, dont les formes gracieuses et la beauté conservent encore leur éclat, même entre les bras de la mort..... Ensuite de ses longs cheveux elle s'enveloppe le visage pour ne plus voir ni être vue..... Et, de sa couche funéraire, s'adressant aux soldats armés qui s'ouvrent vers

elle un passage, elle exhale ces derniers mots:

« — Inconnus! qui que vous soyez, vous » êtes inutiles en ces lieux. Si vous arrivez en » sauveurs, je n'ai plus besoin de secours; » si vous êtes des assassins, j'ai reçu le coup » de la mort. »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cependant, à la fin du jour, ainsi qu'Alaméde l'avait vu, une des tours de la citadelle

avait été prise d'assaut; mais Amalric aussitôt y avait fait mettre le feu; avait fait couper la galerie crénelée qui de la tour menait au fort; et les écroulemens et les flammes que l'élève d'Éral avait pris pour des vertiges de son cerveau n'étaient rien moins qu'illusions.

Sur un bâtiment isolé, au milieu d'un embrasement, les guerriers vainqueurs vont périr, lorsqu'un incident imprévu assure le triomphe à leurs armes. Tandis que tous les preux d'Amalric combattaient au nord de la place, un des serviteurs du manoir (et c'était sans doute Izorin) ouvrait au midi la poterne à une poignée d'assaillans.

Bientôt par ce passage secret Raymond et ses braves cohortes s'introduisent dans le castel. Ils délivrent leurs devanciers; la victoire suit leurs bannières. Les sires de Sabran et de Simiane périssent de la main du monarque;

la citadelle enfin est soumise; et, selon l'usage des héros en pareille circonstance, la garnison entière, généreusement sauvée de la honte, est passée au fil de l'épée (1).

A peine débarqué à Marseille, le roi Raymond s'était porté vers Aix à marches forcées. De toutes parts le long de la route, des milices volontaires étaient venues se ranger sous ses étendards: les partisans de Zénaïre avaient volé à sa rencontre; et son armée, grossie à chaque pas, était arrivée formidable sous les murs de la capitale. Là, en une bataille rangée, dans l'espace de quelques heures, Alphonse, complétement défait, avait perdu son nouveau trône, et vers ses états avait fui. Tandis que

(1) Raymond Bérenger finit par triompher des comtes de Toulouse et de Forcalquier. Il rétablit la paix en Provence.—Voyez *Hist. de Prov.*, de Papon.

plusieurs légions poursuivaient ce chef détesté, le roi Raymond, accourait au castel perfide, où déjà, par le bruit public, il savait sa fille captive.

Les ombres de la nuit couvraient la forteresse de Sabran. Raymond, vainqueur, a fait chercher de tous côtés son auguste fille : inutiles perquisitions!...... Les prisons et les souterrains; tout est vide, tout est désert : aucun prisonnier au castel; et nul renseignement ne peut être donné par les défenseurs d'Amalric, qui tous ont péri dans l'assaut.

En un réduit obscur et caché, des preux ont découvert un varlet échappé par miracle au glaive exterminateur. Ce malheureux se nomme Orbas : il est traîné devant Raymond; et tel est le résultat de ses réponses aux diverses interrogations du monarque.

« C'est au donjon de la tour isolée de l'ouest

» que Zénaïre avait été renfermée... Amalric,
» se voyant perdu, avait envoyé Orbas le matin
» même au hameau voisin demander un poison
» actif à la magicienne Alfernie. Le sire de Sa-
» bran, ayant craint que les amans ne fussent
» sauvés par les assiégeans avant d'avoir suc-
» combé à la faim, avait résolu de les empoi-
» sonner, afin d'accomplir à-la-fois et son ser-
» ment et sa vengeance.

» Orbas, selon les ordres de son maître,
» était sorti du castel par une issue secrète,
» et s'était rendu chez Alfernie. L'infame con-
» fidente d'Amalric n'ayant nul poison pré-
» paré, avait couru en chercher un chez quel-
» que autre génie du mal; s'était fait attendre
» toute la journée; et le breuvage perfide
» n'avait pu être porté aux captifs qu'au mo-
» ment de la prise du fort. »

Quels affreux détails pour Raymond!.......
Il n'en peut ouïr davantage, et court à la

hâte au donjon. Autre surprise! autre mystère!.... les portes de la tour sont brisées; et la prison, ouverte et vide, n'offre que les débris épars du fatal vase empoisonné.

De nouvelles questions sont faites au serviteur d'Amalric; mais ses réponses sont peu claires, en voici les traits principaux :

« La poterne du midi avait été livrée par » un varlet du manoir, nommé Izorin, à des » guerriers que conduisait une femme. Cette » troupe s'était dirigée pendant le tumulte du » combat vers la tourelle des captifs, et là » s'était soustraite aux regards.

» Orbas, quelques momens après, cher» chant à se cacher pour échapper au mas» sacre général, croit avoir vu par la fenêtre » d'un bâtiment donnant sur la rivière une » barque fendant les flots.... La femme incon» nue, qui lui parut alors d'une taille gi» gantesque, y dictait ses ordres à quatre

» soldats faisant l'office de bateliers. Elle te-
» nait en sa main un flambeau résineux. Izo-
» rin était auprès d'elle, penché sur deux
» corps inanimés, étendus au milieu de la
» nacelle.... Soudain la torche s'était éteinte;
» et la barque mystérieuse, semblable à celle
» du vieillard de l'Achéron passant les âmes
» aux sombres bords, avait disparu sous les
» ténèbres... Cette étonnante vision fut-elle
» fantastique ou réelle? Orbas n'ose rien
» affirmer. »

En quelle perplexité nouvelle cet incroyable récit a jeté l'âme de Raymond.... Des recherches sont ordonnées; mais hélas! les nombreux soldats envoyés à la découverte parcourent inutilement les monts, les forêts et les plaines : ni la barque, ni les bateliers, ni l'inconnue, ni les cadavres, n'ont été vus sur aucune rive; Alfernie a fui du canton : toutes perquisitions sont vaines.

Zénaïre et Alamède ne sont-ils plus, ou vivent-ils?... Ces questions restent à résoudre. Où sont leurs corps? nul ne le sait. Pourquoi se cacher, s'ils existent?..... En de semblables conjonctures, on peut tout se persuader, ou rejeter toute hypothèse; on peut tout nier ou tout croire. Un fait certain, c'est que Raymond, triomphant et désespéré, règne sur la Provence paisible.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE.

ÉPILOGUE.

Près d'un an s'était écoulé depuis la défaite d'Alphonse; et le roi de Barcelone et d'Aragon, paraissant oublier l'Espagne, habitait encore la Provence. Que de fois, ayant réuni son conseil privé, il avait délibéré sur les moyens à prendre pour retrouver sa fille, ou du moins sa dépouille mortelle!... Hélas, et selon la coutume des assemblées, qu'avait fourni l'événement à l'examen des nobles chefs?.....: Toujours un texte à des harangues; souvent une harangue hors du texte; et jamais de résultats clairs.

Le remords de sa vie passée tourmentait

alors le monarque ; il s'était couronné de gloire à la façon des grands guerriers. Sa main avait égorgé ses ennemis par centaines, et sa voix les avait détruits par milliers. Habile en l'art brillant des massacres, il avait, en plus d'une circonstance, expédié des populations entières pour l'éternelle vie ; et les hommes, dans tous les temps, n'avaient été pour lui que des nombres qu'il s'était plu à calculer, à chiffrer ou à effacer pour résoudre de sanglans problèmes.

Etrange caprice du cœur ! Raymond n'était devenu père qu'après avoir perdu sa fille. Toutes les églises retentissaient des prières adressées par son ordre aux saints et patrons du royaume pour leur redemander Zénaïre ; mais ces prières commandées n'avaient eu que peu de succès. Les saints et patrons provençaux, tels que la majorité absolue d'une

chambre législative, avaient passé à l'ordre du jour sur la requête juste ou non des supplians désappointés.

Raymond, pour expier ses crimes, qui rendaient sans doute le ciel sourd à sa voix, fait à diverses abbayes de nombreux legs, payables après son décès; mais, nonobstant l'acte sacré, il n'a point retrouvé sa fille. La pénitence que le prince religieux avait imposée par contrat, non à lui-même mais à ses héritiers, fut médiocrement agréable aux congrégations apostoliques, qui trouvèrent son sacrifice fait avec trop peu d'abandon. Le *testament* du roi, dirent-elles, n'a pu changer pour lui les destins; Dieu, pour faire droit à ses plaintes, voulait *donations entre vifs*.

Enfin le père repentant, convaincu par l'inutilité de ses recherches que sa fille n'existe plus, commande un service funèbre digne de sa haute naissance. La pompeuse solennité attire

tous les peuples du royaume; les places, les rues, les maisons, les monumens et les palais de la capitale sont tendus de noir. Jamais convoi plus magnifique n'avait mieux célébré la mort.

La procession funéraire traverse les mêmes carrefours où peu de jours auparavant s'évertuaient les diables et les anges, le dieu Momus et saint Christophe, les mages, le Veau d'or et Bacchus; mais des chants joyeux cette fois n'accompagnent point le cortége. A différentes stations, selon les réglemens tracés par l'autorité compétente aux nombreux figurans du drame, les guerriers devaient pousser des gémissemens plaintifs, les artisans se tordre les bras, les vieillards se rouler sur terre, et les femmes s'arracher les cheveux (1). L'exécution quelquefois ré-

(1) *Voyez*, sur les anciens usages de nos pères, les auteurs cités dans les notes du l. V.

pondait mal à l'ordonnance : des éclats de gaîté inconvenans partaient du milieu même du désespoir; puis le silence solennel qu'il fallait garder par intervalles était prolongé outre mesure; enfin souvent, se rappelant trop brusquement de quoi il était question, la gent larmoyante et éperdue, par une subite explosion de douleur mal calculée, communiquait un rire électrique à la multitude assistante. Hélas! en ce vallon de sottises, qu'il a toujours été difficile de bien remplir un rôle quelconque!..... Qui sait si dans la création, notre terre, globe de fous, n'est point une charge burlesque? Le grand maître de toute chose, afin d'égayer ses spectacles, parmi ses ouvrages sublimes plaça peut-être une parodie, et nous sommes cette misérable.

. . . .

Plusieurs chevaliers du Temple, revenus d'une mission secrète, sont introduits un

soir auprès de Raymond. Ils portent une nouvelle étrange. Selon eux, la reine existe encore; ils croient avoir découvert la solitude qu'elle habite. Tel est le récit de leur chef, du templier Saurin de Volnare.

« — En traversant une contrée peu distante » de la capitale, nous nous étions arrêtés à » la lisière d'un bois qui dominait un vaste » marais... : tout-à-coup sur l'humide plaine, » une femme qu'un voile noir enveloppait des » pieds à la tête, se glisse, seule, à pas furtifs, » derrière des halliers sauvages.... Notre as- » pect l'avait effrayée; et son costume, son » maintien, jusqu'à sa marche, tout en elle » nous avait frappés de surprise.

» Un pâtre s'offrit à nos yeux; nous vou- » lûmes le questionner. Il habitait depuis peu » le vallon. « — Tout ce que je sais, nous dit-il, » c'est que la dame mystérieuse est inconnue » à la contrée; que les uns la regardent comme

» une magicienne, d'autres comme une fée, » et d'autres comme une grande princesse que » le malheur et de violens chagrins ont con- » finée sur cette plage. Nul n'approche de sa » demeure; on lui donne des noms bizarres; » personne ne voit son visage; et l'on pense » qu'un vœu sacré lui défend de lever son » voile. »

« — C'est ma fille! » s'écrie Raymond; « ce » doit être ma Zénaïre. *Une grande princesse*, » dit-on; en est-il d'autres en Provence? Mais » comment expliquer?... N'importe! Demain » retournez au marais, pénétrez jusqu'à sa » retraite, et ne revenez point sans elle. Vous » respecterez sa personne, et ses mystères, et » son vœu. Ne vous permettez auprès d'elle au- » cune question curieuse; que son voile reste » baissé. Entourez-la de soins et d'égards..... » Partez à l'instant, hâtez-vous, votre roi va » compter les heures. »

Le jour suivant, le monarque, retiré dans ses appartemens, vaquait aux soins importans du royaume, quand le templier Saurin lui est annoncé. Il a couru à sa rencontre :

« — Où donc est-elle ? » s'écrie-t-il, « quoi ! » vous êtes de retour, et seul !

» — L'inconnue vous est amenée. Sire, j'ai » devancé ses pas, et vous allez la voir pa» raître.

» — Est-ce la reine ? est-ce ma fille ?

» — Elle n'a point levé son voile, et nous » n'avons pu voir ses traits.

» — Mais sa voix ?

» — Nous est inconnue. Arrivés à sa mysté» rieuse habitation, nous l'avons respectueu» sement informée du sujet de notre message : » elle a d'abord paru surprise, a dédaigné de » nous répondre, puis nous a suivis en silence.

» — En quel lieu l'avez-vous trouvée ?

» — En un laboratoire chimique, entourée

» de creusets, de mortiers, de fourneaux, de » soufflets et d'herbes.

» — Se peut-il! et qu'y faisait-elle?

» — Si cette inconnue est la reine, sire, Sa » Majesté travaille, à ce qu'il nous a paru, à » la transmutation des métaux : toute aux » secrets de la nature, elle s'occupe à com» pléter ses imparfaites concoctions.

» — Quoi! Zénaïre aurait quitté la royauté » pour l'alchimie, et le sceptre pour l'alambic!

» — Le troc en effet est bizarre », répond le noble templier, « d'autant que, sans l'aller » chercher dans de sombres distilleries, sa» voir bien porter la couronne est le véritable » *grand œuvre.*

» — Trève à vos réflexions déplacées », interrompt l'orgueilleux monarque; « sans ma » permission souveraine nul ne doit penser » devant moi : s'il l'ose, du moins qu'il se taise; » mais on vient, on entre : c'est elle. »

Environnée d'une troupe de templiers à manteaux blancs, une grande figure noire s'avance à pas comptés et solennels; sa démarche, étrangement majestueuse, est non moins théâtrale que celle des victimes dramatiques conduites en cadence au supplice sur une scène à grand spectacle. Sa taille est droite, sa tête haute, et un voile immense la couvre.

Elle s'arrête au pied du trône avec la gravité funéraire du représentant d'un fantôme en une tragédie lugubre. Sous son vêtement ténébreux, elle croise ses bras sur sa poitrine, et garde un silence sévère, analogue à son attitude.

« — Etrangère! » dit Raymond d'une voix émue, « veuillez relever votre voile. »

Mais l'inconnue n'a répondu que par un geste dédaigneux et par un signe négatif.

Accoutumé à être obéi, le prince impérieux

commande... et l'un de ses preux, d'une main humble et soumise, exécute l'ordre imposé. La mante noire de la dame tombe au même instant à ses pieds.

« — Monarque tyran! s'écrie-t-elle, maintenant es-tu satisfait? »

Satisfait n'était pas le mot: qu'a vu le roi?... Ipsiboé.

Le front découvert et rasé, telle qu'un jeune enfant de chœur, et l'œil étincelant comme une pythonisse sous l'influence du feu magique, la dame de Saint-Chrisogone restait immobile et debout. Une robe de soie vert pomme, taillée en manière de sac, était nouée sous son menton, descendait flottante à ses pieds, et par de larges échancrures laissait un passage à ses bras. L'un d'eux, qu'elle s'était blessé en une opération chimique, était enveloppé de bandelettes comme un membre

d'une momie; et l'autre, nu jusques au coude, était taché des divers sucs de plantes, d'écorces, et de minéraux qu'elle broyait et triturait avec ardeur au moment même où les envoyés du roi l'abordèrent.

Elle porte à ses pieds des sandales que nouent des lisières de cuir garnies d'agrafes en bronze; au milieu de sa poitrine est attaché un saint Fernand de cuivre en un petit pavillon d'étain; enfin, un chapelet rouge à grains de la grosseur d'une noix laisse pendre devant elle, à la hauteur du genou, un crucifix d'ébène doré.

En ce singulier appareil, elle semblait l'informe essai d'une madone des temps barbares, la statue sainte d'une niche, le décors d'un autel gothique.

Jamais dame en pareil costume ne s'était montrée à la cour; et jamais nulle genti-

femme n'avait, avec plus d'assurance, traversé la salle du trône.

Le monarque stupéfié, le corps rejeté en arrière, la regarde et reste sans voix. « — Ray-
» mond ! » reprend-elle avec force, « comme
» tous les oppresseurs couronnés, tu ne res-
» pectes pas plus la liberté individuelle que
» toutes les autres libertés publiques. Ma de-
» meure a été violée, les droits de mon sexe
» méconnus. Tes seules volontés sont les lois ;
» tu te joues du commun des hommes. Eh
» bien ! fier despote, triomphe ! Me voici, que
» veux-tu de moi ?

» — Quel discours et quelle arrogance ! » répond le prince courroucé ; « femme, sais-tu
» qui je suis ?

» — L'usurpateur de la Provence, l'assas-
» sin de Fernand Bozon. »

Un des templiers, furieux, s'avance vers elle à ces mots ; et cherchant à la dérober à l'empor-

tement du monarque, il l'entoure de son manteau blanc, et veut l'enlever de la salle... Mais Ipsiboé lui échappe, et le repoussant indignée, du drap guerrier sort en désordre, ainsi qu'une poule sauvage qui se dégage, ébouriffée, de dessous les ailes ouvertes d'un jeune coq entreprenant.

« — Comte de Barcelone! reprend-elle, ôte » à l'instant de devant moi ces estafiers du » despotisme. J'ai droit de commander ici; j'y » portai jadis ta couronne, et ce palais était » le mien. Usurpation, baisse les yeux devant » la légitimité ! Toi qui m'oses faire arrêter, » sais-tu toi-même qui te parle ?... Une reine, » au moins ton égale, la veuve de Fernand » Bozon. »

Elle dit, et jette un œil fier sur les assistans étonnés. Son maintien soudainement ennobli avait pris un aspect auguste, une dignité souveraine; la ridicule forme de ses vê-

temens avait disparu devant la mâle énergie de son langage; sa fermeté, captivant l'admiration, l'élevait à une hauteur qui ne permettait plus aux regards de s'arrêter sur des dehors que sa grande âme dédaignait; ce n'était plus l'inconnue d'un marais : c'était la veuve d'un monarque.

Raymond cède lui-même à l'empire de l'étrange femme aux contrastes. Il éloigne ses chevaliers. « — Épouse de Fernand! lui dit-il, » qu'ai-je entendu! quoi! vous seriez cette » Ipsiboé si célèbre ?....

» — Oui si célèbre, interrompt-elle, par » ses constantes infortunes.... mais quel qu'ait » pu être mon sort, je le préfère encore au » tien : des longues épreuves de la vie je sors » sans tache et sans reproche. Raymond! en » peux-tu dire autant?

» — Je sais quelle fut ta carrière», a répliqué le roi d'Aragon ; «je sais quelles furent tes

» intrigues avec une secte fameuse qui t'avait
» choisie pour son chef; par toi fut ébranlé
» mon trône, espères-tu l'abattre encore?

» — Non : mes yeux se sont dessillés. Les
» peuples ignorans de ce siècle aiment mieux
» être gouvernés avec une faux et des verges
» qu'avec un sceptre et des balances. Les cou-
» ronnes, je le vois trop, ne conviennent qu'à
» des tyrans; elles sont les proies déplorables
» que s'entre-arrachent les conquérans, vrais
» vampires du genre humain; ne redoute
» plus rien de moi; j'abdique à jamais les
» grandeurs. Perfide, sanguinaire, absolu,
» règne! tu mérites le trône.

» — Et que sont devenus tes *invisibles*, ta
» grande société secrète?

» — Je le saurais, qu'en ce moment je ne
» t'en informerais point.

» — Tes régénératenrs sont anéantis, leur
» feu redoutable est éteint.

» — Éteint, non; mais il est couvert. L'as-
» sociation des grandes âmes qui veulent l'é-
» mancipation de la terre, la liberté des na-
» tions, et l'extension des vraies lumières, n'est
» pas d'un siècle, mais de tous. Ostensible ou
» cachée, elle fut, elle est, et sera comme
» l'éternelle Providence qui se manifeste sans
» être vue, et triomphe sans montrer ses
» armes. Elle serait morte aujourd'hui que de-
» main elle revivrait. Ta flamme a pu brûler
» le temple; mais tel que l'immortel phénix,
» il ressortira de ses cendres : il a pour base
» la sagesse, pour clef de voûte les vertus.
» Les lois des régénérateurs dans tout noble
» cœur ont leur siége, elles seront de tous les
» âges : leurs principes sont la justice, ils
» seront admirés de tous temps.

» Un jour ils prévaudront sur la terre, les
» sages régénérateurs qui ne veulent point
» abattre, mais redresser; qui ne veulent point

» les révolutions, mais les perfectionnemens.
» Alors les vérités nationales vaincront les
» erreurs populaires; les princes et les ci-
» toyens auront chacun leurs priviléges; un
» équilibre universel affermira tous les pou-
» voirs; les hommes, en tant que de droit,
» seront égaux, libres et frères; et bien que
» le monarque gouverne, les lois seront la
» royauté, et non la royauté les lois..... Ray-
» mond, je me suis fait entendre, la pensée-
» mère s'est fait jour, la grande carrière est
» ouverte, le présent, au nom du passé, a
» fait appel à l'avenir. »

Elle dit: tout ce qu'une âme grande et généreuse a d'inspirations et de force éclatait en son regard magnanime. Un enthousiasme prophétique semblait illuminer ses traits; des teintes neuves et sublimes avaient coloré ses tableaux; et la pureté de ses vœux se manifestait en ses éloquentes paroles. Ah! si ses

plans n'étaient que démence et ses espé-rances que songe... ; que la démence était brillante, et que le songe était divin !

Quoique mécontent et troublé, Raymond ne l'a point interrompu. Changeant de sujet d'entretien : « — Ipsiboé ! pourquoi », lui dit-il, « t'ensevelir en un marais couvert de va-» peurs et de reptiles?... Pourquoi... ?

» — Je ne crains de vapeurs », répond la veuve de Fernand, « que celles dont s'en-» toure le crime, et ne fuis, parmi les rep-» tiles, que ceux qui marchent debout.

» — Savante alchimiste, dit-on, tu sondes » et veux pénétrer les secrets de la création.

» — C'est que je les crois préférables aux » secrets de la créature. Des soins opposés » nous occupent. Moi, j'extrais les vertus des » plantes ; toi, tu détruis celles des hommes.

» — Qu'espères-tu tirer de tes simples?

» — Ce que tu ne saurais tirer des cour-

» tisans qui t'environnent, une essence pure
» et utile. »

Le prince altier et violent s'était jusqu'alors contenu ; mais il allait tonner contre elle, lorsqu'une soudaine pensée vient encore imposer à son âme une nouvelle contrainte. La dame de Saint-Chrisogone est mère d'Alamède, et le destin de Zénaïre ne peut que lui être connu. « — Veuve de Bozon! » lui dit-il d'un ton calme et affectueux, « je rends grâce
» au hasard qui nous a fait connaître l'un à
» l'autre; quelle que soit la demeure que
» vous choisissiez, elle sera désormais invio-
» lable. J'honore vos nobles sentimens, et
» j'admire votre mâle courage. Je vous ferai
» rendre par-tout les honneurs dus au rang
» des princes; et quelque désir que vous
» m'exprimiez, je serai heureux de le satis-
» faire.

» — Fais-moi donc avancer un siége. En

» ces lieux, de toutes manières, nous sommes
» déplacés l'ûn et l'autre; tu es assis, je suis
» debout. »

Raymond quitte son fauteuil royal; et sur un divan asiatique, ayant pris place à côté d'elle : « — Princesse! » a-t-il continué, « vous » fûtes frappée par le sort; comme vous il » m'accable aussi, j'ai perdu mon unique » fille.

» — Que dis-tu?... Pour perdre une fille » il faudrait avoir été père. Raymond! tu ne » le fus jamais.

» — Ipsiboé! le noir mystère qui couvre sa » disparition t'aurait-il été dévoilé?...... Ne » peux-tu me rendre au bonheur?... Ipsiboé, » je t'en conjure.......

» — J'étais certaine », répond-elle, « que » tes offres et tes promesses préludaient à » quelque prière. Les princes ne flattent que » par nécessité et ne caressent que par po-

» litique. Quand vous lui êtes nécessaire, l'ar-
» bre royal offre de beaux fruits ; mais n'a-t-il
» plus besoin de vous, ces fruits sont ceux
» du lac Asphaïte, ils ne sont remplis que de
» cendres. »

Feignant de n'avoir point entendu. « — Prin-
» cesse! » poursuit le monarque, « vous eûtes
» un fils de Fernand, il portait le nom d'Ala-
» mède et fut aimé de Zénaïre; je n'ignore
» point que ce noble héritier des Bozons, le
» jour même où les *invisibles* comptaient le
» proclamer souverain, rejeta la grandeur
» suprême pour suivre la reine proscrite. Je
» sais qu'au pouvoir d'un perfide il partagea
» les fers de ma fille; je sais qu'un breuvage
» fatal leur fut à tous deux présenté; mais les
» captifs ont-ils péri ?

» — Non, interrompt Ipsiboé. Le ciel n'a point
» permis ce crime. Lorsque l'infame sire de
» Sabran envoya demander en toute hâte une

» poudre mortelle à Alfernie, cette odieuse
» créature n'en avait point de préparée : peu
» habile en son art perfide, et d'après des
» bruits mensongers me croyant une autre
» Médée, elle vint à Saint-Chrisogone ; et le
» ciel voulut que j'y fusse. Alfernie m'était in-
» connue, sa prière me fut suspecte ; et je
» lui remis, comme poison subtil, un fort et
» puissant narcotique : le traître d'abord fut
» joué, puis la liqueur trompa mon fils, Zé-
» naïre, et même Izorin.

» — Ainsi, dit le prince ravi, les captifs
» ont été sauvés !....... Achevez, vivent-ils
» encore ?

» — Ils sont morts pour toi et le monde.

» — Mais leurs destins ?......

» — Sont fortunés. Ils sont libres, ils sont
» époux. L'un et l'autre ils goûtent en paix, au
» fond d'une retraite pure, toutes les délices
» de la vie. Au riant vallon qu'ils habitent,

» il ne manquait qu'un couple heureux pour
» être un paradis sur la terre.

» — Zénaïre! fille chérie! s'écrie Raymond
» avec transport. Tu vis! je pourrais te revoir!
» Dieu du ciel, tu m'as exaucé! oh! reçois mes
» actions de grâce! »

Sa joie était vive et sincère, ses prières étaient ferventes; la dame de Saint-Chrisogone, ne le regardant néanmoins qu'avec un dédain ironique, a pris la parole en ces mots :

« — Quelle métamorphose en toi!...... avec
» quelle prompte vigueur se sont soudain dé-
» veloppés dans ton âme jadis incrédule les
» sentimens religieux ! Partie du fond d'un
» cœur glacé, quelle subite explosion de sen-
» sibilité paternelle!......

» — Tu me juges mal, répond-il. Les
» années ont changé Raymond ; il commit des
» fautes sans doute, mais son repentir les ef-
» face. La disparition de ma fille, en déchirant

» mon âme, l'a rouverte aux plus tendres af-
» fections de la nature ; par le ciel enfin éclairé,
» j'ai vu le néant de la gloire, et je sens le
» vide du trône. O toi dont une seule parole
» a plus fait battre mon cœur en un instant,
» que ne l'avaient fait en un demi-siècle
» toutes les voix flatteuses de la renommée !
» rends-toi, de grâce, à mes prières !.... que
» par ton généreux secours je puisse revoir
» Zénaïre ! »

Pour la première fois, oubliant l'orgueil de son rang, le roi d'Aragon, les mains jointes, et en une attitude suppliante, implore humblement........... une femme. Ipsiboé paraît émue.

« — Je voudrais croire à ta conversion,
» reprend-elle ; mais hélas ! je connais Ray-
» mond : devenu subitement père et chrétien,
» il se jette au champ des vertus comme un
» soldat au champ des massacres ; c'est pour-

» lui le sol d'une journée, demain il foulera
» d'autres terres.

» Comte de Barcelone! Zénaïre est calme
» et heureuse, pourquoi veux-tu troubler son
» bonheur? Épouse d'Alamède, elle ne peut
» plus l'être du roi de France. Contente-toi
» des jouissances de la grandeur, laisse-lui
» celles de l'amour.

» — Ah! ce n'est point pour l'enlever à
» celui qu'elle aime », répond le monarque,
« ni pour l'unir à Louis VII, que je rede-
» mande ma fille; non, je ne veux que la voir
» encore et l'embrasser avant ma mort. Ipsi-
» boé, je te le jure, si tu la rends à ma ten-
» dresse, je couronnerai ton fils roi de Pro-
» vence; il partagera le sceptre avec Zénaïre;
» et un gouvernement tel que tu le désires
» pourra par toi être établi. J'unirai ainsi les
» deux dynasties rivales; je contenterai tous
» les partis; j'éteindrai toutes les haines: les

» Bozons et les Bérengers ne feront plus » qu'une famille ; enfin, la paix et le bonheur » public seront ton immortel ouvrage. »

Il dit, et son langage est vrai. La dame de Saint-Chrisogone a réfléchi profondément ; puis elle s'exprime en ces termes :

« — Le malheur des guerriers célèbres et » des politiques fameux est d'inspirer peu de » confiance. Pour eux des traités ne sont que » des délais, et des promesses que des mots : » se fiera-t-on à tes sermens ?

» D'ailleurs, un obstacle plus grand encore » s'oppose à l'accomplissement de tes vœux. » Alamède et Zénaïre se sont engagés, au » pied des autels, à n'accepter jamais aucun » trône, et à ne vivre que pour eux-mêmes. » Assez riche par mes présens et par les pier- » reries de ta fille, Alamède en sa solitude » n'a rien à désirer sur la terre ; son amante et » lui rejetteront toutes tes offres.

» — Non, si ton éloquence persuasive
» plaide la cause paternelle. Ils se doivent à
» leur patrie, ils se doivent à leur famille; et
» le Saint Pontife de Rome pourra les relever
» de leur vœu.

» — Eh bien! » reprend Ipsiboé, « je con-
» sens à leur faire parvenir ta prière; j'ap-
» puierai tes propositions autant que je croi-
» rai le devoir; et je te communiquerai leur
» réponse.

» — Leur demeure?...

» — Je ne puis encore ni ne veux te la ré-
» véler.

» — Elle n'est point la tienne?

» — Non, ils ne vivent point près de moi.
» Pour que l'amour reste durable, il ne faut
» point de tiers entre époux; je me rends sou-
» vent à leur retraite, mais je n'y séjourne
» que peu.

» — Et quand aurai-je leur réponse?

» — Viens, le dernier jour de ce mois, à la
» neuvième heure du soir, au marais de Saint-
» Chrisogone : la décision des époux te sera
» fidèlement transmise.

» — Par toi-même?

» — Oui, si elle doit combler tes vœux;
» sinon...... tu ne me reverras jamais. »

En prononçant ces derniers mots, la voix d'Ipsiboé était sombre; et son visage avait pris une expression singulière et mystérieuse, qui semblait annoncer qu'une résolution étrange et subite venait d'être prise en son âme. Raymond, par un pressentiment invincible, et sans s'en expliquer la raison, a frémi intérieurement comme à l'annonce d'une catastrophe.

La dame du marais se lève. « — Princesse », dit le roi d'Aragon, « oserai-je vous demander
» si vous écrirez à votre fils, ou si vous-
» même en son asile?....

» — Je lui écrirai, répond-elle; car je ne
» puis quitter en ce moment mon laboratoire
» chimique. D'importans travaux m'y retien-
» nent, des travaux auxquels sont attachées
» les destinées du genre humain.... Apprenez
» que, mue par une inspiration divine et
» éclairée par une révélation de la grâce, je
» suis à la veille de découvrir le *magiste-*
» *rium* (1) tant cherché, la poudre de projec-
» tion (2), la liqueur d'immortalité.

» — Quoi! vous croyez », dit le monarque,
« à l'élixir donnant la vie, à la pierre philo-
» sophale!

» — Le ciel », s'écrie Ipsiboé avec exaltation,

---

(1) Nom donné par les alchimistes à la pierre philosophale. *Voyez* Paracelse et autres.

(2) C'est avec cette poudre que se fait la transmutation des métaux. Elle est indispensable pour opérer le grand œuvre. Voyez *Encyclopédie*, art. *Projection* et art. *Hermétique*.

« le ciel l'a promis à la terre, et le grand
» œuvre tôt ou tard ne sera plus le grand mys-
» tère ; toutes les substances de la nature,
» imparfaites et confondues, contiennent l'or
» potable et la vie ; il ne s'agit uniquement
» que d'en rejoindre en un seul corps les parts
» divisées et distinctes. Le premier homme,
» dans Eden, avait cet élément immortel,
» alors nommé l'*Arbre de vie* : une faute nous
» l'a ravi, mais seulement pour un temps fixe :
» sous diverses formes caché, il existe encore
» sur ce globe, mais inconnu, mais invisible,
» et devant nous être rendu. Les Écritures,
» les prophètes, nos saints mystères, Dieu
» lui-même, nous l'annoncent en mille endroits
» et sous mille sortes d'emblèmes. Lorsque
» tout l'offre à notre vue, aveugles, nous fer-
» mons les yeux. La manne des Israélites est
» une image symbolique révélant l'essence
» divine que l'homme doit trouver, ou mourir.

» La nouvelle Jérusalem, la ville de l'Apoca-
» lypse, figure le grand secret découvert et
» le jour de l'éternité; le serpent d'airain de
» Moïse est la représentation de l'*arçanum* (1),
» qui doit un jour, du grand tombeau, s'éle-
» ver vainqueur de la mort. La *panacée* (2)
» récupérée, le cercueil ne s'ouvrira plus
» pour l'être vertueux et croyant; la foudre
» écrasera l'impie, et l'univers purifié rede-
» viendra l'ancien Eden. »

Le front d'Ipsiboé rayonnait de son enthousiaste délire, et le monarque la contemple avec une nouvelle surprise. Après avoir ouï son discours sur la transmutation des métaux, le despote lui pardonne au fond du cœur son antécédente tirade sur l'émancipation des peuples.

---

(1) Autre nom donné à la pierre philosophale. *Voyez* Paracelse et autres.

(2) Ou remède universel.

« — Puissent vos vœux être exaucés! » lui répondit-il en souriant et d'un ton demi-ironique; « puissiez-vous donner à-la-fois, je le » désire sincèrement, un gouvernement par» fait aux nations et un arbre de vie aux hom» mes! L'un est aussi possible que l'autre. »

Puis tous deux se sont séparés.

Avec quelle impatience le roi d'Aragon appelle de ses vœux le jour fixé par Ipsiboé pour sa conférence au marais! Que la marche du temps lui paraît lente, et pourtant combien il redoute la décision qu'il attend!

Enfin l'époque du départ est venue, et, suivi d'une escorte peu nombreuse, il a pris la route de Saint-Chrisogone. Depuis long-temps l'astre du jour éclairait un autre hémisphère lorsqu'il parvint au fameux marais.

Une infecte et noire vapeur élevée de ses eaux stagnantes couvrait la vallée redou-

table : Raymond, glacé par l'humidité de l'air, considère avec un certain effroi les solitudes sinistres qu'il traverse, et cherche à découvrir dans le lointain la demeure d'Ipsiboé; mais l'obscurité s'épaissit; et déjà ses regards à peine voient les buissons bordant la route.

Soudain, ô prodige inattendu! le brouillard change de couleur comme sous le pinceau d'un artiste; et ses haleines ténébreuses deviennent des vapeurs pourprées..... Cette métamorphose-féerie semble provenir d'un globe enflammé sorti du fond des lacs sauvages; il s'accroît, s'élève, s'étend..... Bientôt ses longs jets éclatans paraissent, du sein de la brume, sillonner une mer de feu.

Le souverain de Barcelone, l'œil fixé sur le météore confus et fantastique que lui voile magiquement une sorte de crêpe rouge, continue sa marche pressée; mais des routes im-

praticables et des passages dangereux le forcent à ralentir ses pas : son impatience est à son comble....... Ce n'est qu'après de longs efforts qu'il arrive, lui et les siens, à la maison mystérieuse.

Ils sont au pied de l'édifice. Déjà depuis plusieurs instans la grande clarté s'était éteinte ; le phénomène merveilleux leur est à la fin expliqué.

Au sommet du vieux bâtiment, construit en pierres et en briques, était une plate-forme pavée en larges dalles, sur laquelle avait été élevée une petite tour en bois garnie de vitrages. Cette tour servait de laboratoire à la dame de Saint-Chrisogone ; et de ses fenêtres elle étudiait la voûte étoilée. O singulier événement ! le feu, mis à dessein ou par accident à cet observatoire inflammable l'avait entièrement consumé. Du soufre, du bitume et autres matières combustibles rem-

plissaient l'enceinte chimique ; et c'était ce violent incendie dont le brasier dévorateur avait illuminé le marais.

Mais, seul, le belvédère a brûlé. Les pierres cimentées du plateau sur lequel il était dressé avaient coupé toute communication à la flamme, et l'habitation principale n'a éprouvé aucun dommage.

Le monarque et ses chevaliers en parcourent les salles basses..... Tout est désert, abandonné. Vainement ils cherchent, ils appellent.... Aucune voix ne leur répond. Partout le vide et le silence.

Ils montent à la plate-forme. Quelles images désastreuses ! à la place où fut naguère la tour sont entassés des débris de poutres brûlantes, des vitrages pulvérisés, des charbons, des cendres fumantes, puis, parmi ces objets divers, des restes d'alambics et de vases, des enclumes et des marteaux, des creusets, des

cornues, des cloches et des instrumens de chimie de toute forme et de tout genre.

Le roi d'Aragon et ses preux examinent attentivement les décombres encore ardens sous lesquels a péri peut-être la dame de Saint-Chrisogone. Posée sur un énorme fourneau, une grande chaudière a éclaté; il leur paraît possible que cette explosion ait été la cause de l'incendie. Ipsiboé a pu être victime d'une expérience alchimique; cependant, il ne s'offre à eux aucune dépouille mortelle et aucun ossement humain. Rien ne prouve un trépas tragique, et rien n'indique évidemment que l'étonnante catastrophe ait été imprévue ou réglée.

Ils redescendent à la grande salle d'entrée. Au milieu de cette rotonde voûtée est une statue de la Madelène sur une table en granit noir. Raymond s'en approche, et découvre

un coffre de plomb portant pour adresse ces mots : « *Au Souverain de Barcelone.* »

Il s'en saisit avidement, l'ouvre, et en tire deux billets : ce sont les réponses d'Alamède et de Zénaïre aux propositions du monarque. Mais quelles extraordinaires lettres !...... Ipsiboé, toujours étrange et mystérieuse, en en supprimant plusieurs phrases, en a effacé le début et rayé les dernières lignes : de manière que, semblables aux œuvres de certains poëtes, aux arrêts de certains critiques, et aux articles de certaines gazettes, les écrits remis à Raymond n'ont ni commencement ni fin.

Alamède à Ipsiboé.

De...... le......

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . « Non, c'en est fait; jamais nos » fronts ne porteront le diadème. Notre détermination est irrévocable. Nos vœux nous » paraissent sacrés, et les rompre serait un » crime. Raymond jure, nous dites-vous, de » ratifier notre hymen ? Eh ! me fierais-je à des » sermens dont, selon ses propres paroles, » un pape peut le relever ! . . . .

. . . .

. . . . » Izorin est auprès de nous » et partage nos jouissances. La bonne Béatrix » n'est plus . . . .

. . . .

. . . . » Encore une fois, jamais nous » ne quitterons notre asile, où les félicités

» nous enchaînent. Point de trône, mais le
» bonheur. . . . .
. . . . » Bientôt, un gage de
» l'amour. . . . .
. . . . Nous vous attendons sur nos
» rives : un laboratoire nouveau. . . . . . .
. . . . » Hâtez-vous, accourez ; nos
» cœurs . . . .
. . . .

Zénaïre à Ipsiboé.

De...... le......

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . » Si mon père m'avait aimée,
» s'il m'eût témoigné dès l'enfance la plus lé-
» gère affection, j'eusse hésité en mes refus ;

» j'aurais même. . . . .
. . . .» N'y songeons plus.
» Je répète avec Alamède : Point de trône,
» mais le bonheur. Mon père, un instant
» affligé,. . . . .
. . . . . .» mais son âme m'est bien connue :
» les grandeurs, le sceptre et la gloire m'au-
» ront bientôt fait oublier. Qu'il soit tout
» entier à la gloire, je ne veux être qu'à
» l'amour. . . . .
. . . .

Raymond a refermé ces lettres, et des larmes baignent ses joues. Il retourne au palais des rois ; il gouverne, il gémit, il meurt. Oncques ne furent découverts ni la retraite d'Alamède, ni l'inconcevable mystère de la disparition d'Ipsiboé.

Près d'un quart de siècle après le décès de

